BnF Gallica

Études de littérature allemande. Série 2 / par Arthur Chuquet,...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Chuquet, Arthur (1853-1925). Auteur du texte. Études de littérature allemande. Série 2 / par Arthur Chuquet,.... 1900-1902.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

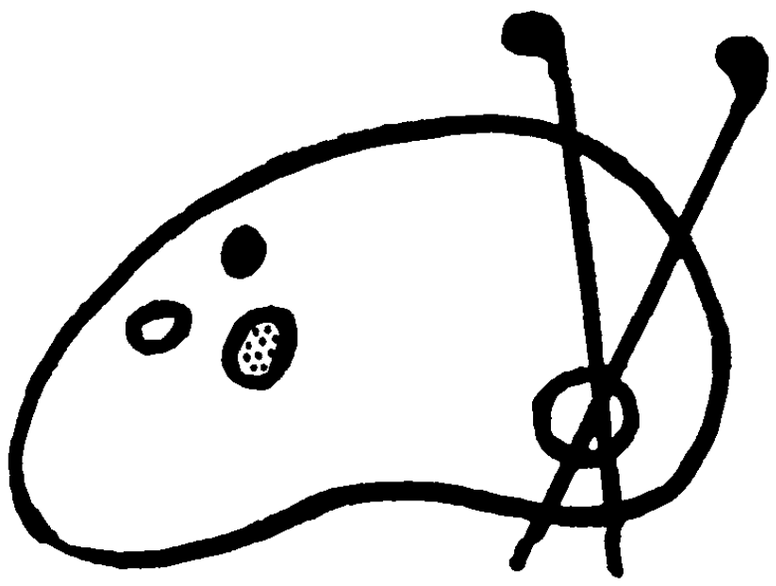
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

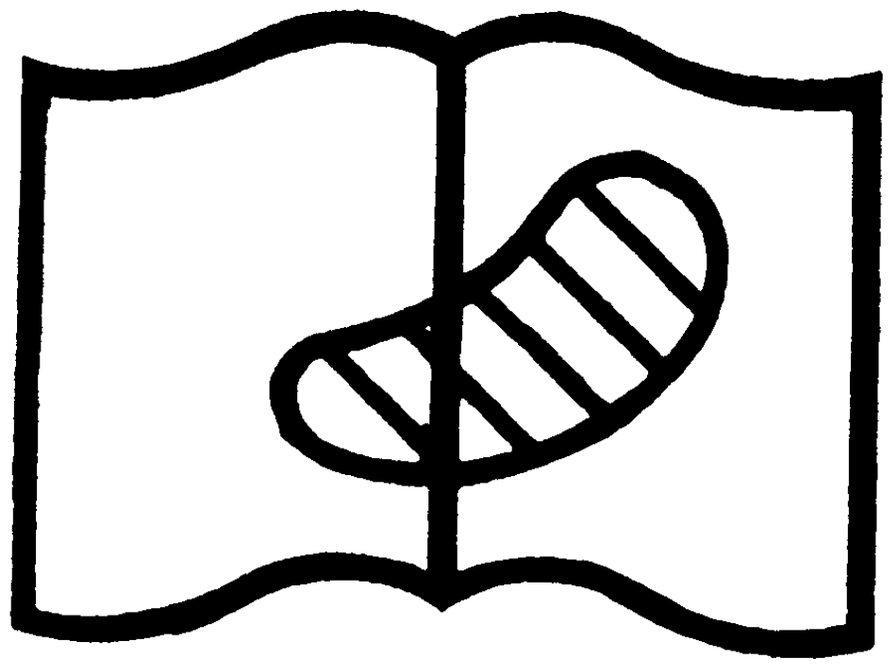
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.



Couvertures supérieure et inférieure
en couleur



Couvertures supérieure et inférieure
partiellement illisibles

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ÉTUDES

DE

LITTÉRATURE ALLEMANDE

PAR

ARTHUR CHUQUET

PROFESSEUR DE LANGUES ET LITTÉRATURES D'ORIGINE GERMANIQUE

AU COLLÈGE DE FRANCE

MEMBRE DE L'INSTITUT

Deuxième série

EWALD DE KLEIST. — GOETHE EN CHAMPAGNE

LA JEUNESSE DE SCHILLER (1759-1780). — LES BRIGANDS

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1902

Tous droits réservés

A LA MÊME LIBRAIRIE

Histoire de la littérature française, par Emile FAGUET, de l'Académie française, illustrée d'après les manuscrits et les estampes conservés à la Bibliothèque nationale, et complétée par une table analytique des matières dressée par Léon DOREZ.
I. *Depuis les origines jusqu'à la fin du XVIe siècle.* 8e édition. Un vol. petit in-8°. . . . . 6 fr.
II. *Depuis le XVIIe siècle jusqu'à* [redacted] 8e édition. Un vol. petit in-8°. . . . . 6 fr.

Histoire élémentaire de la [redacted] **aise depuis l'origine jusqu'à nos jou** [redacted] EURY, lecteur en langue française à l'Universi [redacted] aint-Pétersbourg. 12e édition, corrigée et aug [redacted] in-18. . . . 4 fr.
— SECONDE PARTIE. — **Extraits** [redacted] **eurs auteurs français,** par ordre chronologique, par J. FLEURY. 9e édit. In-18. 4 fr.

Histoire de la littérature allemande, par PHILIPPI, d'après le Dr Hermann KLUGE. Avec une préface de L. CROUSLÉ. Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

Études littéraires et historiques, par Henri PRAT. Dix-huit volumes in-18, se vendant séparément. Chaque volume. 4 fr.

La Littérature contemporaine en Italie. Troisième période (1873 à 1883), par A. ROUX. Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

Études sur la littérature, depuis Homère jusqu'à l'école romantique, par M. ARTAUD, recteur de l'Académie de Paris, inspecteur général de l'Université, recueillies et publiées par le fils de l'auteur. Un vol. in-8°. . . . . 6 fr.

La Littérature scandinave, Bellman, Tegnér, Viktor Rydberg, Snoilsky, Strindberg. — George Brandes, Jacobsen, Herman Bang. — Arne Garborg, Jonas Lie, Kielland, Bjornstierne Bjornson, Henrik Ibsen, par L. BERNARDINI. In-18 3 fr. 50

Histoire des littératures étrangères, par BOUGEAULT.
Tome I. *Littérature allemande, littératures scandinaves, littérature finnoise, littérature hongroise.* Un vol. in-8°. . . 6 fr.
Tome II. *Littérature anglaise, littérature des Pays-Bas, littératures slaves.* (Russie, Pologne, Bohême, Serbie.) In-8°. 6 fr.
Tome III. *Littérature italienne, littérature espagnole, littérature portugaise, littérature grecque moderne.* Un vol. in-8°. 6 fr

Le Roman en France pendant le XIXe siècle, par Eugène GILBERT, 3e édition, revue et corrigée. Un vol. in-18. 3 fr. 50

Études littéraires. *Un Poète comique du temps de Molière* (Boursault, sa vie et ses œuvres). — *La Renaissance de la poésie provençale,* par SAINT-RENÉ TAILLANDIER, de l'Académie française. Un vol. in-18 . . . . . 3 fr. 50

Les Écrivains et les Mœurs, par HENRY BORDEAUX. Notes, essais et figurines (1897-1900). Un volume in-16. . . . . 3 fr. 50

Histoire de la chanson populaire en France, par Julien TIERSOT. Un vol. in-8° avec musique. . . . . 12 fr.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 3345

ÉTUDES

DE

LITTÉRATURE ALLEMANDE

8° Z 1p321

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en juin 1902.

DU MÊME AUTEUR

La Guerre (1870-71). Un vol. in-18 jésus avec 28 illustrations ..... **3** fr. **50**
Le Général Chanzy. Un vol. in-18 jésus..... **3** fr. **50**
(Couronné par l'Académie française.)
L'École de Mars (1794). Un vol. in-18 jésus avec une gravure en couleurs..... **3** fr. **50**
Paris en 1790. Voyage de HALEM, traduction, introduction et notes. Un vol. in-8° carré..... **7** fr. **50**
L'Alsace en 1814. Un vol. in-8° carré..... **7** fr. **50**
Études de littérature allemande. *Première série.* Goetz de Berlichingen — Hermann et Dorothée. — Le Camp de Wallenstein. Un vol. in-18 jésus..... **3** fr. **50**
Stendhal-Beyle. Un vol. in-8° carré..... **8** fr. »

LES GUERRES DE LA RÉVOLUTION

(Couronné par l'Académie française et par l'Académie des sciences morales et politiques. Grand prix Gobert et grand prix Audiffred.)

La Première Invasion prussienne.
Valmy.
La Retraite de Brunswick.
Jemappes et la Conquête de la Belgique.
La Trahison de Dumouriez.
L'Expédition de Custine.
Mayence.
Wissembourg.
Hoche et la lutte pour l'Alsace.
Valenciennes.
Hondschoote.

Chaque volume formant un tout complet : **3** fr. **50**

LA JEUNESSE DE NAPOLÉON

Brienne.
La Révolution.
Toulon.

Chaque volume formant un tout complet : **7** fr. **50**

Jean-Jacques Rousseau. (*Collection des grands écrivains français*)..... **2** fr.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 3345.

ÉTUDES

DE

LITTÉRATURE ALLEMANDE

PAR

ARTHUR CHUQUET

PROFESSEUR DE LANGUES ET LITTÉRATURES D'ORIGINE GERMANIQUE
AU COLLÈGE DE FRANCE
MEMBRE DE L'INSTITUT

Deuxième série

EWALD DE KLEIST. — GŒTHE EN CHAMPAGNE
LA JEUNESSE DE SCHILLER (1759-1780). — LES BRIGANDS

Dépôt Légal
Seine
No. 2695
1902

PARIS

LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1902

Tous droits réservés

PRÉFACE

L'accueil favorable qu'a reçu la première série de ces *Etudes sur la littérature allemande* m'encourage à publier la seconde.

On trouvera dans ce volume :

Un essai sur Ewald de Kleist, le soldat-poète ;

Un travail sur la *Campagne de France :* esquissé en 1884, il a été complété sur tous les points et développé longuement en nombre d'endroits grâce à la grande édition de Weimar ;

Une étude sur les débuts de Schiller et une autre sur ses *Brigands*.

ÉTUDES

DE

LITTÉRATURE ALLEMANDE

EWALD DE KLEIST

I. Vie de Kleist. — II. *Le Printemps*. — III. Elégies et idylles. — IV. Poésie guerrière. — V. Correspondance. — VI. Talent et témoignages.

I

Ewald-Chrétien de Kleist a dit qu'il ne faisait nulle parade de sa noblesse, et ses contemporains déclarent unanimement qu'il ne tirait pas vanité de sa naissance. Mais il appartenait par sa mère aux Manteuffel et par son père à une vieille famille aristocratique de Poméranie, une de ces familles militaires, riches d'honneur et pauvres de biens, qui donnèrent à l'armée prussienne nombre de braves officiers. Pourtant, son père

ne servit pas : non sans peine et embarras, il exploitait le domaine qu'il possédait à Zeblin (1).

C'est à Zeblin que naquit Ewald de Kleist, le 7 mars 1715. Il avait un frère aîné qui fut atteint de folie et quatre sœurs, dont la dernière vint au monde en 1719 et coûta la vie à sa mère.

D'après un dicton du pays, tous les Kleist étaient poètes, *alle Kleists Dichter* (2). Ewald comptait parmi ses ancêtres un chanoine qui publia en 1522 un discours latin sur les devoirs d'un évêque, et après lui deux Kleist ont, à son exemple, manié la plume et l'épée : François de Kleist, qui s'essaya dans la ballade, et Henri de Kleist, l'auteur de *Michel Kohlhaas*, de la *Cruche cassée*, de *Catherine de Heilbronn*, de la *Bataille d'Hermann* et du *Prince de Hombourg*.

Après avoir fait ses études à l'école des Jésuites de Polnisch-Krone et au gymnase de Danzig, Ewald de Kleist suivit, à l'âge de seize ans, les cours de droit de l'Université de Königsberg. Mais il aimait les belles-lettres et, tout en s'appliquant à la jurisprudence, il lut et relut les écrivains de l'antiquité.

Il voulait, au sortir des bancs, solliciter un emploi dans l'administration prussienne. La ruine de son père,

(1) La seule édition d'Ewald de Kleist qui mérite d'être consultée est celle que M. Aug. Sauer a donnée dans la collection Hempel en trois volumes : le premier, précédé d'une très solide introduction, contient les œuvres de Kleist ; le deuxième, les lettres de Kleist à ses amis ; le troisième, les lettres des amis du poète. Cette édition est un modèle d'exactitude et de soin ; elle sera désignée dans les notes de cette étude par les initiales de Kleist et de M. Sauer K.-S. ; mais il faudrait la citer presque à chaque ligne.

(2) Brahm, *Heinrich von Kleist*, 7.

qui dut en 1735 engager sa terre de Zeblin pour trente années à Paul de Humboldt, le grand père d'Alexandre et de Guillaume, et vivre mesquinement sur un autre de ses biens, à Ruschitz, dans le cercle de Stolpe, changea la carrière de Kleist.

Son grand-père paternel avait servi comme major dans les troupes danoises ; sa grand'mère avait convolé en secondes noces avec le général danois Zepelin ; une fille, issue de ce mariage, avait épousé le général-major Folckersahm, qui fut gouverneur de Glückstadt, et une sœur de son père, le lieutenant-général de Staffelt, qui commanda Fredericia. Tout attirait Ewald de Kleist en Danemark. Il eut facilement un brevet d'officier et entra dans l'armée danoise en 1736.

Deux ans plus tard, il allait en Pologne, à Danzig, pour recruter. Sa mission terminée, il se rendit à Ruschitz, sur le petit domaine qui venait de lui échoir par la mort de son père et la démence de son frère aîné. Il s'éprit alors d'une parente éloignée, Wilhelmine von der Goltz, celle qu'il a célébrée sous le nom de Doris. On ne sait d'elle que ce qu'il dit lui-même : « Je l'ai chantée avec un accent qui brise le cœur ; elle était réellement très belle et avait beaucoup d'esprit et d'instruction. » La mère consentait au mariage à condition que son gendre s'établît en Pologne ou en Saxe. Muni de recommandations en grand nombre, Kleist courut à Dresde et à Fraustadt : à Dresde, il vit un beau-frère de Wilhelmine, qui remplissait les fonctions de chambellan et de conseiller des guerres ; à Fraustadt, où était

la cour de Saxe, il vit un personnage influent, l'évêque Grabowski. Toutes ses démarches échouèrent, et il regagna le Danemark.

Mais, en 1740, Frédéric II, montant sur le trône, augmentait son armée de treize bataillons et rappelait, « réclamait » ses sujets prussiens qui servaient à l'étranger. Kleist revint dans sa patrie. Il fut attaché comme lieutenant en second au 35e régiment d'infanterie ou régiment Prince-Henri, qui tenait garnison à Potsdam. L'année suivante il était promu lieutenant en premier.

Une grave blessure qu'il reçut au bras droit, dans un duel au mois de novembre 1743, lui valut l'amitié de Gleim. Poète trop fécond, moins recommandable par ses vers qui sont froids et languissants que par son rôle de Mécène, Gleim était digne de l'éloge de Klopstock qui vante « sa soif brûlante d'être un ami pour ses amis » et le représente « fier et noblement fier du mérite de ceux qu'il aime ». Il était à cette époque secrétaire d'un prince de Schwedt et précepteur des enfants d'un colonel.

Gleim alla voir Kleist par compassion et le trouva pâle comme la mort, et le bras bandé. L'officier dit qu'il s'ennuyait. « Aimez-vous la lecture? » demanda Gleim. « Je n'ai pas de livres, » répondit Kleist. Le secrétaire lui apporta des livres et lui fit la lecture. Il lui lut un jour des vers de son crû. La pièce, assez badine, est adressée au Trépas : « Trépas, peux-tu, toi aussi, connaître l'amour? Pourquoi viens-tu prendre

ma maîtresse? Prends plutôt sa mère, puisque sa mère te ressemble. Des joues fraîches et roses que mon baiser revêt d'une plus belle couleur ne fleurissent pas pour ta pâle et osseuse figure. Que ferais-tu de cette jeune fille? De tes dents sans lèvres tu ne peux même l'embrasser (1)! » Ces vers sauvèrent Kleist. Il se mit à rire aux éclats, sa main bougea, une veine s'ouvrit. Gleim, alarmé, courut chercher le chirurgien qui loua l'efficacité de la poésie: sans la rupture de cette veine, la gangrène se mettait dans la plaie.

Une solide amitié se noua entre Kleist et Gleim. Elle eut le caractère du temps: une politesse cérémonieuse et un peu raide jointe à une incroyable effusion de tendresse. Dans cette première moitié du XVIIIe siècle, les amis ne se tutoient pas et ils ne parlent jamais l'un de l'autre sans se qualifier de Monsieur. Mais ils s'envoient les plus ardentes protestations de dévouement, se baisent, se caressent, se donnent de petits noms, se disent « adieu, mon ange ». Leurs lettres ressemblent à des lettres d'amour; ils se querellent, ils se reprochent leur froideur et, après une scène de jalousie, ils redoublent d'ardeur et de gentillesse. Kleist se repré-

(1) Tod, kannst du dich auch verlieben?
Warum holst du denn mein Mädchen?
Hole lieber ihre Mutter,
Ihre Mutter sieht dir ähnlich!
Frische rosenrothe Wangen,
Schöngefärbt von meinem Kusse,
Blühen nicht für blasse Knochen!
Tod, was willst du mit dem Mädchen?
Mit den Zähnen ohne Lippen,
Kannst du es ja doch nicht küssen!

sente Gleim « comme un amoureux se représente sa belle »; il rêve de Gleim et croit l'embrasser en songe. S'il entre dans la maison de Gleim en l'absence de son ami, il parcourt le logis de haut en bas avec une émotion profonde ; « J'ai béni, écrit il à Gleim, tous les endroits que vous avez touchés, et j'ai ressenti une volupté d'aller où vous étiez allé. Je vous aime plus que toutes les jeunes filles du monde. » Gleim renchérit sur Kleist. Il le nomme son « tout ». Il lui demande son portrait : « Je le regarderai plus souvent qu'une jeune fille ne regarde l'image de son bien-aimé, et je baiserai ses lèvres, et je dirai : ne veux-tu pas, image, parler avec moi? » Jamais on n'a mis dans l'amitié tant de mignardise et de sucrerie. Gleim alla plus loin encore dans sa correspondance avec Jacobi; il assure une fois qu'il embrasse les lettres de Jacobi « comme un amant embrasse sa maîtresse dans le plus doux ravissement d'amour »!

Kleist, guéri, prit part, en 1744, à la guerre de Bohême qu'on appelle aussi la seconde guerre de Silésie. Il retrouva Gleim, secrétaire d'un frère du roi, devant les murs de Prague, et sur la Montagne Blanche Gleim fit à Kleist, dans une casserole, avec du pain de munition et un peu de beurre, une soupe qui régala les deux amis. La ville se rendit, et Kleist y tint garnison. Mais il fallut bientôt battre en retraite par les défilés du Riesengebirge. Le 35e régiment perdit tous ses bagages et passa cinq nuits en plein air. Il avait tellement souffert qu'il ne reparut pas à la campagne suivante

et durant l'année 1745 Kleist exerça des recrues dans la petite ville silésienne de Brieg.

Il revint au commencement de 1746 à Postdam. En 1747, il apprit soudain que Wilhelmine von der Goltz qui, comme lui, appartenait au protestantisme, s'était convertie pour épouser un catholique. Il ne sut la vérité que plus tard. Wilhelmine l'aimait, l'attendait. Mais un des propres parents de Kleist, qui « mettait le bonheur dans l'argent », intrigua contre lui; il persuada la jeune fille que l'officier n'avait jamais eu de sérieuses visées, et, six mois avant le mariage de Wilhelmine, il écrivit à Kleist qu'elle avait donné sa main à un autre. Notre lieutenant fut au désespoir. Il n'oublia pas Wilhelmine : il l'eût, disait-il, achetée de son sang et pour elle, en héros de roman, il aurait donné sa vie. De là sa sombre mélancolie; de là son amour de la solitude et cette existence d'ermite que lui reprochait le général Stille; de là son dégoût des choses de ce monde. Il méprise la terre et aspire à l'au-delà, à ces « régions pleines de sérénité où le calme et la joie raniment le cœur ». Lorsque meurt un camarade, il dit que son tour viendra bientôt, et il s'écrie douloureusement : « Pourquoi ne meurent-ils pas, ceux dont la mort serait le plus grand bonheur (1)? »

La poésie et l'amitié lui offrirent quelque consolation et le détournèrent parfois de ses tristes pensers.

(1) K.-S., II, 207 : « er lebt wie ein Einsiedler » (mot du général Stille) : *id.*, I, 114 (*Grablied*).

Und Ruh' und Freude labt dein Herz
In Gegenden voll Heiterkeit.

Il eut le malheur de perdre prématurément des compagnons d'armes auxquels il s'était attaché, Adler, Donopp, Seidlitz. Mais il fréquenta Gleim, qui demeura jusque vers la fin de 1747 à Berlin; le Zurichois Hirzel, jeune, dispos, toujours gai, qui plaignait le grand Frédéric d'ignorer les joies de la campagne et les « tendres jouissances » de l'homme privé; Krause, qui fit un livre *sur la poésie musicale*(1); Sulzer, qui devait publier plus tard une lourde *Théorie des beaux-arts* où il compare Bodmer à Homère, préfère Gessner à Théocrite, proclame l'ode le premier des genres, déclare que l'art a pour but d'éveiller le sentiment moral et, comme disait Gœthe, se ferme à force de théories la route du véritable plaisir; Ramler, l'emphatique panégyriste de Frédéric, correct versificateur, mais absolument dépourvu de naturel, enflé, boursouflé, abusant de la périphrase et de l'allégorie, masquant la pauvreté de ses idées sous de savantes périodes et de maladroites réminiscences d'Horace.

Encouragé par Ramler, par Sulzer et surtout par Gleim, Ewald de Kleist osa publier des vers. En 1749, parut *le Printemps*, qui fonda sa réputation. La même année il fut nommé capitaine. Au bout de deux ans, en 1751, il obtint une compagnie. Il était dès lors à l'abri du besoin. « Le bien-être des officiers, dit Mirabeau, commence dès qu'ils obtiennent une compagnie; on est alors à son aise; on est même riche parce qu'on

(1) K.-S., II, 53, et III, 129.

touche, du moins en grande partie, la paye des semestriers (1). »

Il profita de son nouvel emploi pour entreprendre un voyage qui dura près d'un an, de juin 1752 à mai 1753 : il alla recruter des soldats dans l'évêché de Spire et en Suisse.

La Suisse l'attirait. Hirzel, de retour à Zurich, l'invitait à venir, et c'est à Kleist qu'il adresse un des plus célèbres documents de l'histoire littéraire de l'Allemagne, cette longue lettre du 4 août 1750, qui renferme le récit d'une promenade offerte à Klopstock sur le lac de Zurich : gaieté bruyante du poète et de ses compagnons des deux sexes, chansons de Hagedorn se mêlant aux fragments de la *Messiade*, baisers donnés aux belles, et le héros de la fête assurant que l'amour plein et entier l'emporte infiniment sur l'amour platonique. Le nom de Kleist avait été cité dans cette joyeuse journée. « Nous avons tous senti, écrivait Hirzel à l'auteur du *Printemps*, un impatient désir de vous voir bientôt auprès de nous pour être témoins des impressions que feront sur vous les beautés de notre pays. »

Au mois de novembre 1752, Kleist arrivait à Zurich. Il logea chez Hirzel et il connut les amis de Klopstock, Wertmüller, Hesse, Kelle, Schintz, Wolff, tous ceux que Bodmer qualifiait de pétillants jouvenceaux ou de galopins (2) et qu'il accusait d'avoir débauché le grand

(1) Mirabeau, *De la mon. pr.*, IV, 120.
(2) Ou encore *la bande joyeuse*. Cf. *Zeitschrift für deutsches Alterlum, Anzeiger*. 1884, p. 266.

poète. On parlait encore de la rupture de Bodmer et de Klopstock. Les uns disaient que Bodmer voulait imposer ses caprices à son hôte, qu'il l'avait insolemment morigéné, qu'il lui avait réclamé sans nulle délicatesse trois cents écus, que Klopstock avait le droit de se divertir, que ce jeune homme n'était pas un saint et ne pouvait se nourrir de sauterelles et de miel sauvage. Les autres répondaient que Klopstock scandalisait les dévots, que sa conduite n'était pas d'accord avec son œuvre, que ce séraphin avait eu le tort d'être badin et galant, qu'il s'ennuyait fort dans la compagnie des gens sérieux, qu'au lieu de travailler à son poème, le chantre de Jésus menait la vie la plus dissipée et faisait la cour aux filles, que les petits messieurs de Zurich l'estimaient parce qu'il mangeait, buvait, courait, sautait et plaisantait comme eux, parce que, comme eux, il dérobait des baisers et attrapait des gants.

De loin, Kleist avait jugé la querelle. « Bodmer, écrivait-il, croit peut-être agir par vertu; mais une vertu si sévère me paraît niaise. Klopstock a-t-il si gravement péché? Il n'est pas le Messie et, qui sait si le Messie lui-même n'a pas été gai dans la société des jeunes filles? » Cette opinion s'affermit pendant son séjour à Zurich. Il fit son enquête sans en avoir l'air, et de tout ce qu'il entendit il conclut que Klopstock et ses compagnons de plaisir, ainsi que Bodmer, avaient « commis des faiblesses », mais que tout le mal venait de Breitinger, l'ami et le collaborateur de Bodmer, que Breitinger exerçait une grande influence sur Bodmer

et l'avait poussé à réclamer de Klopstock les trois cents écus.

Kleist se tint donc sur la réserve. « Je ne me mêle pas de cette polémique, marquait-il à Gleim, et vous n'avez rien à craindre pour moi ; je ne vous ferai pas honte et je me tirerai d'affaire mieux que Klopstock. Si honnête que je sois, je puis être politique quand c'est nécessaire, et mon caractère sérieux s'accommode assez à la Suisse. » Il sut plaire et aux jeunes Zurichois et à Bodmer qui le trouva « sobre et rassis ». Mais, tout en protestant qu'il n'irait pas trop loin et n'aurait pas le sort de Klopstock, il s'efforçait, comme il dit, de passer son temps d'une façon agréable. Zurich lui plaisait infiniment. La situation de la ville lui semblait unique au monde, et il croyait y avoir rencontré vingt à trente personnes qui joignaient à la gaieté et à l'esprit le goût des arts et de la poésie. Il se liait avec le peintre Füssli, qui faisait son portrait, et surtout avec Salomon Gessner. « O Kleist, s'écriait plus tard Gessner, tes vers m'enchantent doucement comme un coucher de soleil ! »

Mais Kleist n'avait pas eu la permission de recruter sur le territoire de la république. Il brava la défense. Menacé d'arrestation, il quitta nuitamment Zurich. Il n'en fut pas autrement fâché : Bodmer savait par Sulzer qu'il jugeait son *Noé* avec défaveur, et Hirzel, qui lui faisait d'abord tant de politesses, était devenu grossier et impertinent. Néanmoins, sur l'instant, Kleist eut un mouvement de fureur, et il raconte qu'il tremblait de

colère et maudissait l'existence. Il ne pardonna jamais aux Zurichois; il les traitait de malotrus et de butors; en 1754 il composait contre Zurich une épigramme : « C'est, disait-il, une ville où ne prévaut que la rusticité, où le cœur s'enfle d'orgueil et le corps, de fromage (1). »

Sur le chemin du retour, il rendit visite à Gleim, qui, depuis le mois d'octobre 1747, était secrétaire du chapitre de la cathédrale d'Halberstadt. Le bon Gleim allait se marier avec Sophie Mayer, fille d'un conseiller des mines de Blankenbourg. La noce devait être célébrée le 26 avril 1753. Le matin, sur le seuil de la maison des Mayer, Gleim apprit que sa fiancée ne voulait plus l'épouser. Il regagna piteusement Halberstadt. Pour comble de malheur, sa voiture versa : il se foula le coude gauche, et il dut faire une lieue à pied dans la nuit sombre; Kleist, qui l'accompagnait, lui soutint le bras durant le trajet et refusa de le quitter jusqu'à complète guérison. Les deux amis, délaissés, trahis chacun par leur Doris, jurèrent de garder le célibat.

Au commencement de mai 1753, Kleist rentrait à Potsdam pour y passer plus de trois années. Il eut dans ce « magnifique désert » de fréquents accès de mélancolie. Mais quelquefois il rompait son ban et assistait à Berlin aux représentations de l'Opéra. Il avait des amis qui surent le distraire et le divertir : Ramler;

(1) K.-S., I, 81 (*Epigramm.*).

... Zür'ch, wo nichts als Grobheit gilt,
Und wo von Stolz der Geist, der Leib von Käse schwillt.

Sulzer; le libraire Nicolai, le futur auteur des *Lettres sur l'état actuel de la littérature* où il traitait Bodmer de vieille matrone et comparait Wieland à une jeune fille qui joue la bigote, mais qui deviendra bientôt une beauté à la mode; Jean-Joachim Ewald, un des plus singuliers personnages de ce temps, poète médiocre, homme aventureux, inquiet — trop inquiet, disait Kleist, et qui ne sera content nulle part — favorisé par les circonstances et n'en usant jamais, essayant de tout et ne finissant rien, étudiant le droit à Halle, exerçant à Potsdam les fonctions de précepteur, puis celles d'auditeur ou de juge au régiment Prince-Henri, voyageant en Angleterre, devenant gouverneur du prince héréditaire de Darmstadt et abandonnant ce poste avantageux pour courir l'Italie où sa trace se perd.

La guerre, éclatant en 1756, tira Kleist de cet affreux Potsdam où, selon le mot de Sulzer, on se dégoûtait du monde et de tout ce qui s'y rattache. Il partit avec joie. Mais il n'eut de longtemps l'occasion de combattre. Il n'était pas à Lobositz, et dans les quartiers d'hiver de Zittau il n'assista qu'à de rares escarmouches. Nommé major au régiment de Hauss, un des dix régiments que Frédéric avait créés après la capitulation de Pirna et composés de soldats saxons, chargé de diriger un hôpital militaire, il passa treize mois à Leipzig, de mars 1757 à mai 1758.

Eloigné du théâtre des hostilités et désolé de ne pas suivre son roi, Kleist reconnut pourtant que son séjour

à Leipzig lui avait grandement profité. Cette ville était alors la capitale littéraire de l'Allemagne. A chacune de ses foires les livres « sortaient de terre plus nombreux que les champignons en automne ». On la nommait un petit Paris ou le galant Leipzig, et la jeunesse venait à son Université non seulement s'instruire, mais se former aux belles manières. Des hommes de renom y étaient établis : Gottsched, Gellert, Weisse, Lessing (1).

Gottsched, qui prétendait naguère régenter la littérature, vieillissait sans prestige.

Gellert, le pieux et doux Gellert — un tout autre homme que Gottsched, disait Frédéric, et le plus raisonnable des littérateurs allemands — persuadé que la poésie devait honorer Dieu, répandre la morale et joindre l'utile à l'agréable, correct d'ailleurs, naturel, gracieux, aisé, raillant sans amertume les vices et les travers, était regardé comme un directeur des consciences et comme le précepteur de l'Allemagne : un général prussien exemptait du logement de guerre son village natal de Hainichen et, après Zorndorf, un lieutenant de hussards lui offrait naïvement, non sans l'effrayer, une part du butin.

Weiss, le fécond et facile auteur à qui Lessing ne donnait qu'un conseil, de travailler difficilement, n'avait encore que peu publié; mais sa comédie *les Poètes à la mode* et sa traduction d'une opérette anglaise de

(1) Cf. le mot de Gleim, K.-S., III, 112 : « In Leipzig, unter so vielen witzigen Köpfen. »

Coffey, *le Diable est déchaîné* (1), avaient porté des coups sensibles à Gottsched.

Lessing, critique en même temps qu'auteur, jugeait avec une spirituelle sagacité les œuvres de ses contemporains. Il s'était cruellement moqué de Lange, ce malheureux traducteur d'Horace, ce « vieil et superbe ignorant », et il n'avait pas épargné les odes de Klopstock et leur tendresse trop sublime. Pour l'instant, il se tournait vers le théâtre. Il avait composé récemment une tragédie bourgeoise, cette *Miss Sara Sampson*, qui répudiait la pompeuse lourdeur de l'alexandrin et la règle des trois unités. Il étudiait Aristote, Diderot, et, à l'insu de ses amis, esquissait plans sur plans.

Kleist noua connaissance avec Gellert. Le brave homme était parti pour la campagne dès l'entrée des Prussiens et il ne revint en ville que lorsque les bourgeois eurent payé la contribution militaire. Il rendit visite à Kleist et fit une promenade avec lui. Mais, épouvanté par les bruits de la guerre, il repartit en disant qu'on ne le reverrait qu'à la paix. Il tomba malade. La nouvelle se répandit qu'il allait mourir, et Kleist lui fit aussitôt une épitaphe en vers. La terre, disait-il, pleure Gellert, mais le ciel se réjouit de le recevoir. Gellert guérit et déclara qu'il était indigne d'un pareil éloge; le comte Brühl lui répliqua que les vers de Kleist étaient une prophétie qui s'accomplirait infailliblement (2).

(1) *Die Poeten nach der Mode* et *Der Teufel ist los*, traduit de *The devil to pay*.
(2) K.-S., I, 107, et II, 443-443.

Les rapports de Kleist avec Weisse et Lessing furent plus étroits et intimes. A peine arrivé, il eut une fièvre maligne dont il avait contracté les germes à Zittau, durant les nuits d'hiver où il faisait sentinelle les pieds dans la neige pour n'être pas surpris par l'Autrichien. Weisse vint le consoler et lui présenta Lessing. Une belle et féconde amitié se forma sur-le-champ. Tous les soirs Lessing et Weisse se rendirent dans la chambre de Kleist et s'entretinrent avec lui de poésie et de philosophie, notamment des théories de Crusius, qui voyait du fatalisme dans le système de Leibniz et de Wolff. Weisse lut sans doute dans ce cercle les petits vers qu'il publia sous le titre de *Chants badins* en 1758, et l'une de ces poésies intitulée *la Société* célèbre les amis qui se rassemblent avec lui, non pour « se plaindre des temps difficiles », mais pour fêter le dieu de la joie et boire le meilleur des vins.

Deux étudiants qui donnaient de grandes espérances, Joachim-Guillaume de Brawe et Chrétien-Auguste Clodius, assistaient à ces réunions. Brawe venait de terminer une tragédie en prose, *l'Esprit fort*, et il travaillait à un *Brutus* en vers iambiques; mais il mourut prématurément — dans sa vingtième année — au mois d'avril 1758, et Kleist le regretta de tout cœur : il trouvait dans *l'Esprit fort* et dans *Brutus* beaucoup de beaux endroits et regardait Brawe comme un futur génie et un Corneille allemand. Clodius, léger, frivole, avantageux, auteur d'une tragédie de *Médon* que Gœthe a couverte d'un ridicule immortel, se vantait plus

tard d'avoir eu les plus amicales relations avec Kleist, d'avoir été son inséparable compagnon à Leipzig, de l'avoir suivi comme son ombre à Zwickau (1).

Lessing aima sincèrement Kleist, qui le paya de retour. Mais cette amitié n'eut rien de doucereux et de mièvre. Le grand critique avait le caractère trop mâle pour tomber dans l'afféterie de Gleim et de Jacobi : de pareilles fadeurs le dégoûtaient, et sa franchise, sa fierté, je ne sais quoi de martial le rapprochait de Kleist. Comme Bodmer, commme Sulzer, comme Gessner, il était devenu *fritzisch*, fritzien ou ami du grand Fritz. Bodmer jugeait alors que Frédéric surpassait les hommes les plus illustres de l'antiquité et des temps modernes. Sulzer écrivait que les actions de l'armée prussienne paraîtraient incroyables à la postérité, que chaque régiment méritait d'avoir son annaliste. L'idyllique Gessner s'enthousiasmait pour Frédéric : « Que votre roi est grand, marquait-il à Kleist, qu'il est prudent dans ses entreprises et hardi dans l'exécution ! L'histoire n'a pas deux héros pareils. » De même, Lessing, quoique Saxon, admire Frédéric et loue la valeur prussienne. « Il est maintenant, disait Kleist, un vrai Prussien (2). » Dans la préface des *Chants de guerre d'un grenadier prussien*, il commente le mot de Gleim : « que Berlin soit Sparte ! » et assure que ses

(1) Erich Schmidt, *Lessing*, I, 307-319; Minor, *Weisse*, 21-23; Sauer, *Brawe*, 5-10; *Dichtung und Wahrheit*, ed. Lœper, II, 83-84.

(2) « Er ist nun ein rechter Preusse. »

sentiments héroïques, l'amour du péril, l'orgueil de mourir pour la patrie sont aussi naturels à un Prussien qu'à un Spartiate. Il conseille à Gleim de glorifier son roi, de le représenter brave et pourtant humain, rusé et pourtant généreux, de le montrer tantôt à la tête de son armée et de preux qui lui ressemblent, tantôt dans la fumée de l'action où, comme le soleil parmi les nuages, il perd son éclat et non son influence, tantôt sur le champ de bataille, au milieu des cadavres de ses compagnons d'armes qu'il contemple pensif et l'œil mouillé de larmes. Dans un projet d'ode qu'il adresse à Kleist, il fait l'éloge de Schwerin qui saisit le drapeau d'une main forte et entraîne à la victoire les soldats hésitants; mais, ajoute Lessing, « trop de courage a poussé Schwerin jusqu'au delà des limites de la victoire, jusqu'à la mort; il succomba, et la large bannière, léger monument, flotta sur lui ». Enfin dans *le Philotas*, qui date de 1758, respirent l'ardeur fébrile du combattant, une belliqueuse exaltation, l'affreux désespoir d'un jeune homme qui tombe aux mains des ennemis et préfère la mort à la captivité (1).

Ainsi que Gleim, Lessing stimula Kleist. Il excita l'auteur du *Printemps* à faire de nouveau des vers, à se servir de l'iambe à cinq pieds, ce mètre brusque, saccadé, nerveux, qu'il recommandait à Brawe et que lui-même employait dans ses fragments de comédie. Il copia de sa main de petites poésies que le major desti-

(1) Lessing, p. Lachmann Muncker, I, 151-156.

nait à Gleim. Il consentit à revoir l'édition complète des œuvres de Kleist qui parut en 1760 par les soins et avec les corrections de Ramler. Il mit le nom de Kleist en tête des *Lettres sur la littérature contemporaine*. Dans l'introduction de cette revue, il dit qu'un officier de mérite, homme de goût et de savoir, blessé à Zorndorf, souhaita pendant sa convalescence de connaître ce qui se passait dans le monde littéraire et que la correspondance de ses amis le tint au courant des publications nouvelles. Cet officier, c'est Kleist, et, dans le même recueil, Lessing le cite honorablement : il reproduit deux de ses pièces de vers et apprécie son poème de *Cissidès et Pachès* (1).

Le souvenir de Kleist resta profondément gravé dans le cœur de Lessing. On lit, en un endroit de son étude sur André Scultetus, que « le poète et le soldat étaient les moindres qualités de Kleist », et l'officier prussien, celui qu'il nommait affectueusement « notre major », a été le modèle du Tellheim de sa *Minna de Barnhelm*. Le major de Tellheim est, comme Kleist, un chevalier sans peur et sans reproche, probe, fidèle à sa parole, zélé serviteur de son roi, compatissant au sort des malheureux que la guerre a ruinés ; il a la mélancolie de Kleist, sa résignation, sa noblesse d'âme et le même désir d'une vie tranquille et ignorée.

Kleist se montra digne de l'amitié que Lessing lui avait vouée. Il lui dédia son idylle de *Milon et Iris* et

(1) *Literaturbriefe* (*id.*, VIII, 3, 74-86).

il suivit les avis du critique avec docilité. Il fit tous ses efforts pour le tirer d'embarras et lui obtenir un emploi de précepteur, de secrétaire ou de bibliothécaire. « Ce brave homme, écrivait-il, devait voyager en compagnie d'un Saxon qui refuse aujourd'hui de partir à cause de la guerre. Nous autres, Prussiens, avons déterminé cette interruption de sa fortune et de son plaisir. C'est donc notre devoir de le dédommager, de le placer dans notre pays. D'ailleurs, M. Lessing sait tout ce qu'on peut savoir, il parle bien le français, il connait l'italien, l'anglais, les langues mortes, il a un très noble caractère, une très bonne réputation, de naturelles et belles manières. »

Le 11 mai 1758, le régiment de Hauss, où Kleist était major, quittait Leipzig pour rejoindre le corps d'armée que le prince Henri commandait à Zwickau. Kleist partit avec joie : Brawe était mort, enlevé par une fièvre chaude ; Weisse tombait malade ; Lessing regagnait Berlin ; Gellert ne revenait pas ; « Leipzig, disait Kleist, ne me plait plus du tout et je n'y ai pas le moindre agrément. » Avant de s'éloigner, il disposa de 1.200 thalers qu'il avait naguère confiés à Gleim ; 1000 seraient remis, s'il mourait, à une de ses sœurs ; les 200 autres furent donnés par moitié à Ramler et à Lessing. « Si je vis, écrivait-il, Ramler et Lessing me les rendront lorsqu'ils seront riches, mais n'en dites rien à personne. »

Il croyait en découdre aussitôt. Cette fois encore il n'assista pas aux grandes actions, ni à Zorndorf, ni à

Hochkirch. Il passa tout l'été en Saxe, à Dresde et non loin de Dresde. Pourtant, au mois de novembre, lorsque Daun serra de près le corps d'Itzenplitz, ce fut Kleist qui, avec un bataillon du régiment de Hauss, couvrit la retraite des troupes. Il est vrai que de ce jour jusqu'au mois de mai de l'année suivante il dut rester à Dresde et à Zwickau. En mars 1759, il put échapper, faire une fugue à Leipzig ; il revit Gellert, il revit Weisse qui l'accompagna dans ses promenades aux « Gärte » déjà verts, et Leipzig lui plut, lui parut derechef un admirable endroit.

Sa dernière lettre date du 23 juillet 1759. Les Russes, conduits par Soltikov, avaient envahi la Prusse et opéré leur jonction à Kunersdorf, sur la rive gauche de l'Oder, avec les Autrichiens de Laudon. Il fallait les refouler. Frédéric rassembla ses troupes de tous côtés et appela le régiment de Kleist. Le poète pressentait sa mort. Durant la marche, il sommeillait sur son cheval ; ses camarades l'éveillèrent et il leur raconta, non sans sourire, un rêve qu'il avait fait et qui se réalisa : le colonel, le lieutenant-colonel avaient été blessés dans la bataille, un major avait pris le commandement, et, ajoutait Kleist, « je ne sais si c'était moi, car vous m'avez éveillé ».

L'action s'engagea le 12 août. Kleist en voulait aux Russes qu'il traitait de canailles : ils avaient ravagé son petit bien et tué son oncle maternel, un capitaine de Manteuffel, qu'il aimait fort : « mon oncle, écrit-il, avait la tête blanche comme neige et un air si vénéra-

ble qu'un loup, mais non un Russe, l'aurait respecté. »

Sous une pluie de balles, Kleist, à cheval, précédait son bataillon. Il reçut douze contusions ; il fut atteint à la main droite, puis à la main gauche. Pourtant il tenait toujours son épée, et il ne cessait d'avancer. A trente pas de la ligne russe, un boulet lui fracassa la jambe droite. Il tomba de sa monture. Deux fois il essaya de se remettre en selle et, quoique gisant à terre, il encourageait ses soldats. On le porta sur les derrières ; mais un chirurgien, qui se préparait à le panser, fut tué, et lorsque l'infanterie prussienne recula de toutes parts, le major resta sans secours sur le sol. Des Cosaques le dépouillèrent et lui prirent tout, même sa chemise et sa perruque; ils l'auraient achevé s'il ne leur avait parlé polonais ; ils lui laissèrent la vie et le traînèrent au bord d'un marais. Vers le soir arrivèrent des hussards qui eurent pitié de lui ; ils l'étendirent auprès de leur feu de bivouac sur de la paille, l'enveloppèrent d'un manteau, lui donnèrent de l'eau et du pain ; mais ils durent partir au point du jour ; l'un d'eux offrit une pièce de huit groschen au blessé, et, sur son refus, la jeta près de lui. Survinrent de nouveaux Cosaques qui ravirent à Kleist tout ce qu'il avait. Enfin, entre neuf et dix heures du matin, un officier de cavalerie, du nom de Stackelberg, le fit transporter, sur un chariot, à Francfort-sur-l'Oder. Le lendemain, le professeur Nicolai, frère du libraire, recueillit le poète dans sa maison. Ce fut là que douze jours après sa blessure, le 24 août, à deux heures du matin, Ewald

de Kleist expira. Il eut de belles funérailles. L'oraison funèbre que Nicolai prononça est ridicule. Mais des grenadiers russes portaient le cercueil du major prussien et un de leurs officiers, le major Haudring, avait placé son épée sur la bière.

II

Le Printemps est le grand, le principal effort poétique de Kleist. Cette œuvre le fit connaître du public; elle répandit son nom à l'étranger; elle fut traduite en plusieurs langues : il ne cessa de la revoir et de la retoucher (1).

Il invoque d'abord la nature et, après avoir montré l'hiver qui cède la place au printemps, il invite ses semblables à « considérer la jeunesse de l'année » puisqu'ils sont créés pour la joie : « Et vous, images du printemps, vous, jeunes filles florissantes de beauté,

(1) Commencé en 1746 à Potsdam, il parut à Berlin à la fin de 1749 sous le titre *Der Frühling, ein Gedicht*, aux frais de l'auteur, et il ne fut tiré qu'à cent cinquante exemplaires. Il est réimprimé en 1750 à Zurich par Hirzel et à Berlin par quatre Berlinois (Gause, Buchholtz, Burchward et Begius), en 1751, à Zurich, par Hirzel, en 1752 à Francfort, en 1754 à Zurich et à Francfort, en 1756 à Berlin. Cette édition de 1756, publiée sous le titre *Gedichte von dem Verfasser des Frühlings*, contient *le Printemps*, la traduction italienne de Tagliazucchi et diverses poésies de Kleist. M. Sauer la nomme avec raison la première édition originale; elle renferme le texte définitif du *Printemps*, et c'est elle que nous citons (K.-S., I, n° 90, pp. 206-233).

fuyez les prisons dorées des villes et leur exhalaison qui ravit le souffle; les champs vous font signe : venez, venez, abandonnez au zéphyr les petites vagues de vos boucles, regardez-vous dans les lacs et les ruisseaux, à l'exemple des jeunes fleurs de la rive, cueillez les tulipes pleines de rosée et ornez-en votre sein palpitant. »

Il s'assied sur une roche d'où la vue s'étend au loin, et il contemple la plaine, les troupeaux qui paissent, le ruisseau bordé de joncs et habité par les cygnes, les sommets des collines qui surgissent au-dessus d'une forêt de hêtres et sourient au soleil, le laboureur qui pousse la charrue, et, suivi de la corneille et de la pie, trace des sillons dans la terre : « Puisse-t-il, dit Kleist, ne semer que pour lui ! Mais la guerre vorace, accompagnée de la faim qui montre les dents et de hordes sauvages, détruit souvent travail et espoir! Elle s'élance avec rage, elle écrase les tiges nourrissantes, arrache échalas et sarments, enflamme villages et forêts. O vous à qui les peuples confient le gouvernail, les mènerez-vous au port de la félicité par le sang et le feu ? Pourquoi, pères des hommes, désirez-vous encore plus d'enfants ? Est-ce peu de rendre heureux des millions d'êtres ? La tâche exige-t-elle peu de peine? Ah! augmentez le bonheur de ceux qui cherchent un abri sous votre aile, changez les épées en faux, honorez et favorisez ceux dont la lampe nocturne éclaire l'univers ! »

Le poète revient alors au laboureur et décrit sa

maison, son jardin, son verger, sa basse-cour : la poule rappelant les canetons qu'elle a couvés, le lapin blanc roulant ses yeux rouges, les tourterelles se baisant sur le toit, l'accorte servante courant la corbeille au bras et jetant le grain aux poulets qui la poursuivent. Il dépeint les fleurs, et le lis, et la rose, et la violette, « image de ces grandes âmes que le cercle des spectateurs n'attire pas, mais qui, vertueuses pour la vertu, répandent dans l'ombre le parfum du bienfait. » Il n'oublie ni le paon ni le papillon. « Cependant le maître du jardin greffe des branches de cerise dans les troncs sciés des prunelliers. Sa femme, image de la grâce, assise sous la tonnelle de vigne, plante des arbrisseaux et des fleurs sur la toile ; la joie sourit dans ses traits ; un enfant qui de ses tendres bras se suspend au cou de la mère, la flatte et la gêne à la fois ; un autre folâtre dans le trèfle, rêve et balbutie des pensées. O peuple trois fois heureux à qui dans ses vallées les heures s'envolent comme un doux vent d'ouest ! Laisse d'autres se donner en spectacle à la foule qui monte sur les toits et les arbres ; laisse-les se pavaner dans un char triomphal traîné par les éléphants ; laisse-les couvrir d'armées de vaisseaux les vagues infidèles et transporter le Japon en Occident ! Il est un favori du ciel, celui que, loin des vices et de la folie, le repos enlace près d'une source. Du haut des airs le soleil le regarde toujours aimablement, pour lui le malheur ne bruit pas dans les flots, il ne soupire pas de vains désirs, la grandeur ne lui donne pas le vertige,

le travail assaisonne ses aliments, son sang est léger comme l'éther, avec l'aube s'envole son sommeil au souffle de la brise matinale! » Et Kleist exprime le vœu de vivre ainsi, de vivre avec sa maîtresse et ses amis sous l'ombrage des arbres au bord des ruisseaux bavards.

Il continue sa route. Il entre dans la forêt et représente le berger et les chèvres qui grimpent aux rochers, les cerfs, les chevaux, les taureaux, un torrent qui se précipite de la montagne, les oiseaux des bois qui luttent à qui chantera le mieux, le pinson, la linotte, le chardonneret, le serin, le merle, le rossignol qui pleure sa compagne perdue.

Puis il arrive dans un pré. Il y voit la cigogne et le vanneau et l'abeille, « image du philosophe qui parcourt les champs de l'humanité et qui, chargé d'un doux butin, regagne sa cellule pour nous livrer le miel de la sagesse ».

Suit la description d'un lac et d'une île couronnée d'arbres et de buissons. Mais le poète se rappelle que la sécheresse est extrême : il prie le ciel de rafraîchir les campagnes, et voici que tombe la pluie. Ce sont les derniers vers de l'œuvre. Kleist quitte ces lieux qu'il a chantés en leur souhaitant de verdir : pour lui, il viendra souvent encore y goûter le repos, et il compte un jour y trouver l'asile suprême.

Cette analyse met à nu le vice le plus grave du *Printemps*. L'ordre manque : les parties ne se lient, ne s'enchaînent nullement ; l'œuvre flotte au hasard.

Kleist, dit-on, se promenait volontiers dans les bois de Potsdam pour y faire la chasse aux images (1). Les images qu'il rapportait au logis, il les a jetées pêle-mêle dans son poème. « La fantaisie de Kleist, écrit Schiller, est active, mais elle est plus mobile que riche, elle se joue plutôt qu'elle ne crée. Chez lui les traits se succèdent avec rapidité, avec exubérance, et sans former un tout. » Kleist avait conscience de ce défaut de composition, et Lessing assure que, s'il eût vécu plus longtemps, il aurait remis son ouvrage sur le métier pour lui donner plus de cohésion et de suite (2).

Le blâmerons-nous d'imiter Thomson? Sûrement, il prend à l'auteur des *Saisons*, ou mieux à la traduction allemande de Brokes (3), certaines épithètes et quelques traits comme le chant de l'alouette qui retarde un instant le laboureur, l'enfant qui de ses petites mains enlace sa mère, les chevaux se jetant dans les eaux du torrent, la plainte du rossignol (4). Mais il ne copie pas Thomson et il tâche diligemment, sincèrement de trou-

(1) *Dichtung und Wahrheit*, ed. Loeper, II, 61. Ce témoignage de Goethe est confirmé par des vers de Kretschmann (*Kleist*, Zweites Lied, p. 276); il parle de l'amitié qui unissait Kleist, Sulzer, Ramler et Gleim, et de leurs promenades.

Die Hügel sahen eure Wechselliebe,
Früh, wenn der goldne Morgen tagt;
Euch fand der Abend noch zusammen
Auf eurer Bilderjagd.

Cf. Clodius, *Scipio* (*Neue verm. Schriften*, II, 100) : « auf seiner poetischen Bilderjagd ».

(2) *Laocoon*, ed. Blümner, 265.

(3) Parue en 1745 (Brandl. *Brokes*, 100).

(4) S.-K., I, pp. 180 et 211, 186 et 217, 192 et 222, 196 et 225; cf. les épithètes wütherisch (vers 21), froh (v. 48), frässig et zähnebleckend (v. 79), hold (v. 135).

ver des expressions qui lui appartiennent en propre.

Thomson et Kleist aiment tous deux la nature et ils l'ont peinte avec la même minutie. Ils louent également le Créateur : les fleurs et les animaux, les êtres et les choses leur démontrent l'existence de Dieu. Mais Thomson célèbre les quatre saisons, et son œuvre a des proportions plus vastes que celle de Kleist qui ne chante que le printemps (1). Thomson l'emporte par l'éclat et l'ampleur. Sa langue est abondante, riche, quelquefois même un peu chargée de mots, trop fleurie et luxuriante, mais toujours noble, toujours élevée et avec cet air de grandeur, toujours aisée, facile, coulant comme de source à flots larges et rapides. Il développe habilement l'idée et en tire tout ce qu'elle vaut. Kleist, plus concis, plus serré, esquisse ses descriptions et les brusque pour épancher son âme.

Il a plus de sensibilité que Thomson (2). Il aime la campagne avec passion; il la désire ardemment, il l'appelle, il l'invoque; vivre à la campagne, voilà son vœu; la campagne, c'est sa joie et presque sa seule joie. Avec quel frémissement de plaisir il s'échappe de la ville et s'enfonce dans les bois dont il sait les sentiers, sous cette ramée, où le soleil perce par endroits et dore

(1) Kleist voulut chanter aussi l'été, l'automne et l'hiver; il aurait donné à son poème des quatre saisons le titre général de *Landlust*, qu'il assignait d'abord à son *Printemps* et qu'il supprima sur le conseil de Gleim; mais il en resta là. Cf. K.-S., II, 128.

(2) « Mehr Gemüth » (Minor, *A. W. Schlegels Vorlesungen über schöne Litteratur und Kunst*, II, 313).

les feuilles (1)! L'allégresse qui remplit son cœur au milieu des forêts respire d'un bout à l'autre de son poème. Evidemment il a passé de longues heures délicieuses sous ces dômes de feuillage et goûté plus d'une fois, avec un « doux sentiment », la fraîcheur de l'ombre et, comme il dit, le charmant crépuscule des allées solitaires. Il a vu et respiré ces fleurs dont il décrit les brillantes couleurs et les enivrants parfums. Il a vu, après la pluie, les champs apparaître « rajeunis et souriants »; les sources d'eau, semblables aux diamants, tomber des buissons; les plantes égayées redresser la tête en exhalant de plus fortes senteurs. Il a vu le paon se rengorger près des plates-bandes et, jaloux de l'éclat des fleurs, faire le beau, mouvoir avec bruit sa queue verte et pleine d'arcs-en-ciel, étaler et tourner son col chatoyant. Il a vu les chevaux, crinière au vent, traverser la rivière et gagner par la vallée les cimes des rochers d'où ils lancent un fier hennissement. Il a vu les taureaux aux narines fumantes fendre la terre de leurs cornes et courir avec fracas en soulevant un nuage de poussière.

Mais ce qu'il y a de plus attachant dans cette œuvre, c'est Kleist lui-même, c'est la figure mélancolique du poète désespéré d'avoir perdu celle qu'il aime, fatigué de son métier, avide de repos. Il a par moments un accent de pénétrante tristesse et le ton de l'élégie. Lorsqu'il décrit la grâce de l'épouse et les jeux des enfants,

(1) Blickt hin und wieder die Sonne und übergüldet die Blätter.

on devine qu'il étouffe un soupir et qu'il regrette d'ignorer le bonheur du foyer domestique. Il souhaite de vivre dans une solitude où les entretiens de ses amis adouciraient ses souffrances, où Doris essuierait les larmes qui coulent de ses yeux. Cette Doris, c'est Wilhelmine, et un instant, comme dans un songe, il la voit sortir d'un buisson de roses, « pleine d'éclat et d'un charme majestueux; ainsi s'avance la Vertu, ainsi est faite la Grâce ». Mais bientôt il s'éveille de son rêve : « C'est trop, c'est trop exiger du destin dans le passage de cette vie! Nous n'avons ici-bas que l'espérance au lieu de la réalité! L'ombre seule du réel nous rend heureux, et cette ombre même, je n'en jouirai pas! »

Ces effusions sentimentales, ces retours de Kleist sur l'inguérissable blessure de son cœur plurent aux contemporains. Le public de l'époque trouvait dans *le Printemps* cette « agréable tristesse », cette « charmante mélancolie » qu'il aimait et que Moritz, l'auteur d'*Anton Reiser*, nommera la « volupté des larmes (1) ». Il goûta surtout les endroits où le poète ouvrait son cœur. L'épisode de Doris émut profondément Klopstock, et une jeune fille disait à Gleim : « Quelle âme noble doit avoir l'auteur, et combien touchant est le passage où il met en scène sa Doris (2)! » On répéta les vers où Kleist appelait à jouir du printemps tous ceux « dont la

(1) « Ein angenehm Leiden » (vers 209); « holde Wehmuth » (vers 2); « Wonne der Thränen « (Moritz, *Anton Reiser*, ed. Geiger, 96).
(2) K.-S., III, 112.

vie incertaine, semblable aux tristes jours de l'hiver, s'écoule sans lumière et sans joie. » Pas un lecteur qui ne fût touché par le vœu final : « Et maintenant, verdissez, prairies et ombreuses forêts ! Servez d'abri à mon innocence lorsque l'orgueil et la méchanceté me chasseront des châteaux et des villes ! Qu'alors, parmi vous, au milieu des fleurs et des haies, le souffle du zéphyr verse encore dans mon cœur la fraîcheur et le calme, et lorsque s'approchera le terme de ma vie, que dans votre sein me soit accordé le dernier repos ! »

Kleist s'est servi de l'hexamètre en faisant précéder chaque vers d'une syllabe, la *Vorschlagssilbe*, comme disent les Allemands, ou syllabe qui frappe le premier coup. Ce mètre, employé déjà par Uz dans une ode sur le printemps, et après Kleist, par Bodmer, Cronegk et Zachariä, a quelque chose de désagréable et d'incommode; la syllabe qui commence le vers ralentit son allure et arrête sa marche. Mais, quel que soit ce désavantage, le style de Kleist a plusieurs qualités.

Il est concis. Comme Haller, Ramler et Lessing, comme Klopstock dans ses poésies lyriques, comme Gleim dans ses *Chants du grenadier*, Kleist vise à dire beaucoup en peu de mots (1). Que de tirades nos poètes du XVIIIe siècle ont débitées sur la félicité de l'homme des champs ! Cinq vers suffisent à Kleist pour peindre le bonheur conjugal du *Landmann*. Pas de longueurs, pas d'épithètes inutiles. Il dira simplement des abeilles : « Leurs armées

(1) Cf. le premier volume de ces *Etudes*, p. 128; Frey, *Haller*, 82; *Dichtung und Wahrheit*, II, 53.

éparses bourdonnent à travers l'air, puis tombent sur le trèfle et les arbrisseaux en fleurs, et s'y pendent toutes brillantes comme la rosée que dore le clair de lune. » Il montre avec la même brièveté la poule qui « se désole sur le bord de la mare et appelle les canetons qu'elle a couvés et qui lui échappent ; mais eux fuient la voix de la marâtre, barbotent dans l'eau et rongent le roseau ». Il tâche de joindre l'éclat à la concision, de trouver des expressions neuves, brillantes, antithétiques. Il parle des « gouttes d'or » que verse le semeur, du « vert crépuscule » des bois, du « déluge enflammé » de l'Etna, de la « rouge obscurité » que les arbres en fleurs mettent dans les sentiers, des « torrents de pierres » que fait répandre l'érection des statues ; des « obscures allées qui éclairent la pensée », de la « fraîcheur visible qui se roule en ondes vertes », d'une « mer de parfums qui s'étend invisible sur la prairie (1) ».

Ces alliances de mots sentent un peu l'effort, et pourtant, par cet effort, Kleist est supérieur à ses devanciers, à Brokes et même à Haller.

« Etes-vous en deuil, lui écrivait Gleim à la mort de Brokes. Vous prenez sa place sur le Parnasse. » Mais Kleist a chanté la campagne parce qu'il l'aimait sincèrement. Brokes n'a chanté que son jardin, que ses ar-

(1) Cf. les épithètes flüssespeiend, uferfliehend, athemraubend, quellenweinend, zähnebleckend, ängstlich-wild, farbenwechselnd, et des expressions comme die Brüste der Reben ; grünliche Dämmerung ; flammende Sündflut ; rothe Dunkelheit ; steinerne Ströme ; ihr dunkeln Gänge, die das Denken erhellt ; worunter ein sichtbares Kuhl in grünen Wogen sich wälzet ; ein Meer von holden Gerüchen wallt unsichtbar über der Flur, etc. (v. 28, 86, 123, 185, 208, 212, 321).

bres, que ses pelouses, que le rossignol perché sur son tilleul, et comme s'il était de ces propriétaires qui promènent leur hôte à travers leur domaine sans lui faire grâce d'une laitue, il n'a rien omis dans son poème, ni le plus petit brin d'herbe, ni la nuance la plus fuyante des fleurs, ni le parfum le plus subtil de l'air. Il veut tout peindre, tout reproduire, tout noter, jusqu'aux roulades des oiseaux. Trente ans de suite, une fois par semaine, durant la journée entière du dimanche, non seulement pour tuer le temps, mais pour obtenir les applaudissements du beau monde de Hambourg, il rime, rime sans relâche.

Haller a plus d'énergie et de grandeur que Kleist. Son poème des *Alpes* est moins une description des glaciers qu'une amère satire de la corruption du siècle : selon Haller, l'innocence des premiers âges vit encore au fond des vallées alpestres. Kleist admirait Haller ; il vante ses « chants éternels » : Haller, dit l'auteur du *Printemps*, « a fait des Alpes qu'il a célébrées des colonnes en son honneur ». Mais Haller manque de souplesse et d'aisance ; ses vers sont durs et raboteux ; « si Kleist, juge très bien Schiller, est de beaucoup inférieur à Haller pour la solidité et la profondeur des idées, il le surpasse par la grâce (1). »

(1) En revanche, Haller disait de Kleist (Hirzel, *Haller*, 359) : « Seine Farben sind lebhaft und glänzend ; seine Beiwörter, neu, nachdrücklich und natürlich ; der ganze Schwung, eigen und unnachgeahmt ». Cf. Schiller (*Ueber naive und sentim. Dichtung*) : « An Ideengehalt und Tiefe des Geistes steht Kleist diesem Dichter um vieles nach ; an Anmut möchte er ihn übertreffen. »

Le Printemps porte d'ailleurs la marque du XVIIIe siècle. Kleist est, à certains égards, un philosophe. Ce capitaine de Frédéric déteste et maudit la guerre; il conseille aux rois d'être pacifiques et non pas belliqueux, de faire le bonheur de leurs sujets, de chercher et de récompenser le mérite inconnu : « élevez à vous la sagesse en blouse et séchez les larmes de la vertu! » Son poème est un hymne à la vertu. Saint-Lambert disait dans ses *Saisons :*

> Damon, dans son village, auprès des laboureurs
> Avait pris, malgré lui, du respect pour les mœurs.

Comme Saint-Lambert et ses contemporains, Kleist s'imagine que la vertu ne fleurit qu'à la campagne. Mais il n'obéit pas, ainsi que Saint-Lambert, à la mode, et la vertu qu'il glorifie n'est pas une vertu de convention et de commande. Il appartient à une époque où, selon le mot de Gœthe, l'idéal des Allemands s'était réfugié dans la religion (1). Gellert ne recommandait-il pas aux étudiants de ne versifier qu'en l'honneur de la religion et de la raison? Pyra n'assurait-il pas que la poésie sacrée et biblique est la seule et véritable poésie? Que de croyants lisaient *la Messiade* de Klopstock comme un livre d'édification ! Kleist n'écrit-il pas à Gleim que ses soldats chantent des chants d'église pendant la marche(2)? Aussi, en plusieurs endroits du

(1) *Dichtung und Wahrheit*, ed. Loeper, II, 46.

(2) K.-S., II, 498 « Meine Soldaten haben die Gewohnheit, dass sie des Morgens, auf dem Marsch, ehe sie Lieder vom König von Preussen anstimmen, geistliche Lieder singen. Einen Morgen

Printemps, le poète élève ses regards vers le ciel. L'oiseau, la chenille rampante, le chérubin flamboyant, tout lui paraît raconter la gloire de Dieu. Dans la première édition, il traitait, comme Pope, comme Voltaire, comme Haller et Uz, la question de l'origine du mal et guerroyait contre ceux qui blâment l'ordre et le plan de la création : « Un vase d'argile voudrait-il se révolter contre le potier? »

III

Dans toutes les œuvres de Kleist, de même que dans *le Printemps*, respirent l'amour de la campagne, le dégoût de la ville et de la foule, la mélancolie, la piété.

Il a composé des poésies légères et, comme Gleim, Uz et les anacréontiques, il a chanté le vin et les baisers. Mais lui-même avouait de bonne grâce qu'il n'était pas fait pour le *frivole* et que ce genre ne lui convenait pas (1).

Les vers où il s'est peint sont les seuls qui méritent l'attention.

L'Eloge de la divinité rappelle certains passages du *Printemps :* « Tu abreuves de rosée et du lait de

sangen sie eins, daria eine Stelle vorkam, dass Gott uns viel Gutes erweise, dass er uns Freunde gabe und dass man ihn loben müsse ».

(1) K.-S., II, 264 et 525 « es ist nicht mein Genre ».

la pluie la plaine desséchée, tu refroidis l'air par de douces brises et rafraîchis la nature; par toi brille l'or des épis et la pourpre des raisins (1). »

La Vie champêtre, où Kleist décrit le bonheur de l'homme qui vit « loin des banques », est gâtée par des souvenirs mythologiques; il met en scène Flore et Amphitrite (2).

Les pièces de vers *Aspiration au repos* est touchante, pleine de sentiment et de vérité. Schiller louait surtout la strophe où le poète se représente entraîné vers la vertu, mais vaincu par l'exemple et cédant au feu de la jeunesse : « Oui, monde, s'écrie Kleist, tu es le tombeau de la vraie vie; un homme digne de ce nom doit vivre loin des hommes (3)! »

Dans *Wilhelmine*, il exprime la douleur que lui cause l'infidélité de son amante. Le printemps est venu, « Zéphyr vole sur les vagues d'émeraude; le pré fleurit, couronné d'un jeune roseau; l'amour cherche la verte nuit des forêts; le chagrin fuit; le monde mort s'éveille. » Mais Kleist ne partage pas la joie universelle; nul printemps ne pourra diminuer sa souffrance; il est le fils

(1) *Lob der Gottheit*, 1744, remanié en 1750 et en 1757; K.-S., II, 29.

(2) *Das Landleben*, K.-S., II, 59.

(3) *Sehnsucht nach Ruhe*, 1744 (cf. Schiller, *Ueber naive und sentim. Dichtung*) :

Ja Welt, Du bist des wahren Lebens Grab.
Oft reizt mich auch ein besser Trieb zur Tugend;
Vor Wehmuth rollt ein Bach die Wang' herab.
Das Beispiel siegt, und Du, o Feu'r der Jugend,
Du trocknest bald die edlen Thränen ein.
Ein wahrer Mensch muss fern von Menschen sein.

du malheur, « car Doris ne sera jamais sienne ». Il lui offrait un cœur constant et noble et qui la préférait à toute la terre. Hélas! l'âge d'or n'est plus, l'âge où l'or était méprisé, où le poète aurait reposé sur le sein de Doris. Kleist n'a plus qu'à mourir : « Entends-tu, mort? Prends ton tribut. Ta flèche ne doit-elle frapper que des heureux? Me voici. Qu'elle m'ouvre le cœur!... Et si tu tardes, là où l'ennemi plonge l'épée dans des ennemis, j'irai te trouver, et Doris pensera : « je l'ai tellement affligé! Il vivrait encore, s'il ne m'eût pas aimée (1)! »

Ces poèmes, *Eloge de la divinité, la Vie champêtre, Aspiration au repos, Wilhelmine*, datent des années 1744 et 1745, où le talent de Kleist manque encore d'aisance et de souplesse; ils offrent des longueurs et des obscurités; le style est parfois prosaïque et lourd; les imitations de Haller sont nombreuses (2).

Les idylles et les élégies qu'Ewald de Kleist fit plus tard, en 1757, sous l'influence et comme sous l'aiguillon de Lessing, *la Grue blessée, Milon et Iris, Céphis, Irin*, ont un charme pénétrant. Il écrivait vers cette époque qu'il était rassasié du pittoresque, qu'il voulait chanter, non plus l'amour, mais la grandeur d'âme, la vertu persécutée, des actions touchantes ou sublimes tirées de l'histoire, les merveilleux effets de la Providence (3).

(1) *An Wilhelminen*. K.-S., II, 32-38.
(2) Frey, *Haller*, 152-155, et K.-S., I, 5-9.
(3) K.-S., II, 547, lettre à Gleim.

La Grue blessée a je ne sais quelle grâce mélancolique, et le premier vers

Der Herbst entlaubte schon den bunten Hain

rappelle le début de *la Chute des feuilles :*

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre,

Une grue blessée, atteinte au pied par le trait du chasseur, ne peut suivre en automne la troupe bruyante de ses campagnes qui gagne au delà de l'Océan un autre climat. Seule, triste, silencieuse, objet de mépris et de risée, elle voit la joyeuse bande s'éloigner à tire d'aile. Elle part néanmoins ; elle se pose à fréquentes reprises sur les feuilles de lotus qui jonchent la mer, et, bien qu'elle reste en arrière, bien qu'elle souffre et soupire, elle finit par arriver sous le ciel clément qui la guérit, tandis que celles qui l'ont raillée périssent dans les flots. « O vous, conclut le poète, vous que la main lourde du malheur accable et qui maudissez la vie, ne désespérez pas ; osez seulement le voyage à travers la vie : au delà de la rive est un pays meilleur. » Un contemporain assure que l'idée de cette pièce fut inspirée à Kleist par le spectacle d'un malade qui venait d'être sauvé de la mort. Mais évidemment Kleist fait, cette fois encore, un retour sur lui-même ; lui aussi a été blessé, raillé, méprisé ; lui aussi s'est attristé ; mais lui aussi reprend cœur, poursuit vaillamment son chemin et espère en l'avenir. Il se range au nombre de ces hon-

nêtes gens qu'il console et encourage en leur montrant par delà la vie une autre et heureuse contrée (1).

Il use dans *la Grue blessée* de l'iambe à cinq pieds dont Berge usa dans sa version du *Paradis perdu*, Bodmer dans sa traduction des poètes anglais, Wieland dans ses récits, Lessing dans ses fragments de *Cleonnis*, de *Fatime*, de *l'Horoscope* et plus tard dans *Nathan le Sage*. Lessing engageait alors ses amis de Leipzig à se servir de ce mètre et, de même que Brawe dans *l'Esprit fort* et *Brutus*, Kleist l'emploie dans ses idylles, dans *Milon et Iris*, dans *Céphis*, dans *Irin* (2).

Milon et Iris, où deux amants chantent à l'envi leur amour, est un charmant poème que Herder lisait avec émotion dans les bois de Nantes (3).

Dans *Céphis* et *Irin* Kleist fait parler, non des bergers, mais des pêcheurs et des jardiniers; aussi Herder nommait-il ces deux idylles les idylles du jardin et de la mer (4). Kleist raconte dans *Céphis* que Céphis offre un asile au vieux Philinte. L'hôte de Céphis admire un figuier. « Cet arbre est à toi, lui dit Céphis,

(1) *Der gelähmte Kranich* (K.-S., I, 104); cf. Clodius, *Scipio*, 101.

(2) Sauer, *Brawe*, 128-145, et *Ueber den fünffüssigen Iambus vor Lessings Nathan*, 57; cf. K.-S., I, 46, et plus haut, p. 20.

(3) Herder-Suphan, *Werke*, IV, 440.

(4) « Kleistische ehrliche Idyllen von Garten und Meer » (*Lebensbild*, III, 1, 204); cf. K.-S., II, 425, « Gärtneridylle ». *Céphis* et *Irin* ont été traduits en français et publiés sous le titre de « Poésies pastorales de M. Kleist » à la fin du tome premier du *Choix varié de poésies philosophiques et agréables, traduits de l'anglais et de l'allemand*, paru en 1770 à Avignon; mais le traducteur a remplacé le nom d'Irin par celui de Philète.

c'est pour toi que je le couvrirai lorsque la gelée pèsera sur la terre; c'est pour toi qu'il fleurira et portera de doux fruits. » Le vieillard meurt et Céphis l'enterre au pied du figuier. Mais le ciel bénit toujours les gens de bien : l'arbre produit des figues en abondance, et souvent, au clair de lune, Céphis entend un bruissement dans le feuillage et comme un murmure de remercie-ment qui monte du tombeau.

Irin est, de même que *Céphis*, dédié à Gessner, mais l'emporte sur les idylles du Suisse. Kleist n'a pas la manière lâche et flottante de Gessner, il n'a ni recherche ni artifice, et le pêcheur Irin, narrant à son fils les orages qu'il a jadis essuyés et lui prêchant la vertu, la loyauté, l'amour du travail et le calme du cœur, s'exprime en un langage simple, ferme et par-fois saisissant.

On trouve les mêmes mérites dans le « chant funè-bre » ou *Grablied* et le « chant de naissance » ou *Ge-burtslied* (1).

« Malheureux es-tu d'être mort, » dit Kleist dans le *Grablied :* pour les morts, plus d'aurore, plus de soleil, plus de fleurs et de ruisseau, plus de chant du rossignol... Oui ; mais, en revanche, plus de misères, plus de scélérats qui rient et paradent dans la soie et l'or, plus de tyran qui taxe l'air que le peuple respire, plus de tremblements de terre, plus de peste et de guerres : heureux es-tu d'être mort !

(1) *Grablied*, 1757, et *Geburtslied*, 1758 (K.-S., I, 113 et 120).

Le « chant de naissance » développe la même idée à l'inverse. « Malheur à toi qui es né! » Ainsi commence Kleist, et en cinquante vers que Siegwart, le héros de Miller, relisait volontiers et nommait son morceau favori (1), il énumère derechef les maux de la vie humaine. Mais aussi, que de joies! Et derechef Kleist retrace tout ce qu'il aime et ce qu'il a célébré si souvent : la douce beauté de la nature; la mer, « miroir de l'aurore »; les fraîches forêts qui, « lorsque le soleil brûle, nous cachent dans leur nuit » ; les haies fleuries du vallon; la vertu qui n'est pas encore disparue de ce monde, la pitié, la reconnaissance, l'humanité, la générosité, l'amitié. Bref, « la vie est plutôt plaisir que douleur; heureux es-tu d'être né! »

A la même période appartiennent deux hymnes en l'honneur de Dieu (2).

Kleist dit dans l'un qu'il veut louer le Seigneur éternellement : « Je veux dans les bois sombres regarder vers le ciel qui brille parmi les branches : je veux errer sur la grève et te voir dans chaque vague, et t'entendre dans l'orage, t'admirer dans les tapis de la prairie; je veux, avec ravissement, gravir les rochers et à travers les nuages déchirés te chercher durant le jour jusqu'à ce que la nuit vienne me bercer dans de saints rêves. »

(1) *Siegwart,* III, 443, « mein Lieblingsstück ». Il y a dans ce *Geburtslied* un vers qui s'applique à Kleist et qu'il fit peut-être en songeant à lui-même :

Ihn foltert Schwermut, weil er lebt.

(2) *Hymne,* 1758, et *Hymne* (envoyé à Gleim et à Ramler le 7 février 1759; K.-S., I, 124 et 129).

Dans l'autre hymne, Kleist, entraîné loin de la terre par la flamme de la dévotion, aperçoit la lumière céleste. Mais « quel œil verrait toute la splendeur de Dieu ? Son propre éclat cache le trône du Seigneur ».

Ces vers, pleins d'une pieuse ferveur et d'un religieux enthousiasme, furent les derniers vers de Kleist. Au milieu des bruits de la guerre et à la veille d'une bataille, il chantait le Seigneur, sa puissance, sa bonté. Qu'importait la mort à ce croyant ? N'écrit-il pas que, « sur des ailes hardies », son esprit s'échappait vers le ciel et qu'il sentait déjà disparaître sous lui ce monde qu'il avait trouvé plein de tourments ?

IV

Kleist a fait, outre *le Printemps*, outre ses élégies, ses idylles et ses hymnes, un essai de tragédie intitulé *Sénèque*, une *Ode à l'armée prussienne* et un petit poème guerrier, *Cissidès*.

Sénèque n'offre que de longs discours. Pas de dialogues, pas d'action. Kleist avoue qu'il n'a tracé que les premières lignes d'une tragédie, qu'il lui suffirait d'avoir causé quelque émotion au lecteur (1).

Mais son *Ode à l'armée prussienne* est le meilleur

(1) K.-S., II, 473 et 478 ; cf. Huber, *Sämmtliche Werke*, II, 235 (« die wirklich komische Aengstlichkeit mit der er sich bei einem Trauerspiel sich einzig und allein darum bekümmerte, ob es auch rührend wäre. »)

des chants de guerre que cette époque ait produits. Frédéric tenait à peine la campagne que les poètes embouchaient la trompette : Dreyer, Lange, Cronegk, Jean-Henri Schmid, Lieberkühn, Louise Karsch, Gleim. Le plus remarquable de tous est Gleim. Il sut, dans ses *Chants d'un grenadier prussien*, ramasser et condenser les événements qu'il connaissait par les lettres des officiers et notamment d'Ewald de Kleist. Son style, trop familier ou trop élevé, n'est pas toujours naturel. Le littérateur perce avec ses artifices, et dans son enthousiasme quelquefois factice, le patriote, comme disait Lessing, crie plus fort que le poète. Mais Gleim fait agir et parler le roi et ses généraux; il montre Frédéric assis sur un tambour et, dans la nuit, sous le pavillon du ciel, méditant sa bataille; il emploie avec bonheur la strophe de la *chevy-chase*, la strophe de quatre vers terminés chacun par une rime masculine; il place à propos des détails réels et frappants : « le grenadier » fut bientôt populaire dans l'armée prussienne et ses chants, mis en musique, volèrent sur les lèvres des soldats.

L'ode de Kleist vaut à elle seule le recueil de Gleim. Il loue cette armée invincible que la victoire joyeuse accompagne du frémissement de ses ailes d'or. Vainement les ennemis font trembler la terre sous leurs poids; vainement l'eau manque où ont bu leurs chevaux. « La postérité te regardera comme un modèle, les héros de l'avenir t'honoreront, te préféreront aux Romains, comme ils préféreront Frédéric à César, et les

rochers de Bohême seront pour toi d'éternels trophées. » Et déjà Kleist voit Frédéric faire signe à son armée qui s'ébranle triomphante ; il la voit poursuivre les vaincus et rentrer pleine de gloire au milieu des siens qui l'accueillent par des cris d'allégresse parce qu'ils lui doivent leur salut. Lui-même, à la fin de cette ode, se met en scène, et, d'une façon touchante, avec sa concision coutumière, exprime le désir qu'il a de montrer un jour son courage à la tête d'une poignée d'hommes et de battre les ennemis bien que supérieurs en nombre ; qu'il tombe ou qu'il survive, ce ne sera pas sans renom ! « Moi aussi — accorde-le moi, ô ciel — je marcherai encore avec peu de héros, et à leur tête ; je te vois, orgueilleux ennemi, fuir cette petite troupe, et je trouve l'honneur ou la mort dans la mêlée furieuse (1) ! »

Tous les sentiments dont son âme était alors enflammée respirent dans un poème en trois chants, le poème de *Cissidès et Pachès*, qu'il qualifie justement, non d'épopée, mais de roman guerrier (2). Il suppose que deux amis, deux Macédoniens, Cissidès et Pachès, ont mission de défendre une forteresse de Thessalie contre

(1) Auch ich, ich werde noch — vergönn'es mir, o Himmel — Einher vor wenig Helden ziehn.
Ich sehe dich, stolzer Feind, den kleinen Haufen fliehn
Und find' Ehr' oder Tod im rasenden Getümmel.

(2) « Ein kriegerischer Roman, nicht ein ordentliches Heldengedicht,.. einen kleinen Roman oder kriegrische Erzählung » (K.-S., II, 504, 510, 521). Le poème parut en 1759 à Berlin sous ce titre *Gissides und Paches in drei Gesängen von dem Verfasser des Frühlings.*

les Athéniens. Le commandant — c'est Cissidès — exhorte sa petite garnison qui lui jure de résister à outrance. Les ennemis, conduits par Léosthène, investissent la place. Dès la première nuit Pachès surprend et incendie leur camp. Léosthène, irrité, déploie un formidable appareil de siège, béliers, balistes, catapultes, tours mobiles. Repoussé, il brûle le château au moyen du feu grégeois. Cissidès succombe en combattant. Pachès, qui refuse de se rendre, meurt quelques instants plus tard. Le vainqueur admire le courage des vaincus; il verse des larmes sur Cissidès et Pachès dont la figure pâlie garde encore la noblesse qu'elle avait dans leur vie; il fait mettre les cendres des deux amis dans la même urne et leur élève un monument magnifique. Mais la défense qu'ils lui ont opposée a tellement affaibli son armée qu'il n'ose avancer plus loin.

Le poème est écrit en iambes de cinq pieds et la syllabe masculine qui termine ce mètre a quelque chose de vif et de vigoureux. Les phrases, qui finissent presque toujours au milieu des vers, se succèdent sans monotonie, et ce procédé, quoique le poète en abuse, donne à l'œuvre une rapide allure.

On a dit sans raison que Kleist imite le *Léonidas* de Glover; c'est Wieland qui dans son *Cyrus* prit Glover pour modèle. Mais on peut reprocher à Kleist une brièveté excessive. De même que dans *le Printemps*, à force d'être court, il est parfois sec. Ses descriptions de combats, maigres et peu étoffées, manquent de chaleur. Ses personnages, Cissidès, Pa-

chès, Léosthène, dépourvus de relief et mollement esquissés, ne sont pas des êtres vivants. Les comparaisons abondent et Lessing les loua ; mais elles ne sont pas originales. Pourtant, dans ce poème, qui ne contient que 449 vers, il y a nombre de beaux endroits. Lessing citait volontiers le passage du troisième chant qui retrace la venue d'un héraut : « Un héraut fut commandé. Son cheval était fier comme lui ; il semblait mépriser la terre ; à peine s'il la touchait de ses pieds légers, il soufflait et hennissait au son de la trompette et, comme lui, provoquait à la lutte. » L'amitié de Cissidès et de Pachès est exprimée en traits frappants. Ils se regardent avec joie lorsqu'ils se rencontrent durant l'attaque, se serrent les mains, et l'on ne sait si l'héroïsme les domine plus que la tendresse. Cissidès, dévoré par la soif et défaillant, demande à boire ; mais l'eau manque, les ruines du château ont comblé le puits, et Pachès apporte à Cissidès le sang des morts qu'il a puisé dans son casque. Ranimé, Cissidès revole au combat. Une flèche le frappe dans le dos et lui transperce la poitrine ; il tombe sur la face et, malgré ses efforts, ne peut se relever. Pachès arrive, et Cissidès lui adresse cette prière : « Tire la flèche de mon dos et retourne moi ; qui me trouverait ainsi pourrait supposer que je n'ai pas montré la poitrine à l'ennemi ; ne me laisse pas terminer ma vie avec honte lorsque mon désir ne fut toujours qu'honneur et vertu. » .

Lessing disait qu'il serait difficile de citer un autre poème qui contînt en un si petit espace tant de scènes

grandes et terribles (1). Il ajoutait que la fin du troisième chant fournirait le sujet d'un superbe tableau. L'épisode est, en effet, dramatique. Le château vient d'être emporté d'assaut. Tous ses défenseurs gisent à terre. Léosthène et les siens, appuyés sur leurs lances, contemplent le corps de Pachès qu'ils reconnaissent à son armure. Mais Léosthène cherche vainement Cissidès. Il aperçoit un tapis, le soulève, et voici qu'un Macédonien, couché là-dessous à côté de Cissidès, se dresse sur ses pieds. « Que fais-tu près du mort? » lui demande Léosthène. — « C'est mon maître, répond-il, et même davantage, c'est mon père. Je lui étais fidèle lorsqu'il vivait. Dois-je oublier de l'être encore? Vous me l'avez ôté. Otez-moi la vie qui ne m'est plus qu'un fardeau. » Léosthène le console et le comble de présents.

Un contemporain jugeait *Cissidès* incomparable (2). C'est trop dire. Le poème vaut surtout par sa sincérité. Kleist l'a composé dans les camps, au milieu du trouble et du tumulte, comme à la vue de l'ennemi (3). Il y paraît tel qu'il était alors, tel qu'il s'est peint dans l'*Ode à l'armée prussienne*, friand du péril, désireux de combattre et de mourir pour la patrie. « O vous, guerriers, disait-il dans l'épilogue de Cissidès, vous qui plus tard verrez la tombe de nos héros, jonchez-la

(1) *Briefe die neueste Literatur betreffend*, XL (ed. Lachmann-Muncker, VIII, 87).
(2) unvergleichlich (Mauvillon et Unzer, *Ueber den Werth einiger deutscher Dichter*, II, 120 et 230).
(3) in abscheulichem Tumult und Unruhe (K.-S., II, 457).

de roses et plantez tout autour une forêt de lauriers. La mort pour la patrie est digne d'un éternel respect. Cette noble mort, avec quelle joie je l'accepterai lorsque m'appellera mon destin, moi qui faisais ces vers dans le bruit de la guerre lorsque le feu et l'épée des brigands venus du monde entier changeaient ma patrie en désert (1) ! »

Quelle différence entre le Kleist du *Printemps* et le Kleist de *Cissidès!* Il avait protesté contre les annexions, contre l'avidité des rois qui ne se contentent pas de leur héritage et qui feraient mieux d'administrer sagement ce qu'ils possèdent que de porter le fer et la flamme chez leurs voisins pour posséder davantage. Il avait exécré la guerre, maudit les conquérants, et l'Alexandre qu'il représente dans la première version du *Printemps* se tord les mains, se lamente sur sa démence, s'exclame avec désespoir : « Loin d'ici, cadavres pleins de blessures et de sang ; quel malheur que l'ambition m'ait séduit ! » Mais les temps sont changés. Il s'agit aujourd'hui de défendre la Prusse et son roi ; la guerre est juste et sainte ; Kleist l'aime maintenant et souhaite que sa voix d'airain retentisse d'un bout à

(1) Ihr Krieger, die Ihr meiner Helden Grab
In später Zeit noch seht, streut Rosen drauf
Und pflanzet umher von Lorbeern einen Wald.
Der Tod fürs Vaterland ist ewiger
Verehrung werth. Wie gern sterb' ich ihn auch,
Den edlen Tod, wenn mein Verhängniss ruft !
Ich, der ich dieses sang im Lärm des Kriegs,
Als Räuber aller Welt mein Vaterland
Mit Feur und Schwert in eine Wüstenei
Verwandelten...

l'autre de son œuvre. Il exalte Alexandre, il désire que Frédéric devienne un Alexandre (1), et il cite dans son poème le nom du Macédonien comme celui d'un héros et d'un demi-dieu : Cissidès dit aux soldats qu'Alexandre les regarde du haut de l'Olympe et Pachès, que son esprit vit encore dans son armée.

L'enthousiasme qu'inspirait Frédéric se manifeste dans la conclusion. Kleist s'écrie qu'en ce moment même Frédéric « saisit la bannière d'une main vaillante et porte avec elle l'éclair et la mort dans les rangs ennemis, sans égard à ses jours si chers au peuple et au pays qui soupirait dans la sombre nuit de la misère (2) ». Les Macédoniens qu'il met en scène, ces guerriers intrépides qui luttent opiniâtrement contre les forces écrasantes d'Athènes, ne sont-ce pas les Prussiens qui combattaient obstinément et sans peur la coalition, et, comme disait Kleist, le ridicule mélange des Russes et des Français, des Souabes et des Palatins ?

Un souffle martial circule dans *Cissidès*, du commencement à la fin. Le siège du château de Thessalie rappelle les sièges de la campagne de 1756, et cette forteresse, c'est Schweidnitz, c'est Minden, ou plutôt c'est le Sonnenstein. Lorsqu'il composait au camp de Dohna son *Cissidès*, Kleist voyait au loin le Sonnenstein, et il enviait le colonel de Grap qui commandait le fort. Il

(1) Er mag ein Alexander werden (K.-S., II, 332).

(2) ..... als Friedrich selbst die Fahn'
Mit tapfrer Hand ergriff und Blitz und Tod
Mit ihr in Feinde trug und achtete
Der theuren Tage nicht für Volk und Land,
Das in der finstern Nacht des Elends seufzt'!

assurait qu'il voudrait être à la place de Grap, qu'il se défendrait jusqu'au dernier homme. Les discours de Cissidès et de Pachès reproduisent les exhortations des officiers prussiens à leurs soldats, et les idées favorites de Kleist, qu'une poignée de gens résolus triomphe aisément du nombre, qu'il faut lutter jusqu'à l'extrémité, ne jamais capituler. « Ce n'est pas la foule, dit Cissidès, c'est le courage qui fait la force des armées ; souvenez-vous toujours de ce que vous êtes ; si vous tombez, combattez encore sur les genoux ! » Et Pachès répond au héraut qui le somme : « Nous ne craignons ni vous ni la mort, nous ne craignons que la honte (1). »

V

Durant la guerre et en temps de paix, Kleist écrivait souvent à ses amis, et sa vie se développe devant nous presque jour par jour dans cette autobiographie qu'il a tracée sans le vouloir.

Pendant la paix il est astreint au service le plus minutieux et le plus pédantesque, à ce qu'on nommait la « guêtre », la *Gamasche*. Pour son malheur le régiment Prince-Henri, où il fut de 1740 à 1757, tenait

(1) Cf. K.-S., II, 515, et I, 253 et 263.

Die Menge nicht, nur Muth macht stark,
. . . . . erinnert Euch
O Macedonier, stets, wer Ihr seid,
Und fechtet noch auf Knieen, wenn Ihr fallt!
Nicht Euch, nicht Tod, nur Schande fürchten wir.

garnison à Potsdam, et à Potsdam résidait un roi sévère, vigilant, fort attentif, à Potsdam, selon le mot de Charles-Auguste de Weimar, tout était outré, et l'on ne voyait que marionnettes et esclaves. Kleist rapporte qu'en 1747, après la fuite d'un de ses camarades de la garde, les officiers eurent défense de sortir de la ville. Pas un capitaine ne devait manquer à l'exercice et les majors couraient à cheval jusqu'à quatre ou cinq fois le jour et la nuit pour prendre les postes en faute. S'il avait eu du moins dans son entourage des gens instruits et, comme lui, épris de littérature ! Mais il ne rencontra pas dans l'armée prussienne les officiers aimables, polis, cultivés qu'il avait trouvés dans l'armée danoise. « L'état militaire me plaît, remarquait-il, mais non les membres de cet état. » La plupart étaient ignorants, grossiers, capables de préférer à sa société le commerce d'êtres indignes et de « cochons ». C'est, dit-il, « une espèce de honte parmi les officiers, d'être poète, » et Sulzer s'étonnait qu'il pût rester à Potsdam, au milieu d'hommes « très brutaux et pervers ». Aussi Kleist voulait-il par instants donner sa démission et « recommencer à vivre ». Etre garde-général des forêts, voyager toujours, errer dans les bois, *silvis inerrare*, tel était son rêve (1).

(1) *Knebel's Nachlass*, I, 176 (lettre de Charles-Auguste) ; K.-S., II, 75, 81, 96, 111, 322 : « Unter Officiers ist es eine Art von Schande ein Dichter zu sein » (*id.*, 22) : « Leute von edlem Charakter... darin ziemlich seltsam sind » (*id.*, 47) ; « capable, bei aller ihrer Ehrlichkeit, eines Schweinigels und Nichtswürdigen Gesellschaft der meinigen beständig vorzuziehn » (*id.*, 121). Cf. Sulzer à Bodmer : « er ist auf einer Seite mitten unter einem

Mais la guerre éclate, et Kleist ne pense plus qu'à la guerre. Il croit à la victoire et il ne cesse d'exprimer son orgueilleux espoir dans l'armée prussienne. Aucune, à son avis, n'est aussi bien exercée, et il n'y a pas encore eu, il n'y aura pas aisément d'armée comme celle-là. Elle luttera contre l'Europe entière, contre les Autrichiens, contre ces « lièvres » de Français, contre ces « bœufs » de Russes, contre les lâches contingents de l'Empire, ces « capons », ces « parties honteuses de l'Allemagne ». 30.000 Prussiens n'ont qu'à se présenter pour battre 100.000 ennemis, et la cavalerie ne laissera pas échapper un seul des vaincus. Kleist vante la discipline des troupes. Frédéric leur défend de ravir même une épingle ; en Saxe, dans leurs quartiers d'hiver, elles paient tout ; « personne ne s'enrichira dans nos guerres (1). »

Il annonce avec allégresse à ses amis la conquête de la Saxe et, lorsque surviennent les défaites, il assure qu'elles seront promptement réparées. Qu'importe que les Autrichiens aient eu l'avantage à Kolin ? Ils n'ont pas gagné de bataille et n'ont que repoussé l'assaut des Prussiens ; ils recevront prochainement une terrible leçon.

Sa confiance en Frédéric est inébranlable. Non, le roi ne cédera rien, pas un pouce de terre, pas de quoi remplir un sablier; il surmontera toutes les dif-

Haufen sehr ruchloser und viehischer Menschen und auf der andern Seite mitten in der Sklaverei ». (K.-S., I, p. XXIX).

(1) K.-S., II, 321, 332, 352, 548, 571.

ficultés; il triomphera des Français, des Russes, des Suédois, comme il a triomphé des Saxons et des Autrichiens; il se tirera de ses embarras à son honneur. Kleist le nomme le plus grand des monarques, le plus grand général de l'époque, plus grand que Turenne et Condé, l'homme que le monde admire et que la postérité admirera. Il le montre calme au milieu des plus graves préoccupations, plein de sang-froid et de douceur, parlant à tous avec la même affabilité, traitant ses soldats comme ses enfants, chevauchant à Lobositz sous le feu le plus violent, déployant une infatigable activité, et, de même qu'un Dieu, apparaissant pour sauver les siens quand ils sont en péril.

« Si j'étais poète, dit notre officier, je ne ferais que des panégyriques; jamais personne n'a fourni plus de matière à un poète que notre grand Frédéric; pourquoi ne suis-je pas poète, pourquoi le roi me paraît-il si grand ? » Un jour, il compose une pièce de dix vers qu'il intitule *Un tableau :* c'est le tableau d'un homme qui déteste la vertu et aime les flatteries, qui verse le sang comme de l'eau pour venger son orgueil, qui ravit impunément le bien d'autrui et manque sans vergogne à sa parole, qui s'unit à vingt autres pour écraser un ennemi, qui se moque de la religion... Cet homme, c'était un roi, *es war ein König*. Mais, ajoute Kleist dans une lettre à Gleim, « la peinture s'applique à tous les rois, Frédéric excepté : j'étais indigné de l'infâme conduite de ces rois qui veulent accabler notre unique et digne sou-

verain, et c'est pourquoi j'ai fait ces vers (1). »

Sa joie est extrême lorsque Frédéric, frappant coup sur coup, bat les ennemis à Rossbach et à Lissa : « Le roi prouve de plus en plus qu'il est un général incomparable. » Et, comme auparavant, Kleist a foi dans le succès final. Voilà Breslau assiégé ; les soldats crient à Frédéric : « Majesté, des échelles, des échelles pour entrer dans la ville ! » Mais le roi leur répond que l'assaut ne sert de rien, qu'il aura la ville quand même, qu'il a besoin de braves gens.

Ces traits et d'autres semblables jettent une assez vive lumière sur les sentiments de l'armée prussienne. On voit quel esprit anime cette masse, quelle impulsion Frédéric imprime à la machine, l'enthousiasme qu'il savait répandre dans les âmes. « Tous, dit Kleist, donneraient leur tête pour le roi, et moi, la mienne déjà vieille ! »

Sa correspondance n'est donc pas inutile à l'histoire. Nombre d'officiers prussiens tenaient un journal, et le lecteur de Frédéric, Catt, relate qu'ils « travaillaient tous à des diaria ». Kleist exhortait ses frères d'armes Schulenburg et Colongue à noter quotidiennement ce qui se passait de remarquable, et dans ses lettres à Gleim, qui projetait de faire l'histoire de cette guerre et rêvait la gloire de Tite-Live, il raconte ce qu'il a vu et entendu, cite souvent ses témoins, tâche de ne rien avancer d'inexact, de ne rien « outrer » (2).

(1) K.-S., II, 284-285, 338, 342, 416, 420-421, 439, 443, 471, 513, 535; cf., I, 106, *ein Gemälde*.

(2) « Allez, lui dit Gleim, allez à la chasse aux détails et annon-

Sa fière et mélancolique figure nous attache dans sa correspondance comme dans ses poésies. Il gémit de demeurer inactif. Au commencement de la guerre, il était gai et dispos. La nouvelle vie qu'il menait en Saxe, au sortir du morne et silencieux Potsdam, cette vie inquiète, vagabonde, pleine de mouvement et de bruit, lui plaisait infiniment. Mais les semaines, les mois s'écoulent. En vain il souhaite d'assister à une bataille, à une vraie bataille où brillerait sa bravoure. En vain il affirme que s'il rencontrait 2000 Autrichiens et n'avait avec lui que 200 Prussiens, il ne se rendrait pas. L'occasion ne se présente jamais. Il n'y a devant Zittau, dans les quartiers d'hiver, que de légères escarmouches, et lorsque s'engage une affaire sérieuse, Kleist, par une sorte de fatalité, est toujours absent. Il part pour Ostritz quand on se bat aux portes de Zittau, et lorsqu'il revient à Zittau, c'est à Ostritz qu'on se bat. Une fois, il obtient la permission d'accompagner en volontaire une expédition ; on s'achemine de nuit vers Grottau ; on compte y surprendre l'ennemi ; Kleist est aussi content que s'il allait en paradis ; il encourage les hommes et oncques ne fut-il si éloquent ; il décide — comme il fit à Kunersdorf — de rester à cheval afin qu'on ne dise pas qu'il met pied à terre pour se garer des balles, et, s'il faut enlever une redoute, il descen-

cez moi tout. » Comme si Gleim, remarquait Rabener, comme si l'ami des joies et du vin pouvait conter cette guerre autrement qu'en vers anacréontiques! » (K.-S., II, 430); cf. *id.*, II, 338, 451, 460, 464, 525; III, 153, 155, 203, 223, et De Catt, *Memoiren und Tagebücher*, p. Koser, 387.

dra de sa monture, marchera, l'épée en main, au premier rang... Soudain, au lieu de la fusée qui doit donner le signal de l'attaque, paraît une estafette : les Autrichiens ont évacué Grottau (1).

C'est l'instant où il change de régiment, où il va commander et instruire des Saxons incorporés. Kleist s'irrite et se désole. Laisser à un autre les soldats qu'il a dressés, qu'il a exercés d'ancienne date, et perdre ainsi le fruit d'un pénible labeur ! Rentrer dans les garnisons qu'il hait comme la peste ! Se renfermer chez soi, se morfondre derrière des murailles ! N'est-ce pas « déshonorant » ? N'est-ce pas un réel malheur ? Et ne vaut-il pas mieux être simple mousquetaire en temps de guerre que major en temps de paix ? Ah ! pour aller au feu, il consentirait à manger du pain de munition et à boire de l'eau pendant deux ans (2) !

A Leipzig, malgré l'amitié de Lessing et de Weisse, il se plaint d'être inutile. Quand ne sera-t-il plus spectateur ? Quand aura-t-il la chance de gravir une colline sous le canon des ennemis, de les aborder et de rompre leurs rangs ? Le guignon le poursuit. Tous ses camarades font des coups, et lui, rien. Que des hussards autrichiens voltigent entre Dresde et Leipzig ; ils se gardent de se montrer sur sa route. Qu'il escorte un convoi de Leipzig à Torgau ; il ne rencontre pas un chat. S'il doit rejoindre à Rossbach l'armée de Frédéric, la bataille est gagnée lorsqu'il arrive. Découragé, dëses-

(1) K.-S., II, 343, 356, 387.
(2) *Id.*, II, 389, 483.

péré, inconsolable, voyant ses camarades avancer et lui passer sur le corps, il s'écrie qu'après la guerre il prendra sa retraite et ira planter ses choux à Rüschitz sur ce pauvre bien qu'ont saccagé les Russes (1).

Enfin, son régiment quitte Leipzig. Pas de bataille encore ! Tout l'hiver, l'Autrichien, posté sur des hauteurs, et « comme dans les nues, ainsi qu'un chamois », se moque des Prussiens qui tiennent la plaine. Au printemps, l'armée s'ébranle. Mais le prince Henri, qui la conduit, est un homme lent et circonspect; il ne cherche qu'à tourner l'adversaire et à le vaincre sans effusion de sang. « Quelle misérable guerre, écrit Kleist, que cette guerre d'observation ! C'est un véritable jeu d'échecs, » et il ajoute dans son dépit qu'avant qu'il ait un grade dans l'armée du prince les enseignes qui servent dans l'armée du roi deviendront généraux (2).

Quelques semaines plus tard, il servait, lui aussi, dans l'armée du roi ; il avait enfin sa bataille, et, comme il l'avait promis, il restait à cheval, il marchait au premier rang, et il tombait en *héros*.

Mais ce soldat avait d'autres qualités que la bravoure. S'il rit quand l'électrice de Saxe, qu'il regarde comme l'auteur de la guerre, entre à l'église les pieds nus et les larmes aux yeux, il s'apitoie sur le sort du peuple foulé par l'invasion ; lorsqu'il enlève à des paysans le grain de leur grange, il pleure avec eux,

(1) *Id.*, II, 392, 400, 408, 413, 417, 425, 432-433, 448, 454, 459, 461, 469, 475, 477, 518, 527, 529, 532, 562, 566, 568.
(2) *Id.*, II, 566-567; cf. A. Chuquet, *la Première invasion prussienne*, 112-114.

et dans l'*Ode à l'armée prussienne* il exhorte les soldats à épargner le laboureur qui n'est pas leur ennemi, à l'aider, à le soulager : « Laissez le pillage au lâche et au Croate (1)! »

VI

Kleist avait la taille haute, le front grand, la figure martiale, le regard imposant et plein de feu, un sourire doux et avenant qui ne le quitta pas même dans la mort. Il était franc et loyal : « Je ne fais pas beaucoup de façons, écrivait-il en 1743, je suis ennemi de la fausseté; qui goûte la loyauté, est mon meilleur ami (2). » Modeste à l'excès, il préférait à ses propres vers les vers de Zachariä. Il connaissait le pasteur Lange et, comme tout le monde, il avait vanté sa méchante traduction d'Horace et loué complaisamment ses odes : « Vos odes, disait-il à Lange, sont immortelles, et vous m'avez immortalisé par là de même que Virgile immortalisait Enée; » mais il fut du petit nombre de ceux qui ne l'abandonnèrent pas, après la publication du *Vademecum* de Lessing.

(1) Nur schone wie bisher im Lauf von grossen Thaten
Den Landmann, der dein Feind nicht ist!
Hilf seiner Noth, wenn du von Noth entfernet bist!
Das Rauben überlass' den Feigen und Croaten!

(2) K.-S., I, p. xx.
Viel Wesens mach' ich nicht; der Falschheit bin ich feind;
Wem Redlichkeit beliebt, der ist mein bester Freund.
Le mot *edel* « noble » est l'épithète que tous lui donnent; cf. Hofmann-Wellenhof, *Denis*, 157; Gervinus, IV, 238.

Sans doute, il n'est pas toujours bon juge : il proclame Pyra un grand homme. S'il est pour Bodmer contre Gottsched et pour les Suisses contre les Saxons, s'il compare Gottsched à l'abbé Cotin et le nomme un vrai *pecus* et un lourdaud qui ne débite que des sottises, il égale Bodmer à Homère et le traite de génie : « de grandes beautés, dit-il, font oublier les duretés de Bodmer et ses petits défauts. » Toutefois, il admirait les premiers chants de *la Messiade :* « L'esprit de Milton s'est répandu sur l'auteur, jamais je n'aurais attendu d'un Allemand une telle poésie, une telle élévation, » et, s'il a tort de voir un chef-d'œuvre dans *la Mort d'Adam*, il a raison de blâmer les chants religieux de Klopstock qui sont pitoyables et indignes du ciel qu'ils invoquent. Il a bien jugé le jeune Wieland, qu'il avait entrevu chez Bodmer; il se moque de ce garçon qui n'a pas encore de barbe et qui voudrait réformer le monde, et, plus tard, il apprécie finement la tragédie de *Jane Gray :* « trop de nuages, de soleil et de métaphores! » Son amitié pour Gessner ne l'empêcha pas de critiquer *la Mort d'Abel,* et, au risque d'avoir toute la Suisse sur les bras, il déclara que Gessner donnait dans le phébus. Il reprochait à Zachariä d'avoir décrit en un endroit des *Saisons* les miasmes de l'étable, et à Uz d'abuser du laurier et de la marjolaine qui vaut mieux dans une saucisse que dans un poème (1).

(1) K.-S., II, 44, 222, 257, 285, 301, 418, 446, 472, 488, 511, 544, 549.

Avant Herder il avait compris le charme de la poésie populaire. Aux applaudissements de Lessing, il traduisit en vers un chant lapon, et sous le titre de « Chant des cannibales » cette pièce que Montaigne a citée comme tout à fait anacréontique et nullement barbare : « Couleuvre, arrête-toi, arrête-toi, couleuvre, afin que ma sœur tire sur le patron de ta peinture la façon et l'ouvrage d'un riche cordon que je puisse donner à ma mère; ainsi soit en tout temps ta beauté et ta disposition préférée à tous les autres serpents (1). »

Son talent est mince et il n'avait pas le feu sacré. Il a fallu, comme il dit, l'éperonner et sans Gleim, sans Lessing, il n'eût rien publié. Plus d'une fois, pendant qu'il compose son *Cissidès*, il s'interrompt et s'arrête pour ne pas se dégoûter de son œuvre. Lorsqu'il travaille à ce *Printemps* qui peut passer pour son fleuron poétique, il peine et sue ; il avoue qu'à certains instants il n'y voit goutte, qu'il ne peut avancer, et, pour se mettre en train, il lit Hésiode et *les Jardins*, du Père Rapin (2).

Il n'a que peu d'idées. Dans tout ce qu'il écrit, à l'exception de *Cissidès* et de l'*Ode à l'armée prussienne*, il traite le même sujet, chante la même chanson. Il n'a, pour ainsi parler, qu'une corde. Pas un de

(1) K.-S., I, 94 et 107; mais Kleist n'a pas trouvé, comme le croyait Lessing (*Literaturbriefe*, LIII), le chant lapon dans la *Lapponia* de Scheffer; sa source est une pièce de vers de la Rowe, *A Laplander's song to his mistress*.

(2) K.-S., II, 49, 55, 507-512; cf. *id.*, III, 31, ce que disait Gleim : « Ich habe ihn ganz allein aufgemuntert und das in ihm liegende Feuer angezündet ».

ses poèmes où l'on ne trouve la louange de Dieu, le soleil et l'ombre, les forêts et les buissons, les fleurs et le zéphyr, les rossignols, l'écho des rochers. Il voulut un jour publier une revue morale dans le goût du *Spectator :* un des morceaux en prose qu'il rédigea n'est autre qu'une description du *Printemps*. Guillaume Schlegel l'accusait assez justement de sécheresse et d'indigence (1).

Mais il est le premier de cette école prussienne qui célébra Frédéric et que Frédéric méprisa. Le flasque Gleim, le correct et mythologique Ramler, l'emphatique Willamow, la pauvre Karsch, si ridiculement surnommée la Sapho allemande, ne viennent qu'après lui. Kleist l'emporte sur eux par le naturel, par la simplicité, par une vigoureuse concision, et il a dans ses idylles je ne sais quoi de plus aimable, de plus tendre et de plus intime (2).

Il fut soldat et poète tout ensemble (3), et qui ne se sent de la sympathie, qui n'a du faible pour ceux qui manient et la plume et l'épée? Zélé serviteur de son roi, supportant non sans courage les misères de son emploi, se livrant à la poésie pour oublier les ennuis et les épines du service, chantant soit la nature soit un

(1) « Dürftigkeit » (*A. W. Schlegel's Vorlesungen über schöne Litteratur und Kunst*, II, 92); « dichterische Armuth » (Seuffert, *Zeitschrift für deutsches Altertum, Anzeiger*, 1881, p. 441); cf. K.-S., I, 310-312.

(2) « eine sanfte Innigkeit » (Laube, *Gesch. der deutschen Literatur*, II, 39); cf. Pröhle, *Friedrich der Grosse und die deutsche Literatur*, 72.

(3) Gleim disait déjà « beides Held und Dichter » et encore « ein Musensohn, auch ein Kriegsmann » (K.-S., III, 200 et 215).

amour malheureux avec un accent sincère, mêlant dans ses vers comme dans sa vie à des accès d'austère misanthropie de beaux élans d'amitié et de patriotisme, mâle et tendre à la fois, il offre un assemblage original de stoïcisme et de sensibilité.

Il eut le bonheur de tomber sur le champ de bataille, et cette mort glorieuse fit peut-être plus pour sa renommée que ses ouvrages. Elle excita des regrets unanimes. Tous les écrivains payèrent tribut à cette noble mémoire.

Lessing exhala sa douleur dans une lettre poignante: « Il avait déjà trois, quatre blessures; pourquoi ne s'est-il pas éloigné ? Des généraux, avec moins de blessures et des blessures moindres, se sont mis sans honte à l'écart. Il a voulu mourir. Et dire qu'il ne serait pas mort de sa dernière blessure ! Mais on l'a négligé. Négligé ! Je ne sais contre qui me déchaîner. Les misérables qui l'ont négligé ! »

Gleim garda fidèlement jusqu'à ses derniers instants le souvenir de Kleist, et le major fut le « saint » de l'école prussienne.

Abbt loua la glorieuse victime de Kunersdorf dans son essai *De la mort pour la patrie :* « Quand je passe devant ton tombeau, immortel Kleist, il me faut compter les blessures que tu reçus pour la patrie, admirer ta résolution de lui consacrer jusqu'au bout tes forces déjà épuisées, acquitter la dette de reconnaissance que nous devons au patriote qui se sacrifie pour notre salut (1) ! »

(1) K.-S., I, p. LXV.

Kretschmann fit un poème de trois chants en l'honneur de Kleist : il rappelait, *non sans longueurs* et tirades emphatiques, la jeunesse du héros, son séjour en Danemark où « ses parents brillaient au pied du trône », ses amitiés, ses promenades dans les champs et les bois, son amour pour la nature, son *Printemps* que les Allemands ne devaient pas oublier, sa douceur et son humanité, sa vaillance et sa fin : « Parmi ceux que réunit la mort de la bataille, aucun n'est pleuré si justement, aucun si universellement (1). »

Archenholtz le cita dans son *Histoire de la guerre de Sept ans :* « Parmi les Prussiens qui tombèrent à Kunersdorf, se trouvait le major Kleist, un noble Allemand, respectable par son caractère immortel, par ses chants, méconnu de son roi parce qu'il écrivait en allemand, froidement admiré par ses contemporains, mais vivement loué par la postérité. Il avait dit qu'il mourrait peut-être pour la patrie : par malheur pour la littérature allemande ce pressentiment se vérifia (2). »

Tiedge le célébra dans la plus connue de ses élégies, *l'Élégie sur le champ de bataille de Kunersdorf :* « Kleist, ton nom, consacré par-dessus tous, s'élève du flot des temps, » et il prie le printemps de décorer

(1) Kretschmann's sämmtliche Werke, I, 307, *Ehrengedächtniss Christian Ewalds von Kleist :*

unter allen Hunderttausend,
Die nun der Tod der Schlacht vereint,
Wird Keiner so gerecht, und Keiner
So allgemein beweint...

(2) Archenholtz, *Gesch. des siebenjährigen Krieges in Deutschland*, I, 245-246.

de fleurs l'endroit où tomba le poète et de faire chanter le rossignol dans le buisson voisin (1).

Pareillement, le jésuite Denis veut que le lieu où Kleist succomba soit sacré aux poètes, et il supplie les muses de faire constamment fleurir le printemps autour de la tombe du poète qui chanta le printemps (2).

Lavater assura dans sa *Physiognomique* que les traits de l'officier montraient l'homme « noble, courageux, résolu et mâle », l'homme plein de feu, de liberté et de force, l'homme « droit, humain, désintéressé, exempt de fausseté et de malice qui parle et agit lorsqu'il faut parler et agir (3) ».

Clodius, dans quelques pages prétentieuses, le nomma le Tyrtée et le Thomson des Allemands, un nouvel Hagedorn, un autre Phocion, et il gémit sur la mort de cet homme « sage et doux, fait pour le devoir le plus sublime et pour l'amitié la plus tendre », qui « gisait sur le champ de bataille sans un ami pendant que ses amis priaient pour lui et ignoraient son agonie (4) ».

Schiller, racontant, dans *la Mort de Wallenstein*, les funérailles du jeune Piccolomini, se souvint des

(1) *Elegie auf dem Schlachtfelde bei Kunersdorf :*

Aber Kleist, dein Name tritt hervor,
Tritt hervor, und hebt, geweiht vor Allen,
Aus der Fluth der Zeiten sich empor.

(2) Hofman-Wellenhof. *Denis*, 307:

Er sang den Frühling. Musen, hört!
Ein Dichter fleht euch an.
Las stäten Frühling um das Grab
Des Helden-Dichters blühn !

(3) Cf. K.-S., I, p. LXIX.

(4) Clodius, *Scipio*, 89-102.

funérailles de Kleist : le rhingrave dépose son épée sur le cercueil de Max comme le major Haudring avait déposé la sienne sur le cercueil de l'officier prussien (1).

De tous les littérateurs allemands du XVIIIe siècle, les admirateurs les plus sincères et les plus passionnés de Kleist furent Herder et les bardes de Gœttingue.

Herder n'a jamais parlé de Kleist qu'avec une sorte de respect et de vénération. L'auteur du *Printemps*, d'*Irin*, de *Céphis*, de *Cissidès*, avait été l'un des dieux de sa jeunesse; il l'avait lu et relu : il le savait par cœur; il plaçait dans sa chambre un portrait du poète; il écrivait sur les arbres le nom de Kleist; il s'essayait à traiter les mêmes sujets. Plus d'une fois il a loué le « noble cœur » et le « caractère allemand » du major; il aimait surtout ses idylles, « ces petits poèmes où, comme dans un asile, Kleist fuyait la guerre, cette urne brisée qui serait son éternel monument (2) ».

Les poètes de Gœttingue, ces jeunes étudiants portés à la mélancolie et ardemment épris de la nature, ces « bardes de la Leine », qui s'unissaient sous les auspices de Klopstock pour chanter la religion et la patrie, Voss, Hölty, Miller, les Stolberg, firent de Kleist leur idole.

Le Printemps était un de leurs livres de chevet. Voss le lisait volontiers sous un pommier en fleurs.

(1) Boxberger, *Archiv. für Literaturgeschichte*, 1880, pp. 560-567.

(2) *Briefe zur Beförderung der Humanität* (Herder-Suphan, XVIII, 118). Cf. Haym, *Herder*, I, 14 et 232.

C'est, disait-il, un de ces rares poèmes qu'on lit trois fois, et il veut le lire avec Ernestine Boie au milieu des beautés du mois de mars. Une après-midi, il se rend avec Hölty dans un village des environs de Gœttingue; il a dans sa poche *le Printemps* de Kleist; mais laissons-le parler : « Après avoir pris à l'auberge, écrit-il à Ernestine Boie, une tasse de lait caillé, nous voulûmes nous coucher sur l'herbe dans la prairie sous un arbre en fleurs. Le jardin était trop grand et couvert de linge blanc. « Que faire, mon cher Hölty? — Allons lire en haut dans la chambre — Oh! non. — Que faire alors? — Viens. » Il me suit et je le conduis au presbytère. Les chiens nous saluent et aussitôt paraît à la fenêtre quelque chose qui avait une coiffure et ressemblait à une jeune fille de vingt ans environ. Je m'avance, Hölty ne bouge pas. « M. le pasteur est-il chez lui? » demandai-je à ce quelque chose, et je pris cet air à la fois humble et aimable que je prendrais auprès de vous si je vous demandais un baiser. « Non, répondit le quelque chose, mon frère est sorti. — Je n'avais qu'une prière à lui adresser, mais que vous pouvez m'accorder. Nous voulons lire un peu. Nous permettez-vous d'entrer dans votre jardin ? — Oh oui, bien volontiers. » Nous nous inclinons, nous entrons dans le jardin, nous nous asseyons sous une tonnelle formée de pommiers et de lilas, et Hölty lit *le Printemps* à haute voix. Moi, prenant mes aises, je fume ma pipe. Autour de nous, tout était printemps. Le rossignol chantait, les tourterelles rou-

coulaient, les poulets gloussaient; au loin, se faisaient entendre les chalumeaux d'une troupe d'enfants et les fleurs des pommiers tombaient sur nous, et si dru que Hölty dut souffler sur elles pour les enlever de son livre. Quand nous eûmes fini, nous nous étendîmes encore une heure sous un arbre. Puis nous remerciâmes la jeune fille et, après avoir mangé une tartine de beurre à l'auberge, nous revînmes à la ville. »

Frederic Stolberg se souvenait de *la Grue blessée* lorsqu'il se comparait dans sa vieillesse à la grue qui ne peut suivre ses compagnes; elles l'appellent, l'invitent à fuir le souffle de l'automne et à voler vers le pays du soleil; mais, vaincue par l'âge, elle demeure dans le bois aux feuilles déjà jaunes et, tristement, écoute bruire au-dessus d'elle le long défilé de ses sœurs (2).

Hölty imite parfois Kleist. Ses amis, Voss et Boie, lui reprochaient de trop courir après les images; mais Hölty butinait dans les œuvres de Kleist, et sa pièce de vers, trop vantée, sur *la Vie champêtre*, rappelle plusieurs passages du *Printemps*.

(1) *Briefe von J.-H. Voss*, I, 138, 218, 225, 237, 240. Cf. la quatrième strophe du poème *à Selma*

... Jede Schöne des Mai's, mit dem verschönernden,
Selbst durch Selma verschönten,
Kleist, zu athmen...

et dans l'idylle de Hölty, *Das Feuer im Walde*, qui représente un vieux soldat blessé à Kunersdorf, les vers insérés par Voss en l'honneur de Kleist (*Gedichte von Hölty*, p. Halm, 38) :

... steht, Kinder, steht!
Verlasset euren König nicht!
Rief Vater Kleist; da sank er hin.
~~Ich und zwei Bursche trugen ihn~~
Ihn zu dem Feldscher aus der Schlacht.

(2) *Gesammelte Werke*, II, 336.

Le barde de Gœttingue qui rendit à Kleist les plus fréquents hommages, fut Miller, l'auteur de *Siegwart* et d'autres romans au larmoyant bavardage. Il cite souvent les poésies de l'officier prussien (1) et ses personnages lisent *le Printemps* à la mode du cénacle de Gœttingue, soit dans un jardin, soit dans leurs promenades en pleine campagne. La sœur de Siegwart, Thérèse, met Kleist, avec Klopstock, au-dessus de tous les poètes: « Kleist, dit-elle, a décrit la vie des champs d'une façon si extraordinairement agréable et riante! Presque aucun poète n'a autant de belles peintures et autant de sensibilité! » Miller introduit dans *Siegwart* un capitaine du nom de Northern, qui servit avec Kleist durant trois campagnes et tomba, comme lui, dans les mains des Russes à Kunersdorf. Tout un soir, non sans pleurer ni faire pleurer Thérèse, Northern parle de Kleist, raconte qu'il était le meilleur des hommes, qu'il ne fut blessé et pris qu'après avoir combattu comme un lion, qu'il souffrit et mourut en chrétien. Northern a le portrait de Kleist sur une tabatière : Siegwart, Kronhelm, Thérèse considèrent l'image du major avec un « saint respect » et la jeune fille trouve qu'il a l'air aussi noble et aussi doux que ses poésies. Un autre personnage de *Siegwart*, Gottfried, rapporte ainsi l'impression qu'il ressent des œuvres de Kleist : « Que de fois je fus entraîné à adorer le Créateur! Je vis la

(1) Sophie chante la *Fuite de Lalagé* (Beitr. zur Gesch. der Zärtl. 13 et 21) et l'étudiant Dahlmund, le *Dithyrambe* (Siegwart. II, 285). Siegwart lit et relit le *Grablied* (III, 443) et Thérèse cite la fin de l'*Ode à l'armée prussienne* (I, 358).

nature avec de tout autres yeux. Chaque fleur, chaque oiseau, chaque beau paysage prenait pour moi plus d'importance et m'enseignait à admirer, à aimer, à adorer le Créateur dans la créature. Mon cœur devint plus sensible au bien et au beau. Je vis l'harmonie du monde, la transportai dans mes actions, l'estimai davantage dans la vie et la pensée des autres hommes; j'eus pitié de toutes les misères. » Un jour, Siegwart raconte qu'une jeune fille, Mlle Gauss, de Francfort sur l'Oder, va jeter tous les ans des fleurs sur la tombe de Kleist. « Faisons-en autant, » s'écrie Marianne, et avec une tante et une amie, elle cueille des roses, du chèvre-feuille, et d'autres fleurs dont elle jonche un petit tertre : « c'est là, dit la tante, que je me ferai enterrer; vous viendrez en cet endroit tous les ans avec Siegwart et vous penserez à moi et à cette belle soirée, tandis que dans le ciel je verrai le noble poète et le remercierai (1). »

Kleist écrivait une fois qu'un jeune cornette, Rochow, était méprisé de ses camarades parce qu'il montrait trop son savoir ; mais que depuis qu'il avait donné des preuves de bravoure, on le jugeait avec plus de justice. Il en fut de Kleist comme de Rochow. Sa mort avait prouvé qu'on peut être un vaillant soldat tout en composant des vers. Les officiers prussiens, revenus de leurs préjugés, ne dédaignèrent plus la poésie. Ils

(1) *Siegwart*, I, 257, 357; II, 24, 228, 334; III, 215.

montrèrent avec orgueil le tertre de Sans-Souci où l'auteur du *Printemps* avait forgé la plupart de ses hexamètres et l'arbre où il avait gravé son nom. Plusieurs d'entre eux, Knebel — que Ramler appelait le second Kleist —, Münchow, Winanko, Knobloch, Diericke, Boguslawski, sacrifièrent aux muses, selon le mot de Boie, dans le même endroit où Kleist cachait naguère avec tant de soin son amour pour ces déesses. En 1792, Gœthe remarquait dans l'armée prussienne nombre d'officiers très estimables, sérieux, graves, renfermés, un peu hypocondres, sensibles toutefois, épris des belles-lettres. Kleist avait fait école (1).

(1) *Knebel's Nachlass*, I, 104, et pp. XV-XVI: Weinhold, *Boie*, 32; *Briefe von J.H. Voss*, I, 89; K.-S., II, 347; Preuss, *Friedrich der Grosse*, III, 151 et 326-355; A. Chuquet, *la Première invasion prussienne*, 98; Gœthe, *Camp. de France* (2 septembre).

GŒTHE EN CHAMPAGNE

I. Gœthe et Charles-Auguste.—II. La genèse et les sources de la *Campagne de France*. — III. Poésie et vérité. — IV. Le récit de l'expédition. —V. Gœthe pendant la campagne. — VI. L'œuvre d'art.

I

Gœthe a fait campagne. Il a, selon son expression, mené la vie du soldat, et pris part à l'expédition de l'Argonne: *und auch ich in der Champagne!* Il était à Valmy, et, comme il écrivait à Knebel une semaine après la fameuse canonnade, il s'estimait heureux d'avoir vu tout cela et de pouvoir dire un jour de cette importante époque « *et quorum pars minima fui* ». En 1823, lorsqu'il se promenait avec la belle Lili Parthey sous les ombrages de Marienbad, un vieillard vint à passer : « C'est, remarquait-il, un quartier-maître qui partagea toutes mes souffrances en Champagne. » — « Vous avez souffert, répondit la jeune fille, mais le récit de vos souffrances a été pour nous un plaisir. » — « Oui, répliqua Gœthe, dans le sou-

venir et sur le papier cela fait bon effet ; en réalité nous étions très mal lotis, et il faut avoir été témoin de ces choses-là pour les croire (1). »

Il s'était joint en amateur au 6e régiment de cuirassiers prussiens ou régiment de Rohr que commandait son patron et ami le duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar. Ce ne fut pas sans regret qu'il quitta les « rives pacifiques de l'Ilm » : il se souciait peu de renoncer à ses aises et il assure qu'il n'échangeait qu'à contre-cœur son lit, sa cuisine et sa cave contre la tente et la cantine. Il était récemment devenu propriétaire de la maison qu'il habitait à Weimar sur le Frauenplan. Le duc l'avait achetée pour l'offrir à son cher poète, et Gœthe pensait à la reconstruire autrement : il voulait transformer à l'italienne l'étage inférieur en un espace entièrement libre avec des niches sur les côtés et un grand escalier d'une montée commode. Charles-Auguste approuvait le projet et payait la dépense.

Mais, le 22 juin 1792, le duc partit de Weimar pour se rendre à l'armée. Il fit promettre à Gœthe de venir le voir à Coblenz, puis il pria son protégé de l'accompagner à la guerre. Gœthe maudit cordialement les belligérants et répondit que sa bâtisse n'était pas achevée. Charles-Auguste insista. Il fallait accepter les charges de cette précieuse amitié avec les bénéfices : « Je jouissais depuis douze ans, dit Gœthe dans *la Campagne de France*, de la confiance et des bontés du prince, et il

(1) *Gœthe Jahrbuch*, 1901, p. 123.

me donnait l'occasion de me développer comme je n'aurais pu le faire ailleurs. » Il comptait du reste que l'expédition ne serait qu'un coup de main. Il espérait voir Paris. Il pensait enfin que « cette campagne serait un gain de souvenirs et de bonne humeur pour toute sa vie », qu'il était intéressant d'assister à des opérations dirigées par un aussi grand général que Brunswick et de connaître en même temps la nation française (1). Il partit après avoir recommandé sa maîtresse, son enfant et sa maison à son fidèle ami, le peintre Meyer.

II

Le récit qu'il a laissé de la campagne n'est pas une source de premier ordre et n'a pas une réelle importance pour l'histoire : Ranke disait après l'avoir lu qu'il n'avait rien à en tirer. Gœthe n'était pas attaché au quartier général. Sa présence ne fut sans doute ignorée ni de Brunswick, qui s'entretint avec lui pendant la retraite, ni du roi de Prusse, à qui des familiers racontèrent que le poète avait chevauché sur le plateau de la Lune sous la pluie des boulets. Mais Brunswick n'aimait pas Gœthe, et Frédéric-Guillaume II, comme feu son oncle, n'avait de goût que pour la littérature française. Gœthe ne reçut donc pas d'augustes confidences et il passa presque inaperçu : ni Lombard dans

(1) Ed. de Weimar, IV, vol. X, pp. 12 et 15.

ses lettres à sa femme, ni le prince royal de Prusse dans ses *Réminiscences*, ni les officiers prussiens, Massenbach, Minutoli, Strantz dans leurs Souvenirs ne citent le nom du plus grand écrivain de l'Allemagne. Il ne savait rien des résolutions qu'avaient prises les chefs supérieurs, ceux qu'il appelle les *Oberen*, et, à vrai dire, le prince royal n'était guère mieux informé. Si Gœthe avait seulement conservé les ordres du jour qu'il composa durant l'expédition ! Il y raillait sans doute la lenteur et les fautes de Brunswick. Peut-être parodiait-il l'instruction donnée par le duc aux soldats de ramasser la craie champenoise et d'en faire provision pour astiquer le fourniment : fallait-il se contenter de poussière lorsqu'on soupirait après le pain ? Peut-être se moquait-il de cet état-major qui rudoyait les officiers parce qu'ils se présentaient au quartier général en méchant équipage : comme si l'on pouvait, par la boue la plus effroyable et sous de continuelles averses, être propret et pimpant de même qu'aux parades de Berlin ou de Potsdam ! Malheureusement, après la campagne, à Pempelfort, lorsqu'il retrouva dans ses papiers ces petits poèmes malicieux, Gœthe les jugea quelquefois injustes ; il craignit qu'ils ne vinssent à tomber en des mains indiscrètes ; il les brûla dans un beau feu de houille, et il regrettait plus tard l'autodafé de ces satires qui « l'auraient éclairé sur la marche des événements et l'enchaînement de ses pensées ».

Ce ne fut qu'en 1820, vingt-huit ans après l'expé-

dition, qu'il résolut de raconter ses souvenirs de guerre. Il revit ses notes du temps; il consulta la carte de France, les plans de Verdun et de Luxembourg, le carnet de Wagner, camérier de Charles-Auguste, quelques écrits relatifs au sujet. En janvier 1820, il commence son travail et durant les mois de février et de mars il continue à dicter, à corriger. Il s'arrête alors pendant une année. Le 11 avril 1821, au soir, dans la solitude du cabinet, il revoit ce qu'il a composé. Puis se produit une nouvelle pause. En novembre et en décembre, il reprend *la Campagne de France*, pour ne plus la quitter. Il communique à Riemer le début de l'ouvrage et le lit à ses amis. Le dernier jour de 1821 il reçoit les premières épreuves. Mais il n'envoyait son manuscrit à l'imprimeur que par paquets de trente pages au plus, et c'est seulement en janvier et en février 1822 qu'il rédige la partie qui traite de Trèves et de Coblenz, de Düsseldorf et de Duisbourg, de sa traversée de la Moselle et de son séjour à Pempelfort. C'est en mars qu'il met au net les chapitres sur son départ de Münster et son retour à Weimar. Toutefois l'impression de ouvrage fut rapide. Il parut à la foire de Pâques 1822 sous le titre de *Campagne in Frankreich* (1).

Gœthe s'est, à ce qu'il semble, servi de trois schèmes ou canevas. Les notes qu'il avait prises en 1792 au verso d'une des feuilles de l'atlas de Jaeger constituent le premier schème ; mais ce n'est qu'une suite très sè-

(1) Cf. les *Tagebücher*, Ed. de Weimar, III, vol. VII.

che de dates et de noms de lieux. Le deuxième schème, plus copieux, repose principalement sur le journal de Wagner; il s'arrête au 9 octobre. Le troisième schème renferme le plan de la seconde partie de *la Campagne* et une longue remarque sur le séjour de Gœthe à Mayence (1).

Le plus utile de ces schèmes fut évidemment le deuxième, celui que le poète rédigea lorsqu'il eut le carnet de Wagner. Le camérier ducal lui a singulièrement rafraîchi la mémoire et rappelé nombre d'épisodes oubliés : les excès commis à Tiercelet par les goujats et les traînards ; le combat de Fontoy, le premier de la campagne, où la cavalerie française eut le dessous; le camp de Pillon et les deux bassins qui forment son ruisseau ; le pillage de l'arsenal de Verdun ; la part que prirent les cuirassiers de Charles-Auguste à la poursuite des Français échappés des défilés ; la « Wagenburg » ou barricade de chariots dressée à Maisons de Champagne; l'ordre de faire bouillir les grains d'orge; les cavaliers de Weimar s'emparant de deux voitures de vivres destinées aux Autrichiens; l'arrivée d'un convoi de pain qu'on attendait de Grandpré; le manque de tabac; l'échange de Lombard. Mais, en revanche et à tort, Gœthe ne touche pas certains points intéressants que le deuxième schème lui fournissait : la tentative d'embauchage du 15 septembre et l'humiliation nouvelle des émigrés, l'établissement de la bou-

(1) *Campagne in Frankreich*. Ed. de Weimar, I, vol. XXXIII.

langerie et de l'hôpital à Grandpré, l'aspect du village de Hans où n'était restée qu'une pauvre folle, la venue de Thouvenot, premier aide-de-camp de Dumouriez, au quartier-général prussien (1).

Il n'a pas demandé de renseignements à des témoins oculaires, sinon à son domestique de 1792, Paul Götze, qui vivait encore et qui lui fit par lettre un récit détaillé de la périlleuse traversée de la Moselle. Mais il se rappelait qu'il avait eu, au mois d'août 1792, à Mayence, de bons moments dans la société de Sömmerring, de Forster, de Huber et d'autres. Or, le premier tome des œuvres de Huber contient une lettre où ce personnage raconte à Körner qu'il a vu Gœthe et causé avec lui. « Gœthe, dit Huber, mêlait les saillies aux raisonnements : il avait une réelle vivacité; par instants, c'était sa mère en personne, et je m'amusais beaucoup à la retrouver en lui; ce qui fait surtout l'originalité de Mme Gœthe, c'est sa verve plaisante, et il l'avait en expliquant les choses. » Gœthe a eu ce passage sous les yeux. Il rapporte dans *la Campagne de France* qu'il passa deux joyeuses soirées avec Huber et des amis, que tous connaissaient Mme la conseillère Gœthe, appréciaient ses « singularités géniales », répétaient ses mots heureux, attestaient que le fils ressemblait à sa mère par la gaieté des façons et la chaleur de la parole (2).

Il a consulté le *Tableau historique de la guerre*

(1) Cf. Bojanowski, *Carl August*, 51, 61, 63-66.
(2) *L. F. Huber's sämtliche Werke*, I, 441.

de la Révolution de France, l'*Histoire de l'état prussien* de Manso, l'ouvrage de Girtanner sur la révolution française, les mémoires de Laukhard, de Massenbach et de Dumouriez.

Mais il n'a rien tiré du *Tableau historique* et peut-être ne s'est-il souvenu de Manso que dans sa courte description de l'Argonne et de Girtanner que dans son récit de la chasse donnée par les hussards prussiens à l'arrière-garde française (1).

Il emprunte davantage à Laukhard, à Massenbach et à Dumouriez.

Laukhard, ce bohême de lettres, alors mousquetaire au régiment de Thadden, dit que le camp de Praucourt devant Longwy était plein de peaux de brebis, de tripes de moutons et de porcs, de plumes d'oies et de poules; Gœthe parle comme lui des entrailles, des os et de tout ce que les bouchers avaient laissé dans le camp. Comme Laukhard, Gœthe raconte que les soldats, craignant d'être empoisonnés, refusaient les aliments offerts par leurs hôtes, que les vivandières, les créatures, les *Nickel*, les *Menscher*, ont durant l'expédition maraudé et pillé à cœur joie. Laukhard lui rappelle que l'abbaye de Châtillon était à demi détruite, que les vivres trouvés dans les magasins de Verdun furent imprudemment gaspillés, que les beaux peupliers de la grande route furent abattus au lendemain de Valmy, qu'un ordre du jour prescrivit de ramasser de la craie,

(1) Girtanner, IX, 297; Manso, I, 244.

que les placards jetés par les Français aux avant-postes étaient écrits dans les deux langues. Lorsque Gœthe assure qu'il a vu George, le maire de Varennes — qu'il confond avec Drouet — derrière les barreaux de la prison, que cet homme remarquable ne craignait nullement les regards des curieux et ne semblait pas décontenancé malgré l'incertitude de son sort, que les émigrés lui souhaitaient mille morts, mais que l'autorité supérieure ne partageait pas leur fureur, ne se souvient-il pas des mots de Laukhard, que George était prisonnier à la citadelle de Verdun, qu'on pouvait aisément lui parler, qu'il n'avait pas perdu courage, que les émigrés l'auraient volontiers anéanti, mais que les Prussiens le protégèrent (1) ?

Gœthe avait connu Massenbach, ce spirituel officier, bizarre, emphatique, exalté, et il le nomme une « tête chaude », le considère avec raison comme un de ces militaires trop nombreux en Prusse, chez qui la passion d'écrire faisait tort à la prudence politique et à l'activité guerrière. C'était Massenbach qui, en 1806, dans Iéna, plusieurs jours avant la bataille, rédigeait contre Napoléon un manifeste composé d'une suite de périodes dont la première commençait ainsi : *Napoléon, je t'aimais*, et la dernière : *Napoléon, je te hais*. Gœthe, qui lut le factum en manuscrit, le jugea ridicule et dangereux à la fois, et à force d'instances il obtint de

(1) *Laukhards Leben und Schicksale*, vol. III, 117, 120, 127, 130, 137, 138, 17 , 177.

Massenbach que ce pamphlet ne serait pas imprimé. On comprend dès lors qu'il n'ait consulté qu'avec réserve les *Mémoires* du personnage; il y trouvait la même boursouflure et la même infatuation que dans le libelle de 1806. Mais si guindé, si présomptueux qu'il soit, Massenbach, chef d'état-major du prince de Hohenlohe-Ingelfingen qui commandait l'avant-garde, a joué son bout de rôle dans la campagne de 1792. Brunswick s'entretenait volontiers avec lui, et ce fut Massenbach que le duc envoya le 14 septembre au quartier général de Marcq pour demander un rendez-vous à Dumouriez. Gœthe a donc pris quelques détails à l'officier prussien. C'est d'après le témoignage et en usant des expressions de Massenbach qu'il raconte comment Frédéric-Guillaume, le « magnanime monarque », ne craignit pas d'être empoisonné par les dragées et les fruits que lui offrirent les jeunes filles de Verdun. C'est à Massenbach qu'il emprunte les jeux de mots sur Glorieux et Regret. C'est dans l'ouvrage de Massenbach et dans une lettre de Charles-Auguste reproduite par Massenbach qu'il a puisé d'exacts renseignements sur le coup de tête du roi qui, malgré Heymann et le duc de Weimar, prescrit dans l'après-midi du 19 septembre de quitter Massiges et de couper à Dumouriez la route de Châlons. Comme Massenbach et dans les mêmes termes il dit que Frédéric-Guillaume, redoutant que les

(1) Massenbach, *Memoiren zur Geschichte des preussischen Staates*, I, 42, 49, 106 (329-330), 80, 81, 85, 109, 119, 143.

ennemis ne s'échappent, donne sur-le-champ l'ordre du départ. Comme Massenbach, il retrace l'obscurité profonde de cette nuit où les Prussiens s'avançaient en silence dans la vallée de la Tourbe et s'imaginaient surprendre les Français. Comme Massenbach, il ne croit pas que l'approche des envahisseurs ait pu rester un mystère pour les patriotes. Comme Massenbach, il rapporte que « tout l'équipage » courut un péril très grave dans la journée de Valmy, que la canonnade fit trembler la terre, et que durant l'armistice les républicains distribuèrent des placards qui vantaient les avantages du régime de liberté et d'égalité. Dumouriez, dit Massenbach, avait « donné l'espoir de s'unir à nous et de marcher droit sur Paris » ; Gœthe dit pareillement que c'eût été un grand événement si Dumouriez s'était « allié aux alliés » et avait marché droit sur Paris.

Ainsi que Massenbach, Dumouriez a prêté nombre de traits au poète. Lorsque Gœthe écrit que Dumouriez, « porté des bureaux au commandement de l'armée, n'était célèbre par aucune campagne, » que le défilé des Islettes fut « un instant forcé par les émigrés » et que « la garnison de Longwy s'y était retirée », que la trouée de la Croix-aux-Bois était confiée « à un officier or négligent ou inférieur à une pareille tâche », n'a-t-il pas traduit ou paraphrasé ces mots du général, que Dumouriez n'avait aucune réputation militaire et n'était qu'un homme de plume, qu'un détachement d'émigrés entra dans Varennes et effraya la garnison de Longwy qui gardait les Islettes, que le commandant

de la Croix-aux-Bois était un subalterne que Dumouriez ne connaissait pas assez et qui négligea l'exécution de ses ordres? Il reproduit Dumouriez quand il dit que 10.000 Français furent poursuivis par 1.500 hussards, qu'une grande cordialité s'établit entre les avant-postes des deux armées, que les patriotes partagèrent leur pain avec les Prussiens, que les équipages surpris à Maisons-de-Champagne n'étaient « pas suffisamment escortés », que Sedan et Montmédy « gênaient les convois », que les émigrés avaient dû reculer sur l'armée du roi, que les hussards français faisaient hardiment la petite guerre dans la forêt d'Argonne, qu'il fallut abandonner l'hôpital de Grandpré à l'humanité des vainqueurs. Il ne doit pas à Dumouriez la fameuse comparaison de l'Argonne et des Thermopyles, car elle est partout ; mais il tire des *Mémoires* le passage qui traite de la mission de Manstein et de Heymann au camp de Sainte-Menehould, et c'est d'après Dumouriez qu'il raconte que, sous le prétexte d'un cartel d'échange, Manstein venait proposer au général de terminer la lutte. Il a même, par une incroyable inadvertance, inséré dans son récit, à la date de novembre, toute une page de Dumouriez ! C'est la page, brillante du reste, où le héros de l'Argonne, résumant en vingt lignes cette campagne extraordinaire, s'étonne encore qu'un général inconnu ait pu avec des troupes désorganisées et bien qu'il ait été par deux fois presque enveloppé, arrêter les formidables Prussiens. Cette page, Gœthe la donne comme sienne, et les réflexions qu'elle contient, il les aurait faites après la

retraite, à Coblenz, dans une promenade solitaire au bord du Rhin (1)!

III

L'ouvrage ainsi composé n'a donc pas l'allure franche et alerte, le charme d'un récit naïf et tout frais éclos, ce que Gœthe nomme quelque part le souffle aimable et immédiat de la vie (2). Il a été poli à loisir bien longtemps après les événements qu'il retrace. Ce n'est pas une relation rapide, chaude, colorée du reflet de la réalité, la relation que le poète aurait pu faire au sortir de la campagne, lorsque le démon de la guerre, comme il dit, le poursuivait encore, lorsque le sol semblait trembler sous ses pieds.

Gœthe est parfois assez libre dans les rares lettres qu'il écrivit de France à ses amis en 1792 : il leur annonce qu'il perd quotidiennement de sa corpulence et de sa graisse, que tout le monde peste contre Jupiter Pluvius qui s'est fait jacobin et sans-culotte, et qu'il vit au milieu des ruines et des cadavres, de la charogne et de tas d'immondices (3). Dans *la Campagne de France*, il n'a pas de ces expressions familières et crues.

(1) Dumouriez, *Mém.*, ed. Barrière, I, 254, 262, 276, 283, 291, 302, 303, 304, 305, 313, 322-323.

(2) « Und so verschwindet der schönste unmittelbarste Lebenshauch unwiederbringlich für uns und andere ». (*Affin. elec.*, II, 9).

(3) Ed. de Weimar, IV, vol. X, pp. 10-11, 13, 19, 22, 23, 31-36.

Après la capitulation de Verdun, dans les premiers jours de septembre 1792, il comptait sûrement entrer à Paris, et il promettait d'envoyer de cette ville à Christiane Vulpius de superbes cadeaux; il assurait à sa maîtresse qu'il la reverrait bientôt; il croyait que la France désirait le repos à quelque prix que ce fût et que les partis fatigués, impuissants, béniraient l'étranger qui venait tout calmer et tout pacifier. Dans *la Campagne de France*, il n'est plus aussi affirmatif. Il se garde des appréciations personnelles; il ne porte aucun jugement en son propre nom; il ne dit pas qu'il fallait faire ceci ou cela. Il ne prétend pas, comme le camérier Wagner, que les alliés auraient dû, après l'heureux engagement de Fontoy, tenir l'armée française dans l'effroi et l'attaquer partout où ils la trouveraient, que le Français, fier et pétulant dans la bonne fortune, est timide dans la mauvaise et qu'une fois épouvanté il est à demi battu.

Il adoucit et atténue les choses. Dans ses lettres de 1792 il mandait à ses amis que les misères subies ne pouvaient se dépeindre, qu'il ne savait comment hommes et voitures sortiraient de France, que cette campagne ferait triste figure dans les annales du monde, qu'il avait en six semaines éprouvé plus de peines et de périls que dans sa vie entière, qu'il était brisé, broyé de cœur et d'âme. Dans le récit de 1820 il n'use pas d'expressions aussi fortes; il a plus de calme, plus de mesure (1).

(1) *mehr Ruhe und Fassung*, comme il disait à Voigt (*id.*, p. 33).

Il insiste sur ses goûts particuliers, ses prédilections, ses manies. Il décrit la colonne d'Igel et les monuments de Trèves; il retrace ses observations scientifiques; il considère longuement les belles couleurs prismatiques d'un débris de poterie qui gît dans l'eau ou la surface d'un boulet aux pyramides cristallisées. Les dernières pages de l'œuvre, d'une œuvre intitulée *Campagne de France*, ne sont pas consacrées à cette campagne. Gœthe raconte sa visite à Jacobi, son séjour à Pempelfort et à Düsseldorf, son entrevue à Duisbourg avec le misanthrope Plessing qu'il avait connu pendant un voyage dans le Harz, l'accueil qu'il reçut à Münster chez la princesse Galitzin, son retour dans sa maison; il esquisse l'image de la société de Weimar à la fin de 1792 et au commencement de 1793; il représente les auteurs et les acteurs du temps, Voss et Wieland, Iffland et Kotzebue. La Révolution forme encore le fond du tableau. Gœthe rencontre au musée de Düsseldorf les comtes de Provence et d'Artois; il traverse sur son chemin des flots d'émigrés qui se jettent dans l'intérieur de l'Allemagne; on ne lui parle, partout où il va, que de la retraite des Prussiens, des progrès de l'armée républicaine, de l'entrée de Custine à Mayence et à Francfort, et il remarque à sa vive surprise que les idées de liberté et de démocratie se sont répandues dans les classes supérieures; à Pempelfort, chez Jacobi, il voit les bustes de Mirabeau et de Lafayette honorés d'un culte divin; même lorsqu'il trouve à Luxembourg, dans le Pfaffenthal, un jardin où

il se recueille et à Trèves chez un chanoine une chambre où il range ses papiers, il n'a qu'à sortir de ce tranquille endroit et il se croit par instants au moyen-âge dans ces temps où il suffisait de franchir les portes du couvent pour tomber en pleine guerre. Mais, en somme, la seconde partie du livre n'a pas trait à la campagne de France, et, à vrai dire, le livre est un appendice des *Mémoires* de Gœthe : la première édition portait le titre significatif « 5e partie de la 2e section de ma vie ».

Gœthe a commis quelques erreurs.

Il fait venir de Sedan ou de l'armée du Nord les cavaliers qui furent battus à Fontoy et qui formaient l'avant-garde de l'armée du Centre.

Il croit que le roi de Prusse donna un bal aux dames de Verdun.

Il assure que Beaurepaire, qui se tira dans sa chambre un coup de pistolet, s'est brûlé la cervelle en pleine séance du conseil de défense, et que le chasseur à cheval qui tua le comte de Henckel, lorsque les Prussiens entrèrent à Verdun, était un grenadier qui déchargea son fusil sans blesser personne.

Il raconte que le maître de poste Drouet, qui ne fut pris qu'en octobre 1793 par les Autrichiens au sortir de Maubeuge, tomba dans les premiers jours de septembre 1792 aux mains des Prussiens, qui l'échangèrent contre le secrétaire Lombard. Comme Massenbach, comme Wagner, comme nombre de contemporains, il se trompe sur ce point, et son erreur est d'autant plus

étrange qu'il a lu Girtanner et Laukhard. Or, Girtanner dit que Lombard fut échangé contre l'ancien constituant George, et Laukhard, que George fut arrêté à Varennes (1).

Il place à Regret le quartier-général de Brunswick et à Glorieux celui du roi : c'est tout le contraire, et sa méprise a été causée par Massenbach, car il avait écrit dans ses notes que Frédéric-Guillaume logeait à Regret.

Il prétend que les Français occupaient Stenay dont Clerfayt s'était emparé ; que Clerfayt, qui prit part à l'investissement de Longwy et couvrit le siège de Verdun, arrivait le 13 septembre des Pays-Bas; que le jeune prince de Ligne, qui succomba lorsque les Français exécutèrent dans la matinée du 14 septembre un retour offensif sur la Croix-aux-Bois, périt à la première attaque des Autrichiens, c'est-à-dire le 12.

Il confond la Croix-aux-Bois avec le Chesne-Populeux et l'on croirait, d'après son récit, que le défilé du Chesne — que le maréchal de camp Dubouquet évacua deux jours plus tard — a été enlevé le 14 septembre par les Impériaux. Pourtant, il avait écrit dans ses notes : « 14 septembre, affaire de Clerfayt à Croix-aux-Bois. »

Il tronque une citation du *Moniteur*. Il rapporte qu'il avait lu dans ce journal, à la date du 3 septembre, cette phrase terrible en son laconisme : « les Prus-

(1) Girtanner, IX, 309; Laukhard, 138.

siens pourront venir à Paris, mais ils n'en sortiront pas. » Or, cette phrase n'est pas un cri de menace poussé par un gazetier parisien; c'est l'appréciation d'un correspondant étranger. On la trouve sous la rubrique « Hollande », dans l'extrait d'une lettre de La Haye du 28 août, et en voici le texte exact : « Il n'y a plus à douter ici que la Lorraine et l'Alsace ne soient prêtes à subir le joug; et de là jusqu'à Paris, qui pourra empêcher la colonne brunswickoise d'y arriver? Il est vrai qu'elle n'en sortirait pas, et que, vît-on entrer 60.000 hommes, le seul faubourg Saint-Antoine est capable de les écraser. »

Il donne au colonel Manstein le titre de général et fait du secrétaire royal Lombard le secrétaire de Brunswick.

Il affirme que Brunswick aurait envoyé le 28 septembre sa déclaration du 25 juillet à Dumouriez. Là-dessus, il plaisante le duc qui produisait de nouveau mal à propos son fatal manifeste, et il rappelle cette manie qu'ont les auteurs de débiter leurs œuvres à autrui sans choisir le moment. Or, Brunswick remit à Dumouriez, non une copie de son manifeste, mais un mémoire rédigé pour la circonstance (1).

On pourrait enfin reprocher à Gœthe quelques inexactitudes personnelles. Dans la seconde partie de son récit, il raconte qu'à Pempelfort il se sentait parfois

(1) Gœthe a été trompé, ce semble, par Dumouriez qui, par trois fois, qualifie cette déclaration de « manifeste » et qui remarque inexactement qu'elle était « faite et imprimée depuis deux mois » (*Mém.*, ed. Barrière, I, 307-309.)

mal à son aise, qu'il n'osa parler de ses œuvres récentes et en lire des extraits, qu'on le blâma d'étudier la nature et de renoncer à la poésie, qu'il eut de vives discussions et même des querelles avec ses hôtes, en un mot qu'il n'édifia nullement la société. Ses lettres démontrent qu'il reçut, au contraire, l'accueil le plus aimable, qu'il goûta dans ce beau séjour un bonheur sans mélange, qu'il n'y eut pas entre Gœthe et Jacobi l'ombre d'un nuage, que tous deux s'épanchèrent avec autant de confiance et d'abandon que jadis en 1774, au temps du *Sturm und Drang*, lorsqu'ils croyaient à l'affinité de leurs esprits, lorsqu'ils ne pouvaient se quitter et que la nuit, accoudés à une fenêtre sur les bords du Rhin, tandis que le reflet de la lune tremblait sur le large fleuve, ils causaient de Spinoza et projetaient d'associer leurs efforts, d'exercer une noble et commune action sur la jeunesse allemande. « L'image, écrivait Gœthe à Jacobi le 10 décembre 1792, l'image que j'emporte de toi et des tiens, est indélébile et la maturité de notre amitié a pour moi la plus grande douceur (1). »

Il n'y a pas dans la première partie de *la Campagne* d'aussi graves méprises. Mais les souvenirs de Gœthe s'étaient inévitablement altérés, effacés. Il racontait le le 6 juin 1794 à Böttiger, durant un dîner, avec beaucoup de verve et d'humour, qu'aux environs de Verdun un paysan tapi dans une vigne avait tiré sur les Prussiens et qu'on voulait le pendre, mais qu'il n'y

(1) Ed. de Weimar, IV, vol. X, p. 41.

avait pas d'arbre dans le voisinage et que le major le laissa partir après l'avoir régalé d'une volée de coups de bâton. Vingt-huit ans plus tard, dans son livre, Gœthe oublie la pendaison qui menaçait le paysan et l'on pourrait croire que ce Français n'a pas tiré sur les Prussiens et n'avait d'autre dessein que d'épouvanter les moineaux qui becquetaient ses raisins. Il disait également à Böttiger, en 1794, que les hussards prussiens avaient ramené dans son village de Samogneux avec deux voitures et ses effets une jolie paysanne; dans *la Campagne*, ce rôle de sauveur est tenu par un officier accompagné de deux soldats, et Gœthe ne mentionne qu'une seule voiture (1).

Ce sont là des erreurs vénielles et qui prouvent que tout est vrai ou à peu près vrai dans le récit de Gœthe, jusqu'aux anecdotes, jusqu'aux aventures qu'il eût été si facile d'inventer. En 1794, dans sa conversation avec Böttiger, Gœthe parlait déjà de ce paysan caché dans les vignes, de la belle fugitive de Samogneux, de la lettre de recommandation donnée pour un Parisien par l'hôte de Jardin-Fontaine à Paul Gœtze, de l'article menaçant du *Moniteur*, des cartes de Jaeger entoilées par un soldat du régiment de Weimar. Il y a dans l'ouvrage plus de vérité que de poésie. Gœthe, narrant ses impressions de 1792, était en pleine histoire; il ne pouvait, comme il fit parfois dans son autobiographie, puiser dans son imagination.

(1) *Gœthe-Jahrbuch*, IV, p. 333

La campagne de 1792 est aujourd'hui connue dans ses moindres épisodes. Pas un événement relaté par Gœthe, pas un fait, si mince soit-il, pas même un détail qui ne soit confirmé par les témoignages contemporains, non seulement par les récits que le poète a consultés, mais par ceux qu'il ignorait, par les lettres du secrétaire Lombard (1), par les réminiscences du prince royal de Prusse (2), par le livre du « témoin oculaire (3). »

Gœthe dit qu'il s'entretint à Grevenmaker avec le maître de poste dont le langage n'était pas rassurant. Ce confrère de Drouet n'est pas un personnage fictif que l'auteur met en scène pour montrer l'état des esprits et annoncer le désastre futur. Le témoin oculaire rapporte qu'il a rencontré sur sa route, notamment à Wittlich, des patriotes qui pronostiquaient la catastrophe.

Le maître de poste raconte à Gœthe que les Prussiens ont, à leur entrée en France, saccagé des villages et irrité la population. Lombard a vu les excès de la soldatesque à Tiercelet, à Brehain-la-Cour, et il regrette que les alliés exaspèrent les Français par une semblable conduite.

Gœthe ajoute que le commandement supérieur fit

(1) Publiées dans la *Deutsche Revue*, 1883, février et mars, pp. 234-251 et 293-335.

(2) Reminiscenzen über die Campagne in Frankreich, supplément du *Militär-Wochenblatt* de nov. et déc. 1846; traduit par Mérat sous le titre *Réminiscences de la campagne de 1792* (Paris, 1848).

(3) *Briefe eines preussischen Augenzeugen über den Feldzug in Jahre 1792*. Mais l'auteur anonyme n'est autre que Laukhard, qui a su ainsi faire deux récits de la campagne et tirer deux moutures du même sac. Cf. notamment, I, pp. 95, 115, 128.

mine de punir les pillards. Le témoin oculaire assure que Brunswick a donné des ordres sévères.

En arrivant à Longwy, Gœthe apprend les exploits de ses compagnons : les escadrons prussiens ont culbuté la cavalerie française et le carnage a été terrible, car les patriotes ne demandaient pas de quartier. C'est le combat de Fontoy, livré le 19 août. Lombard écrit que les hussards ont tué trois cents hommes, mais que les Français se sont battus en désespérés et qu'ils n'ont pas crié grâce; un d'eux, la mâchoire en sang, disait au prince royal: « on m'a rasé d'un peu trop près. »

Gœthe rapporte que le roi enjoignit aux chefs de corps de laisser toutes leurs voitures sans exception derrière l'armée et qu'il ne leur permit qu'une simple chaise de poste qui précéderait le régiment. Le poète chemine donc dans sa légère calèche en tête des cuirassiers de Charles-Auguste, et lorsque le roi approche et demande « à qui la voiture? » il répond : « duc de Weimar! » Or, nous lisons dans une lettre de Lombard que le roi a fait rester en arrière le train qui n'était pas nécessaire et diminuer de sept le nombre de ses propres voitures.

Gœthe dit que, le 29 août, le ciel était couvert, mais qu'un soleil brûlant perçait les nues; ce sont les expressions mêmes du prince royal : « ciel couvert et soleil brûlant. » Gœthe voit des fusiliers fatigués qui ne peuvent se traîner; le témoin oculaire remarque que plusieurs soldats moururent de chaleur et d'épuisement.

Gœthe raconte qu'il acheta, chez un confiseur de Verdun, des liqueurs exquises, entre autres un « baume

humain » très réconfortant et des dragées enveloppées dans de jolis cornets. Le prince royal connaît ce confiseur qui s'appelait Leroux et qui demeurait au coin d'une petite place.

Au sortir de Verdun, le 11 septembre, le poète rencontre un émigré qui s'indigne de la cruauté du roi de Prusse envers les princes français : malgré l'averse, le monarque a quitté Regret sans surtout et sans manteau, et les comtes de Provence et d'Artois ont dû l'imiter; n'est-il pas désolant de voir ces augustes personnages légèrement vêtus, mouillés jusqu'aux os et ruisselants de pluie? Le prince royal note pareillement : « piteux aspect des princes français transpercés par la pluie pendant qu'ils suivent à cheval le roi de Prusse. »

Enfin, *les Réminiscences* du futur Frédéric-Guillaume III mentionnent, comme *la Campagne de France*, l'imprudence de Louis-Ferdinand et les lentilles offertes aux généraux par le camérier et le cuisinier de Charles-Auguste.

Gœthe n'a donc rien inventé. Il a mis dans son récit le soin, le sérieux, la conscience, la religion de l'histoire (1). S'il y a quelque « poésie » dans cette « vérité », il faudrait la chercher dans les pages qui portent la date du 27 septembre. Gœthe veut, sinon amuser, du moins distraire la société réunie sous la tente de Charles-Auguste. Il raconte la bataille de Mansourah et la captivité de saint Louis; il cite même les paroles du comte de Soissons à Joinville : « Encore en

(1) Cf. l'article de H. Hüffer dans le *Gœthe-Jahrbuch*, IV, pp. 79-106.

parlerons-nous de cette journée ès chambre des dames.» Mais il ne savait pas son Joinville par cœur et il n'a pu narrer la croisade à ses compagnons avec autant de minutie, n'a pu leur citer au complet et dans le texte original le mot du comte de Soissons. Ses *Journaux* nous apprennent qu'il lut Joinville en 1820, à la fin de février et au commencement de mars, lorsqu'il travaillait à *la Campagne de France* (1) : il lui parut sans doute qu'une citation du bon chroniqueur ne serait pas sans effet; elle ferait diversion, elle interrompait agréablement la monotone narration des misères de l'armée prussienne, elle grossirait le volume.

Il ne se contente pas de dire à ses amis qu'ils parleront un jour de cette expédition « ès chambre des dames ». Il leur rappelle la bataille livrée aux Huns par Aetius et ses alliés dans les champs catalauniques et il leur montre qu'Attila, malgré son échec, sut échapper aux vainqueurs « avec les restes de son immense armée ». Le rapprochement est heureux. Si Gœthe confond les Burgondes et les Wisigoths, il insinue habilement que Dumouriez, de même qu'Aetius, laissera décamper l'adversaire sans l'inquiéter. Mais a-t-il débité ces belles choses en 1792 aux officiers de Weimar? Ou bien en 1820, lorsqu'il vit dans les *Mémoires* de Massenbach le nom de « Champ du diable » ou de Teufelsfeld, s'est-il emparé de ce thème? Selon toute vraisemblance il évoqua le souvenir des Huns devant ses « compagnons de guerre et de souffrance ». Ne dit-il pas dans

(1) *Tagebücher*, p. 143.

une lettre à la duchesse Amélie, cinq jours après Valmy, que le quartier-général est à quelques milles d'un vieux retranchement élevé par Attila et de la plaine où le roi des Huns donna une grande bataille ? Toutefois, sans livres et sans notes, il ne put, si vaste que fût sa mémoire, faire une « conférence historique » sur Aetius et Attila (1).

IV

Si Gœthe mêle dans *la Campagne de France* quelques grains de poésie ou de fiction à l'austère vérité, il a su rendre avec assez d'exactitude et de fidélité la physionomie de l'expédition. Pourtant, il avait de grandes difficultés à surmonter, puisqu'il désirait « rester absolument vrai, sans négliger l'euphémisme convenable (2) ». Il a réussi dans sa tâche. Il ne charge personne, il n'accuse formellement ni Brunswick de lenteur ni Frédéric-Guillaume de précipitation ; il ne dit pas tout, mais s'il est, comme il s'exprime en un endroit, plus porté à observer qu'à juger, ses observations mêmes recèlent des jugements. Des phrases ou

(1) Ed. de Weimar, IV, vol. X, p. 21 ; cf. Massenbach, I, 116.
(2) « Durchaus wahr bleiben und zugleich den gebührenden Euphemismus nicht verstummen ».

des bouts de phrase qui, de prime abord, passeraient inaperçus, dévoilent souvent sa pensée.

Suivons-le dans ses étapes et attachons-nous à ses pas. Dès le début s'annonce la catastrophe. Si les émigrés croient à la victoire, ils sont émus, surexcités, et à Mayence, à la table de M. de Stein, Gœthe remarque une fébrile impatience et une singulière tension des esprits. L'espérance brille sur le visage des charmantes et sémillantes Françaises; mais par instant, au milieu des éclats de rire et des saillies plaisantes, l'inquiétude perce La forteresse de Longwy ouvrira-t-elle ses portes? L'armée française se joindra-t-elle aux alliés? Les populations se déclareront-elles pour la bonne cause ? Déjà circulent des bruits défavorables, des rumeurs sinistres; les Prussiens ne vont pas vite et les chemins sont bien mauvais.

Gœthe arrive à Grevenmaker, où le maître de poste lui prophétise un temps affreux et d'exécrables routes. Il franchit la frontière française, il atteint Praucourt : le sol est détrempé, défoncé ; pas une vedette, pas une patrouille; chacun s'est blotti sous la toile. Il passe la nuit dans une dormeuse, et le lendemain, lorsqu'il s'éveille, il trouve le terrain si fangeux qu'il n'ose s'aventurer au dehors; soir et matin, des soldats le portent de la voiture aux tentes et des tentes à la voiture qui reste comme inaccessible, semblable à une île dans une mer de boue. Cependant, la confiance anime les cœurs. Verdun capitule. Sans nul doute les envahisseurs marcheront droit sur Paris.

Mais tout ce que voit Gœthe l'agite et le trouble. Il ne dit pas, comme dans un billet du 10 septembre à Voigt, que l'entreprise traîne en longueur. Toutefois il raconte que son hôte de Jardin-Fontaine remet à son domestique une lettre pour Paris en ajoutant avec une malicieuse ironie : « Tu n'iras pas jusque-là. » Le suicide de Beaurepaire, ce « grand exemple de sacrifice patriotique » et ce « trait héroïque du caractère républicain », la résistance des garnisons de Longwy et de Verdun qui devaient se rendre à la première sommation, la fuite des paysans qui se cachent dans les bois avec leurs bestiaux, tant d'actes inattendus d'énergique désespoir témoignent de l'amour des Français pour la Révolution et de l'horreur que leur inspire l'ancien régime. Les soldats craignent d'être empoisonnés par l'habitant, et ce qu'on leur donne, même le pain des boulangeries prussiennes, leur devient suspect.

Du moins, l'Argonne, ce « verrou de montagnes », est tout près. Pourquoi l'armée victorieuse ne l'a-t-elle pas occupée aussitôt? Pourquoi les alliés n'ont ils pas poussé jusqu'aux Islettes? Pourquoi Dumouriez a-t-il pu se saisir sans obstacle des précieux défilés? Gœthe fait entendre que le roi de Prusse et le duc de Brunswick ne sont pas d'accord. Quelle est, dit-il en les voyant passer, celle de ces deux puissances qui prime l'autre? Laquelle décidera dans les cas douteux? Et, parlant des deux quartiers-généraux, confondant ces villages de Glorieux et de Regret qui « donnaient lieu à de singulières considérations », il rappelle un mot du temps : que le ha-

sard loge à Glorieux le roi ardent, avide de renommée, désireux d'aller de l'avant et d'entrer à Paris, et à Regret le duc qui n'entreprend la guerre qu'à contre-cœur et ne veut s'engager en Champagne que s'il est maître de toutes les forteresses de la Meuse.

Le roi l'emporte sur le duc, et l'audace sur la prudence. Le 11 septembre, après avoir perdu huit jours, les Prussiens s'éloignent de Verdun et le lendemain ils arrivent en vue de Grandpré, exténués de lassitude, de froid et de faim, sous une averse continuelle, par des chemins détestables et, dit Gœthe, avec de grandes souffrances. Lui-même, au soir du 12 septembre, tâche de garder sa sérénité; il dicte à un secrétaire quelques notes sur les couleurs. Mais la pluie perce sa tente, mouille son papier. Il s'estime heureux de passer la nuit dans la voiture du régiment et il jette ce cri qui révèle ses anxiétés: « Nous étions entre ciel et terre, en face de l'ennemi qui pouvait à tout instant déboucher de ses remparts de forêts et de montagnes! »

La trouée de la Croix-aux-Bois est forcée, Dumouriez recule et les Prussiens s'ébranlent par Grandpré. La pluie cesse pendant quelques heures et le ciel est pur. On monte et descend des coteaux couverts de vignes, on traverse de jolies vallées, et Gœthe ne se lasse pas de suivre du regard la longue file de cavaliers qui s'étend sur la route au milieu de ce beau paysage. Il souhaite un Van der Meulen pour éterniser ce moment. Tout le monde lui semble gai, animé, avide d'exploits.

Si dans le lointain brûle un village, ces incendies em-

pourprent l'horizon, et à la vue des colonnes de fumée qui s'élèvent lentement dans l'air, le poète, gagné lui aussi par cet endurcissement que la guerre produit peu à peu, trouve que la fumée fait bon effet dans le tableau d'une armée en mouvement.

L'éclaircie est de brève durée; la pluie revient serrée et violente; on patauge dans la fange; on entre dans la Champagne « mal famée » au sol crayeux et ingrat; « on commence à subir le supplice de Tantale »; plus de moulins et de fours; du blé non battu. Qu'importe? Par une habile manœuvre que Massenbach explique et que Gœthe ignore, Brunswick s'apprête à tourner de nouveau les Français; mais de nouveau ses desseins sont traversés par la fougue imprudente du roi.

Dans l'après-midi du 19 septembre, Frédéric-Guillaume commande que l'armée se dirige vers la chaussée de Châlons pour barrer le passage à l'ennemi qu'il croit en fuite. Le camp était dressé; on ouvrait les fourgons de cuisine; on mettait les chevaux au piquet. Sur l'ordre formel du roi, les troupes repartent en toute hâte, maugréant contre l'état-major qui ne lui donne pas le temps de prendre un peu de nourriture. Elles cheminent sur le bord de la Tourbe, par la plus triste vallée qui soit, entre des collines basses; pas d'arbres, pas de buissons. La nuit tombe, noire, profonde; le vent souffle avec rage; on s'avance dans le plus grand silence et la marche de cette masse d'hommes dans les ténèbres a je ne sais quoi d'étrange et de mystérieux.

Enfin, on s'arrête à Somme-Tourbe. Le poète est à l'a-

vant-garde du corps de bataille, avec les officiers du premier escadron du régiment de Weimar. Au matin, par une pluie fine et froide, on se remet en route, et bientôt le canon tonne, le canon du 20 septembre, le canon de Valmy.

Il faut avouer que le récit de Valmy est un peu obscur et confus. Gœthe n'a pas su que Valence, qui commandait la réserve de Kellermann, contint longtemps l'avant-garde prussienne en plaçant sur la hauteur, près de l'auberge de la Lune, deux batteries d'artillerie légère. Il n'a pas voulu dire qu'une violente décharge de cette artillerie, tirant à toute volée sur la cavalerie qui galopait dans la brume, fit rétrograder les cuirassiers de Weimar : Massenbach et Minutoli rapportent qu'ils reculèrent et que « leurs manteaux blancs suivirent une direction parallèle à la croupe de leurs chevaux ». Il assure que la position de Kellermann était très avantageuse, puis qu'elle était dangereuse. S'il parle avec raison de l'ardeur des Prussiens et de leur brûlant désir de combattre, ce n'est pas au matin et dans le brouillard, c'est à une heure et aux rayons d'un soleil passager qu'officiers et soldats montrèrent ce zèle martial, et Gœthe n'a pas saisi, n'a pas représenté cet instant décisif. Il ne dit pas que l'infanterie se déploya et s'ébranla comme à une manœuvre et qu'après avoir parcouru deux cents mètres à peine elle s'arrêta sur l'ordre de Brunswick qui jugeait l'attaque trop meurtrière. Il n'ajoute pas que la ligne prussienne resta là sous les boulets français jusqu'à

l'instant où un obus parti de la Lune fit sauter trois caissons sur le tertre du moulin ; que Brunswick, appelé, excité par Massenbach, eut alors de nouveau l'idée d'assaillir les Français et voulut profiter du désarroi momentané qui s'était produit parmi eux ; que le duc hésita derechef en les voyant reprendre leur aplomb et qu'à quatre heures il exécuta un dernier mouvement, établit ses troupes en travers de la grande route. Gœthe commet d'ailleurs une erreur grave lorsqu'il assure que Kellermann avait, à la fin de la journée, « gagné un emplacement plus commode » : Kellermann n'osa quitter Valmy qu'à la faveur des ténèbres et il alluma des feux sur la butte du moulin pour faire croire aux Prussiens qu'il gardait sa position.

Mais Gœthe peint assez bien l'attitude des Français : « ils étaient postés dans une sorte d'amphithéâtre et montraient le plus grand calme, la sécurité la plus profonde. » Il remarque justement qu'on n'avait d'autre rôle que celui de spectateur et d'auditeur, qu'aucun des deux partis ne bougeait, que personne ne savait ce qui résulterait de cette canonnade qui tantôt se ralentissait, tantôt se rallumait avec plus de vigueur et qui durait toujours, semblable à un feu de peloton. Il décrit très exactement la tristesse, la consternation qui s'empara des Prussiens après cette inutile pétarade : « Ce fut comme s'il ne s'était rien passé. Le matin on ne pensait qu'à embrocher tous les Français et à n'en faire qu'une bouchée ; le soir, chacun

allait devant soi, on ne se regardait pas, et si l'on s'abordait, c'était pour pester et maudire. »

On lui demanda ce qu'il pensaitde l'affaire. « De ce lieu, répondit-il, et de ce jour date une nouvelle époque et vous pourrez dire : j'y étais. » Si Gœthe a réellement prononcé ces mots prophétiques le soir du 20 septembre 1792, ils font honneur à la pénétration et à l'étendue de son esprit. Il devinait sans doute la force irréaistible de la Révolution ; il prévoyait que la France déborderait sur l'Europe ; il envisageait dans cette affaire de Valmy non pas un échec à réparer ou une revanche à prendre, mais un de ces événements qui changent le cours de l'histoire. Pourtant, cette parole, qu'il rapporte vingt-huit ans plus tard, est-elle authentique ? N'a-t-elle pas été forgée après coup ? Pourquoi ne l'a-t-il pas répétée dans ses lettres de 1792 et de 1793 ? Ne serait-ce pas Massenbach qui l'aurait, cette fois encore, inspiré ? « Le 20 septembre 1792, lisons-nous dans les Mémoires de l'officier prussien, a donné au monde une autre forme ; c'est le jour le plus important du siècle. » Gœthe se borna probablement à dire aux officiers de Weimar que les Français dateraient de cette canonnade le commencement d'une nouvelle ère, et c'est pourquoi, l'année suivante, devant Mayence, ses « bons camarades » du régiment le félicitaient d'avoir prédit le calendrier républicain. Mais au soir de Valmy il ne lisait pas si avant dans l'avenir ; il n'avait que découragement et douleur ; il regrettait les fautes commises et il pensait simplement, comme il s'exprime dans une lettre

du 15 octobre, que l'Europe n'avait rien fait de raisonnable.

Les pages de *la Campagne de France* consacrées au camp de Hans ou de la Lune offrent peut-être plus d'intérêt que les précédentes. Gœthe comprend que si l'ennemi déploie un peu d'audace, les Prussiens passeront sous les Fourches Caudines. Le temps est le plus mauvais du monde. Le pain manque ou, s'il arrive, ce pain qui sort de la boulangerie prussienne est détestable : lorsqu'on le manie, la mie se détache aussitôt de la croûte, la moisissure apparaît dans les intervalles, et ces taches vertes et jaunes font croire au soldat que le pain renferme de l'arsenic ou du soufre. Brunswick ordonne de battre toutes les gerbes qu'on pourra ramasser, de faire bouillir les grains et d'assaisonner de beurre et de lard cette pâte informe; mais où trouver du beurre et du lard? Pourtant, on exécute l'ordre, et on mange sans sel et sans graisse cette décoction d'orge. La soif se joint à la faim. On n'a même pas d'eau potable. Les cadavres des chevaux ont souillé les étangs. Il faut boire l'eau de pluie qu'on recueille dans le cuir des bâches ou l'eau crayeuse qu'on puise dans les creux du terrain et dans les pas des chevaux. La dysenterie sévit. Un profond désespoir s'empare des troupes. « Après avoir méprisé l'ennemi, mandait Gœthe à Knebel, on commence à l'estimer et, comme il arrive dans ces sortes de revirements, à l'estimer plus qu'il ne vaut. » Des bruits alarmants se répandent. On raconte que vingt mille paysans, armés de faux et de

fourches, se sont rassemblés dans la région de Reims, que les volontaires affluent à Châlons, qu'il suffirait de lâcher ces bandes indisciplinées « pour donner le coup de grâce ».

Aussi, Gœthe est-il très inquiet. Dès le lendemain de la canonnade il assure que les Prussiens commettraient la plus grande témérité s'ils attaquaient la position française et qu'un armistice est désirable dans leur situation affreuse. Il applaudit à la trêve obtenue par Manstein et Heymann : on a du moins la perspective de pouvoir souffrir et jeûner tranquillement. Mais après la rupture de la suspension d'armes, l'état des choses lui paraît critique au plus haut point. Les Prussiens sont perdus si Dumouriez a la moindre envie de les harceler et de les presser ; ils peuvent être attaqués à droite, à gauche et de dos ; ils sont « sur le bord du plus grand péril », et la nuit, au lieu de dormir, Gœthe pense que si l'adversaire tombait sur les alliés, pas un rayon de roue, pas un ossement n'échapperait.

Il n'a pas su que Manstein, Lucchesini, Kalkreuth, Brunswick ont, dans une suite de parlementages, dupé Dumouriez le dupeur et que le général français, trop confiant dans sa diplomatie, croyant acheter par son inaction l'alliance de la Prusse, laissa, de son chef, les portes de l'Argonne ouvertes aux coalisés. Mais il a deviné la vérité, et il dit justement que les négociations « ont tourné heureusement et à l'avantage des Prussiens », qu'il y avait « accord entre Dumouriez et le commandement supérieur ».

La retraite commence et il faut reprendre la même route, « toute parabolique, » qu'à l'aller. Mais les éléments se conjurent de nouveau contre les Prussiens. « Je suis fâché, disait Brunswick à Gœthe, de vous voir dans cette désagréable position, mais je me félicite d'avoir en vous un témoin de plus, un homme digne de foi qui pourra déclarer que nous avons été vaincus par les éléments, et non par les ennemis. » Pas un jour où ne tombe la pluie, une pluie furieuse, cruelle. Stramberg reprochait à Gœthe, en 1851, dans *l'Antiquaire rhénan*, d'avoir outré les choses et assurait que le temps n'avait pas été si terrible. Les lettres et les mémoires de l'époque prouvent que l'auteur de *la Campagne de France* n'a pas noirci son tableau, que l'averse fut incessante, que les chemins boueux présentaient les plus grands obstacles. *Weg und Wetter*, « route et temps, » voilà, non la cause essentielle, mais une des causes de cette lamentable retraite.

Dès le 29 septembre, l'artillerie et le train s'ébranlent avec peine et en cahotant. Il faut laisser les malades sans secours, abandonner les malades qui gisent dans le château de Grandpré, devenu « le séjour de la peste et de la mort ».

Le 4 octobre, la route est décidément impraticable. On prend à travers champs, mais dans ce sol rougeâtre que le poète compare à la mer Rouge, dans ce sol argileux, tenace, çà et là coupé de sources, les cavaliers s'enfoncent et s'enlisent. Gœthe quitte sa chaise de poste qui le traîne avec une extrême difficulté pour

monter dans un fourgon de cuisine tiré par six forts chevaux. L'attelage avance malaisément et bientôt il est rendu. Le poète aperçoit de loin sa monture, il l'appelle, il l'enfourche, et il ne va ni mieux ni plus vite.

Il se repose le lendemain à Sivry-lez-Buzancy dans une maison de paysan et passe tout le jour au coin du feu pendant que le vent et la pluie font rage au dehors. Mais il faut, le 6 octobre, se remettre en route et se rejeter, comme il dit, dans un monde de boue et d'horreur. Il faut, le 7, traverser des prairies changées en marécages, passer la Meuse par un temps plus affreux que jamais, camper sous une tente trempée, coucher sur la terre humide et froide, sans avoir pu trouver ni paille ni planche.

Le 8, Gœthe prend les devants : le duc de Weimar l'envoie à Verdun avec son camérier Wagner et deux malades, un domestique et le cornette Vogelsang. Il arrive le 9 à Verdun, et il veut s'y établir, se délasser, se mettre au sec. Mais il reçoit du gouverneur l'ordre de partir sans retard. Le 11, il se dirige sur Etain, le 12, sur Longwy, et le 13, il est à Arlon. Il n'a donc pas vu dans toute sa hideur la retraite des Prussiens, qui ne franchirent la frontière française que le 21 ; il n'a pas vu leurs colonnes marcher lentement, pesamment, de Verdun à Longwy sur des chemins abominables, dans la vase et sous une ondée persistante; il n'a pas vu les cuirassiers de Weimar donner à l'artillerie leurs chevaux efflanqués et aller à pied en portant leur harnachement sur leurs épaules ; il n'a pas vu les fantassins

se traîner hâves, décharnés, déguenillés dans la forêt de Mangiennes et par les prés inondés de Longuyon. Mais il fait un tableau fidèle, aussi fidèle qu'émouvant, du spectacle qui déjà s'offre à ses yeux. Peu de cavaliers, une foule de piétons se pressant, se meurtrissant les uns les autres au milieu des voitures et du bétail, ne songeant qu'à soi, ne pensant qu'à fuir de France sous la pluie battante et dans la boue jusqu'aux genoux. Des véhicules de toute forme en nombre infini se suivant sur une longue file et d'un pas d'enterrement, fourgons, charrettes, calèches des émigrés, berlines de Breteuil et de Caraman, représentants de Louis XVI, ou des ministres des cours alliées, Haugwitz et Spielmann, qui viennent à Verdun pour démembrer la France et qu'emporte le tourbillon d'une débâcle imprévue. Les chevaux, reculant, se heurtant, s'embarrassant à droite et à gauche, tombant sur la route où les roues des équipages écrasent et broient leurs membres palpitants. A mesure que la retraite s'approche de la frontière, elle prend un aspect de plus en plus navrant. Partout, dans les fossés et dans les champs, des chariots embourbés, versés ou abîmés, des caisses, des bagages, des valises ou de jolis porte-manteaux, des bêtes écorchées et dépecées par le soldat affamé, les cadavres de ceux qui n'ont pu résister à la fatigue, à la maladie ou à la faim, cachés sous les buissons et dépouillés de leurs vêtements par les maraudeurs. Partout, des fugitifs en haillons. Gœthe a l'air sauvage : il porte une barbe inculte et de longs cheveux qui flot-

tent sur ses épaules comme une quenouille emmêlée. Dans sa détresse, il a fait vœu, s'il rentrait sain et sauf à Weimar, de ne plus se plaindre du pignon de la maison Coppenfels qui lui masque la vue, de ne plus maugréer contre le tisserand qui lui rompt les oreilles par le bruit de son métier, de ne plus s'ennuyer au théâtre où, quelle que soit la pièce, on est du moins sous un toit (1).

Ainsi se termine la campagne de France. Les envahisseurs ont rendu Verdun, rendu Longwy. L'indignation saisit les officiers prussiens. Les plus résignés éclatent de colère et de fureur. Quoi ! le roi et le duc ont lâché les forteresses; ils ont pu négocier et traiter avec les hommes du 10 août, avec ces « maudits », ces « révoltés » que le manifeste avait voués à la mort! Le poète vit des officiers qui faillirent en perdre la raison, et il assure que la confiance dans le duc de Brunswick semblait à jamais disparue.

V

Le Gœthe qui se montre à nous dans *la Campagne de France* est tout à fait digne de notre sympathie et de notre admiration. Lorsqu'il eut derrière lui le

(1) Düntzer, *Gœthe und Karl August.*, II, 81.

sol français, il jeta comme un cri de soulagement. « Je chante, écrivait-il à Herder, je chante au Seigneur le psaume le plus joyeux de David parce qu'il m'a délivré de cette fange qui m'allait jusqu'à l'âme, et je me hâte vers les marmites maternelles pour me réveiller d'un mauvais rêve. » Mais durant l'expédition ce civil a été brave. Il est souvent à cheval, souvent à l'avant-garde. Le 14 septembre, lorsque Louis-Ferdinand, emporté par sa folle bravoure, pousse sur les vedettes françaises et entraîne, malgré l'ordre de Brunswick, le lieutenant Puttkamer et un peloton de cuirassiers, Gœthe le suit gaillardement avec le major de Weyrach; il entend siffler les balles de nos chasseurs, et c'est lui qui, à la prière de Puttkamer, décide le prince à rebrousser chemin. Quand l'armée marche vers la route de Châlons pour donner bataille, il laisse à son domestique sa chaise de poste et sa valise, enfourche sa monture et accompagne résolument le premier escadron du régiment de Weimar. Selon lui, un homme qui veut voir la guerre ne doit pas quitter les troupes régulières : c'est la seule place qui soit honorable; rester avec les bagages et le train, en compagnie des goujats et des vivandiers, serait une honte. A Valmy, pendant la canonnade, il sort des rangs du régiment où il n'est nullement exposé, et, sans crainte du péril, il court jusqu'à la maison de la Lune, où des projectiles viennent tomber sur les débris de la toiture, puis, tournant à gauche, galope témérairement sur le front de la première ligne au milieu des boulets : « Le

bruit qu'ils font est bizarre ; on dirait à la fois le bourdonnement d'une toupie, le bouillonnement de l'eau et la voix flûtée d'un oiseau. Bientôt je pus remarquer qu'il se passait en moi quelque chose d'extraordinaire ; mais je ne puis exprimer que par des images la sensation que j'éprouvais. On croit être en un endroit très chaud, et il semble qu'on se sent entièrement pénétré de la même chaleur et comme en parfaite harmonie avec l'élément qui vous entoure. Le regard ne perd rien de sa force et de sa netteté ; mais le monde prend, pour ainsi dire, une teinte rougeâtre et paraît absorbé dans cette fournaise. Voilà dans quel sens on a pu parler de la fièvre du canon. Il est néanmoins remarquable que l'angoisse qu'on ressent se communique seulement par les oreilles : car le tonnerre du canon, le sifflement et le fracas des projectiles à travers l'air sont la cause véritable de cette sensation. »

Au camp de Hans et durant la retraite, il a montré le même courage qu'à Valmy. Il a supporté les fatigues et les misères avec la même endurance, la même énergie qu'un hussard d'Eben ou de Köhler. Il a d'une âme égale et forte subi les privations et, par sa bonne humeur, par ses plaisanteries, par sa patience et sa résignation, vigoureusement réagi contre les terreurs qu'inspiraient dans son entourage l'attitude menaçante des Français, les courses des partisans, le soulèvement des paysans, la marche en une contrée hostile par la pluie et la boue. Il ne désespère pas un instant. Une seule fois, le 4 octobre, après s'être imprudemment

aventuré dans les terres labourables où il reste empêtré tout le jour, il est morne, il a le visage chagrin, refrogné, et semble, lui aussi, succomber à cet accablement qu'en un grand et soudain désastre les hommes de la meilleure trempe ne surmontent qu'avec peine. Mais, par un vaillant effort, il se redresse et se ranime. Il fait la route de Consenvoye à Verdun dans une voiture où sont deux malades sans éprouver aucune appréhension. Aussi comprend-on qu'un vieil officier de cavalerie l'ait chaleureusement félicité : « C'était notre métier et notre devoir d'exposer notre vie; mais pour vous ce n'était ni un devoir ni un métier. »

Il a vu la guerre d'assez près pour la détester et il dit finement dans un passage de *la Campagne* en montrant qu'elle corrompt le caractère : « On y vit entre l'ordre et le désordre; on conserve et on ruine ; on rapine et on paie; on y joue deux rôles à la fois, tantôt celui de l'audace et de la destruction, tantôt celui de la douceur et de la bienfaisance; on s'accoutume aux phrases; même dans la situation la plus désespérée, on excite et soutient l'espérance; il en résulte une sorte d'hypocrisie particulière qui se distingue de celle des courtisans et de celle des prêtres. » Il plaint sincèrement les paysans foulés par l'invasion. Les maisons du Clermontois et du Verdunois respirent le bien-être, l'aisance, le repos; tout y est simple et naturel; tout y suffit aux premiers besoins, et « ce bonheur calme et modeste, s'écrie Gœthe avec tristesse, nous venons le

troubler et l'anéantir ! » Du moins,il allège autant que possible les charges qui pèsent sur ses hôtes. Il avoue quelquefois son impuissance et il raconte que le prince royal de Prusse n'a pu faire rendre à des habitants de Sivry leur cheval noir, le brave cheval qu'ils avaient dû livrer à la réquisition et qui s'était échappé, le «compagnon de maison et d'écurie»que ses maîtres ont monté dans un grenier et caché derrière du foin: « les événements de la guerre sont plus forts que les rois » ! Mais à Malancourt, il répond aux appels de détresse qu'il entend dans le voisinage; il sort aussitôt, il voit des paysans qu'on dépouille de leurs vêtements et de leur linge; il somme les soldats de restituer ce qu'ils ont volé. Et pourtant ces soldats n'ont que des guenilles et ils accusent Gœthe de la plus dure cruauté parce qu'il leur défend de couvrir leur nudité aux dépens de l'ennemi! Ailleurs,il admoneste sévèrement des cavaliers qui, sous prétexte de chercher du fourrage, font main basse sur tout ce qu'ils rencontrent; ils veulent même emporter un métier de tisserand qui ne leur sert à rien; les remontrances de Gœthe et quelques bonnes paroles les ramènent à la raison. A Sivry, il met le brave homme qui l'héberge en garde contre les maraudeurs et les traînards; il lui enseigne la tactique dont il faut user envers cette « racaille » : ne pas les laisser entrer dans la maison; une fois maîtres du logis, ils n'en sortiraient plus; mais se tenir devant la porte et leur donner un morceau de pain, un coup de vin, s'ils le demandent; à tout prix, les empêcher de

franchir le seuil. Et le bon villageois prie Gœthe de rester encore sous son toit ! Notre poète avait dû réquisitionner deux jeunes garçons de quatorze à quinze ans pour faire traîner sa calèche : il essayait d'adoucir leur sort et partageait avec eux son pain de munition ; ils s'évadent un matin, et il excuse leur désertion. « Peut-être, écrit-il plaisamment, le pain de munition que je leur offrais était-il le fantôme redoutable qui les avait poussés à cet acte décisif, car *pain blanc* et *pain noir*, tel est le cri de guerre, le véritable schibboleth des Français et des Allemands. »

A sa pitié se mêlent l'intérêt que lui ont toujours inspiré les petites gens, le désir de mieux connaître le caractère français et la sympathie pour une nation qui, bien que troublée et désunie, demeure à ses yeux la plus civilisée et « la plus polie ».

Nos laboureurs ont surtout excité son attention. Il remarque dans la Champagne pouilleuse des maisons clairsemées, il est vrai, mais construites en maçonnerie, couvertes de tuiles et habitées par des hommes actifs et sobres. « Je n'y ai trouvé dit-il, ni vermine ni misérables pouillis. » A Sivry, il observe tout à son aise la vie domestique de ses hôtes et croit voir une idylle, une scène digne de l'Odyssée (1). Il apprécie à

(1) Il y a dans *la Campagne de France* plusieurs allusions à l'*Odyssée*. Gœthe compare son grand-père au noble Laerte ; le manteau qu'il obtient du hussard au soir de Valmy lui rappelle le manteau qu'Ulysse sut, dans une nuit glaciale devant Troie, enlever à l un de ses compagnons ; enfin, lorsqu'il « tient le porcher pour un dieu » (1er octobre), il pense au divin Eumée.

Longwy, à Verdun, à Arlon la dignité, la douceur aimable, les bonnes manières de la bourgeoisie, et si la « petite ville » allemande lui semble absurde, la « petite ville » française ne lui paraît pas ridicule.

Il ne ménage pas les émigrés, ces véritables instigateurs de la guerre, et c'est la sévérité qu'il manifeste envers eux qui lui valut les critiques ineptes de Stramberg. Il rappelle les prodigalités, les désordres, les excès des princes français qui logeaient à Trèves, dans le couvent de Saint-Maximin. Il rapporte que les émigrés agissaient en maîtres à Coblenz, qu'ils avaient bouleversé la ville, qu'ils y faisaient, contre la volonté de l'électeur, « des choses hardies et impardonnables ». C'est avec ironie qu'il parle de ces gentilshommes qui traînent après eux d'innombrables fourgons de bagages et entrent en campagne avec leurs femmes et leurs maîtresses, leurs enfants et toute leur parenté ; du marquis qui reproche au roi de Prusse d'exposer les comtes de Provence et d'Artois à la pluie battante ; de ces vaincus qui, malgré la désastreuse reculade de l'Argonne, malgré leur abaissement et l'indigence déjà menaçante, n'ont pas perdu leur arrogance et leur rage de distinctions ; de ces malheureux qui sont partout détestés, même des hôteliers et des postillons. Mais il est courtois et galant envers les jolies Françaises qu'il rencontre. Au bivouac de Somme-Tourbe, où les émigrés font cuire leurs œufs sous la cendre, il admire l'adresse et la dextérité de la nation, comme au campement de Grevenmaker il a peut-être admiré les che-

valiers de Saint-Louis qui conduisaient eux-mêmes leurs chevaux à l'abreuvoir et à la forge. Pendant la retraite, sur la route, à Verdun, à Etain, il ne peut voir sans intérêt ces soldats de l'armée des princes, propres, nets, presque coquets,qui pataugent dans la boue commune, mais qui choisissent si bien leurs pas qu'ils ne se crottent que jusqu'aux chevilles,et qui, le soir, au coin du feu, brossent et sèchent leurs guêtres pour affronter le lendemain de nouveaux bourbiers avec la même aisance. Il ne cache pas son émotion lorsque M.de Bombelles déplore l'existence vagabonde que la noblesse française est réduite à mener. Il loue chez quelques émigrés la grandeur du caractère, la sérénité patiente, la résignation, l'activité qu'ils déploient pour subvenir à leurs besoins : cette élite lui « fait oublier les défauts de la masse ».

En un passage de son récit il prononce cette belle parole : « Le chemin de la vérité a cet avantage qu'on se rappelle toujours avec plaisir une incertitude, un détour et même un faux pas. » Ce chemin de la vérité, il s'est constamment efforcé de le suivre. Non pas qu'il fût impartial en 1792 et en 1793. Il n'aimait pas la Révolution et ne la comprenait pas. Lorsqu'il sut que le riche Sieveking d'Hambourg chantait *la Marseillaise*, il s'écria : « Sieveking ne voit donc pas que ce chant n'a été écrit et composé que pour consoler et encourager les pauvres diables! » et il félicitait Meyer, qui parcourait alors l'Italie, de « ne pas entendre le crachat du vilain spectre qu'on appelle le génie du

temps ». Mais il n'avait pas ou du moins n'exprimait pas hautement la haine que les Prussiens, les Autrichiens, les émigrés, tous sans exception, exhalaient contre la France révolutionnaire. Il sentait qu'aristocrates et démocrates avaient des torts : les uns et les autres étaient, à ses yeux, des « pécheurs » et il n'avait de sympathie ni pour ceux-ci ni pour ceux-là. A Mayence, lorsqu'il s'entretient avec Forster, Huber et Sömmerring et qu'en buvant de la bière il s'abandonne à de vives saillies, il parle non de la politique, mais de son voyage d'Italie. Comme il dit dans ses livres et ses ouvrages de l'époque, il refuse d'écouter la litanie *pro et contra* qui dure depuis quatre ans, et il tâche de se soustraire à cette « fièvre », à cette « fureur », à cette « crise violente », à cette « maladie contagieuse ».

Il s'était alors plongé dans l'optique, *in opticis*. On l'a blâmé de se désintéresser ainsi de la politique. Mais si Gœthe ne planait pas au-dessus des opinions et des partis, il ne serait plus Gœthe. Durant la campagne il évoque les phénomènes décrits par Agricola et il expose au prince de Reuss les principes de sa théorie des couleurs. Il se donnait, a-t-on dit, des airs de blasé (1). Mais que voulait-on qu'il fît devant Verdun et à Hans? Pourquoi, dans ses loisirs, ne pas se livrer à l'étude, là comme ailleurs? Pourquoi ne pas s'appliquer aux sciences? Il sait bien qu'il n'est sur ce domaine qu'un amateur et un autodidacte, mais il prend son plaisir où

(1) Vischer, *Gœthe-Jahrbuch*, IV, 30.

il le trouve et il mandait à Lichtenberg que cette « calme activité » le dédommageait des tristesses de la guerre. « Heureux, lisons-nous dans un endroit de *la Campagne de France*, heureux celui dont une noble passion remplit le cœur! » et nous ajouterons, en usant d'expressions qu'il emploie ailleurs: heureux celui qu'une telle passion aide à passer les mauvaises heures, à goûter la paix sereine de l'âme dans des jours où il ne pourrait autrement l'espérer (1)! Gœthe restait sur le sol français et au milieu du fracas des armes ce qu'il était à Weimar et dans ses voyages, curieux, avide de connaître la nature, ouvert à toutes choses. Pendant la retraite, un émigré breton l'entretint des vieilles légendes et des mœurs rustiques de sa province, et il raconte que le poète lui prêtait la plus grande attention (2). Gœthe a d'ailleurs recueilli dans cette campagne nombre de traits qu'il fixa plus tard dans ses œuvres sous une forme saisissante. « Que de milliers d'hommes, écrivait-il à Christiane Vulpius, chassés de leurs foyers et de tous leurs biens, errent dans le monde et ne savent où aller! » Le souvenir de ces fugitifs ne le quitta pas. Les réminiscences de 1792 foisonnent dans *Hermann et Dorothée*, le plus parfait de ses poèmes (3).

(1) « Glückselig Der, dem eine höhere Leidenschaft den Busen füllte! (12 septembre); cf. *Dichtung und Wahrheit*, XX. 97 « hilft über manche böse Stunde hinweg .. (gibt) einen heimlichen Frieden der Seele in Tagen, wo er sonst nicht wäre zu hoffen gewesen ».

(2) Cf. *Gœthe-Jahrbuch*, XXI, 274; lettres à Lichtenberg et à Christiane, ed. de Weimar, IV, vol. X, pp. 40, 116, 121.

(3) Voir la première série de ces *Etudes*, p. 248.

VI

La Campagne de France est un journal. Gœthe suit l'ordre chronologique et coupe en petits morceaux son exposé. On marche en le lisant d'étape en étape, de date en date, et, certes, c'est un avantage pour l'écrivain de ne pas faire un long discours, un récit continu dont les parties se lient et s'enchaînent : il n'a qu'à s'appliquer au détail, qu'à polir et à limer des fragments, sans trop se soucier des transitions. *La Campagne de France* n'est donc qu'une succession de « quadri ». Mais ces « quadri » renferment beaucoup de matière et dans cette série de tableaux l'auteur distribue avec art et avec un remarquable sentiment de la proportion les faits généraux et ses propres aventures. L'expédition s'offre à nous sous un double aspect : d'une part, le roi, Brunswick, l'état-major qui dirige les événements et mène le poète ; d'autre part, le poète et ce qu'il a vu sur un seul point, soit aux avant-postes, soit dans un cantonnement de village, soit à l'endroit où se trouve le régiment ou la petite troupe de cavaliers qu'il accompagne d'ordinaire. Tout cela se mêle sans nulle confusion, et la narration ne cesse pas d'être claire et aisée, variée et attachante.

Gœthe recourt parfois à d'habiles artifices. Lorsqu'il

rejoint l'armée devant Longwy, il opère un retour adroit sur les commencements de la campagne. Après qu'il a visité la forteresse, les officiers du régiment de Weimar, attablés avec lui dans un hôtel de la ville, lui racontent la marche des troupes à travers la Westphalie et le pays de Trèves. Le soir, au camp de Praucourt, sous la tente, autres récits : on lui narre l'affaire de Fontoy et lui énumère les chances de victoire.

Ces pages de Gœthe sur Longwy et Praucourt portent la date du 28 et du 29 août. Une analyse des pages suivantes, du 30 août au 2 septembre, donnera l'idée de sa manière. Ce sont d'abord les incidents de la route : un paysan pris dans les vignes et une jeune fille échappée de son village. Puis, c'est Verdun ; c'est une vieille connaissance de Gœthe, l'aventurier Grothaus, chargé de sommer le commandant de la place et venant ouvrir les rideaux de la voiture où dort le poète. Gœthe se livre à des recherches scientifiques ; il s'entretient des phénomènes de la réfraction avec un ami ; mais à tout instant il est rejeté dans la guerre, et il observe les ravages des obus dans Verdun, les allées et venues des assiégés, les chasseurs prussiens qui vont inquiéter la garnison française et qui chantent d'obscènes chansons. Le chapitre se termine par la reddition de la ville et le suicide de Beaurepaire. « Je ne me souviens pas, disait Sulpice Boisserée, d'avoir trouvé jamais une description aussi vraie, aussi frappante : la vie brutale et destructrice de la guerre s'entremêle et s'entrelace avec la vie de tous les jours qui poursuit son

cours habituel; mais combien il est rare qu'un écrivain de génie prenne part aux grands événements de l'histoire! »

Il faudrait remarquer encore avecquelle finesse l'auteur a montré que sa foi dans le succès, d'abord robuste et entière, s'affaiblit peu à peu et se dissipe de plus en plus à mesure que l'armée s'enfonce dans le cœur du pays.

Il faudrait noter le dramatique contraste entre la première et la seconde partie du récit. Dangers, fatigues, privations, nuits passées en plein air et sur le qui-vive, scènes d'horreur et de mort, Verdun bombardé, le mamelon de la Lune couvert de tués et de blessés, les routes jonchées de cadavres, tout cela tranche avec le séjour charmant de Pempelfort, la vie commode de ses hôtes, leurs conversations littéraires et philosophiques, leur douce sécurité : l'anxiété, la colère qu'inspiraient les fautes de l'état-major, les dégoûts et les amertumes de la retraite ont fait place à l'insouciance, à l'enjouement et aux éclats de rire.

Il faudrait enfin citer une foule d'intéressants passages. Que de personnages dont Gœthe a tracé le portrait d'une main aussi sûre que légère!

C'est la blonde et belle princesse de Monaco, svelte, gaie, folâtre, telle que Gœthe a peint Philine, une de ces femmes dont ne peut se garer l'homme qu'elles couchent en joue (1).

(1) Cf. le portrait tracé par Romain dans les *Souvenirs d'un officier royaliste*, II, 187-188.

C'est le paysan aux cheveux noirs, à la barbe hirsute, à l'air sauvage, que les Prussiens chassent à coups de plat de sabre et qui s'enfuit précipitamment sans ramasser son chapeau.

C'est la touchante fugitive de Samogneux, que d'aimables hussards ramènent à ses parents et qui du haut d'un petit mur salue ses protecteurs avec grâce lorsqu'ils passent le lendemain dans le village.

C'est la vieille vivandière qui porte aux nues le grand Frédéric et qui récrimine contre Frédéric-Guillaume parce qu'elle n'a pas butiné dans cette campagne comme jadis dans la guerre de Sept ans.

C'est cette autre cantinière qui pénètre dans une maison de Sivry avec une jeune accouchée : elle a l'air impérieux, le verbe brusque, le geste rapide ; elle demande farine, lait, casserole, linge, et en un clin d'œil elle lave l'enfant, l'emmaillotte, lui cuit et lui donne la bouillie ; elle installe la mère à la meilleure place, auprès du feu ; elle-même se carre sur un escabeau comme si elle était la maîtresse de céans, et Gœthe l'admire : voilà une femme qui s'entend à réquisitionner !

C'est le hussard Liseur, adroit, résolu, quelque peu fourbe, Liseur qui s'empare si prestement d'une maison de Verdun et qui s'avise, afin de trouver bon gîte à Etain et à Spincourt, de dire que Gœthe est un général, beau-frère du roi de Prusse.

Que de jolis épisodes ! A la maison de poste de Grevenmaker, pendant le relais, Gœthe, assis sur un banc,

sous la fenêtre, voit les émigrés se presser à la porte du bureau et jeter des lettres par centaines dans la boîte. « Effort infini, dit-il, que faisait tout ce monde pour rentrer par cette petite fente dans la patrie et pour s'y précipiter corps et âme ! C'étaient sans doute une amante exprimant de la façon la plus vive avec passion et douleur le tourment et l'absence de la séparation ; c'était un ami qui, dans l'extrême détresse, demandait de l'argent à un ami ; c'étaient des femmes exilées avec enfants et domestiques et dont la bourse épuisée ne renfermait plus que quelques pièces de monnaie, ou bien de chauds partisans des princes qui espéraient le meilleur succès et s'exhortaient à la joie et au courage ; d'autres flairaient de loin le malheur et déploraient la perte imminente de leurs biens — et je crois avoir deviné juste (1). »

Le 19 septembre, sur le chemin de Massiges, il remarque un curieux phénomène. A midi, sous un rayon de soleil qui se réfléchit sur les fusils, toute une colonne d'infanterie descend une pente escarpée, les rangs se séparent, et dans ce désordre et ce mouvement les baïonnettes qui brillent pêle-mêle donnent l'idée d'une cascade ; au pied de la hauteur, les files se reforment, s'étendent dans la vallée, et, à la lumière du soleil, on dirait une rivière d'armes.

Il décrit l'intérieur d'un paysan des Ardennes : un petit espace ouvert et carré en guise de vestibule ;

(1) Mais Gœthe n'eut-il pas l'idée de cet épisode en 1820 après avoir feuilleté la *Correspondance originale des émigrés*?

l'évier avec ses tablettes où les assiettes, les jattes, les cruches, brillantes de propreté, sont rangées en bon ordre ; la chambre où les gens se tiennent d'habitude, haute, spacieuse, carrelée de briques ; contre le mur et à ras terre le foyer ; au-dessus la cheminée ; près du foyer, un grand coffre où le sel se garde sec ; ce coffre sert de siège, et c'est la place d'honneur, la place de l'étranger le plus marquant. Comme ses compatriotes, Gœthe ne connaissait pas le pot-au-feu et il leur explique ce que c'est : une marmite de fer pend à la crémaillère, « grand crochet qu'on peut lever et abaisser au moyen d'endentures » ; on y met un gros morceau de bœuf avec de l'eau et du sel ; on ajoute des carottes, des navets, des poireaux, des choux et autres « ingrédients végétaux » ; on verse le bouillon tout chaud dans une terrine pleine de pain blanc coupé en petites tranches ; viennent ensuite la viande et les légumes qui ont été cuits en même temps ; « il n'est personne qui ne puisse se contenter de cette simple cuisine (1). »

Il observe les mœurs de ses hôtes : après le repas, les enfants s'approchent de leur père et de leur mère, leur font la révérence, leur baisent la main, leur disent gentiment et avec grâce : « bonsoir, papa ; bonsoir, maman ». Mais ce soir-là ils ne dorment guère, et le poète

(1) Cf. les *Réminiscences* du prince royal, p. 159 (19 août, Brehain la Cour) : « une grande cheminée qui, dans sa partie inférieure, est de niveau avec le plancher ; on y fait la cuisine, et, par suite, une grande marmite est d'ordinaire suspendue au-dessus du feu ».

a bientôt l'occasion de voir en cet humble logis un « incomparable effet de nuit ». Des hussards suspendent, dans la chambre des enfants, au plafond, à un crochet fixé dans une poutre, le cochon gras qu'ils ont acheté et tué. Éveillés par le bruit, les pauvres petits regardent de dessous leurs couvertures avec une frayeur ingénue. A côté de leurs couchettes est le grand lit des parents, soigneusement entouré de serge verte, et, « ses rideaux forment un fond pittoresque au corps éclairé ».

Que de croquis amusants et de piquantes historiettes! A Somme-Tourbe, dans la cave d'une maison abandonnée Gœthe découvre quelques bouteilles de bon vin qu'il cache sous son manteau et qu'à son retour au bivouac il glisse entre les dents d'une herse. Soudain, tandis que ses camarades poussent une exclamation de joie, il sort une bouteille, puis une deuxième, puis une troisième, et tous finissent par crier au sorcier.

D'autres fois, pour tromper la révolte des estomacs, il lit à haute voix avec ses compagnons les recettes d'un livre de cuisine trouvé dans une armoire, ou bien il dresse avec eux le menu d'un repas ; celui-ci souhaite une saucisse et du pain ; celui-là, plus délicat, désire un rôti de chevreuil et une salade d'anchois, et, comme cela ne coûte rien, on ne se fait pas faute de pâtés, de friandises, de vins rares : le festin est si complet qu'un officier déclare qu'il est odieux de torturer ainsi l'imagination et de surexciter inutilement l'appétit.

Une nuit, il est réveillé par un ronflement effroya-

ble. Il remarque que l' « ennemi » est couché près de lui, tête contre tête, en dehors de la tente; il détache la corde du piquet, il reconnaît un domestique qui sommeille profondément à la clarté de la lune comme un autre Endymion, et, ne pouvant plus goûter le repos, ne sachant que faire, il s'amuse à promener un épi de blé sur la figure du dormeur et à voir comment le malheureux s'agite, se remue, se passe la main sur le visage sans comprendre d'où vient en cette saison ce taon indiscret.

Dans la nuit du surlendemain, son réveil est tout autre. Il a rêvé qu'il flairait et savourait quelque chose d'excellent, de merveilleux. Il redresse la tête; sa tente est pleine d'une odeur exquise, d'un fumet délicieux. Evidemment, on rôtit un porc dans le voisinage. Alléché, affriandé, il se lève, se dirige vers un feu qu'il aperçoit à quelque distance, et qui, par hasard, était au-dessus du vent. Tous les domestiques du duc sont là, autour d'un brasier où cuit le dos d'un porc, et ils hachent de la viande, et font des saucisses. N'est-on pas de nouveau dans l'état de nature où l'on peut tenir un porcher pour divin et un rôti de porc pour inestimable? Gœthe se régale avec ces gens, et lorsqu'il s'éloigne, il emporte une saucisse qu'il met dans ses fontes.

A ces tableaux aimables se joignent des scènes dramatiques. Dans la maison de Sivry, où loge Gœthe, entre au soir un jeune homme vêtu d'une blouse et armé d'un gourdin. C'est le frère du maître de céans; il a l'air hargneux et hostile; il s'assied au coin du feu

sans mot dire; puis il passe avec son frère dans la pièce voisine et après un entretien animé, malgré la pluie qui tombe à flots, il s'élance au dehors. Gœthe ne peut se défendre d'un funeste pressentiment. Il apprend le lendemain que les paysans ont attaqué l'avant-garde de l'armée des princes aux Petites-Armoises.

A Verdun, un émigré, chevalier de Saint-Louis, ancien membre de l'assemblée des notables, est rentré dans son vieil hôtel pour le quitter six semaines après; il part sans saluer les Prussiens qu'il accuse du désastre; un domestique le suit, portant un paquet attaché au bout d'un bâton.

A Etain, un jeune homme, enrôlé naguère dans la garde nationale parisienne, revient dans sa ville natale pour revoir ses parents et sur leurs instances se rallie à la cause royale qui paraît triompher. Le voilà contraint par la retraite des Prussiens à s'expatrier. Il s'arrache avec désespoir à sa famille qui ne l'a rappelé que pour le jeter dans l'exil. « Les embrassements, dit Gœthe, sont des reproches et la séparation est affreuse. »

La scène la plus tragique de l'œuvre est le passage de l'Aisne. L'armée prussienne, opérant sa reculade, franchit la rivière sur deux ponts de bateaux et par un gué. Placé entre les deux ponts, en un endroit sablonneux et planté de saules, Gœthe voit durant un jour entier défiler successivement l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie. « Tous les visages étaient sombres et les bouches fermées; s'il arrivait un régiment où l'on sa-

vait avoir des connaissances, des amis, on accourait, on s'embrassait, on s'entretenait, mais avec quelles questions, quel chagrin, quelle humiliation, et non sans larmes! Un si affreux spectacle devait avoir un dénouement digne de lui. Le roi, accompagné de son état-major, venait de loin; il s'arrêta quelque temps devant le pont, comme s'il avait voulu se recueillir et se consulter encore une fois, puis finit par suivre le chemin qu'avaient pris tous les siens. Le duc de Brunswick parut de même à l'autre pont; il hésita, et passa. »

La Campagne de France renferme quelques phrases longues, filandreuses, embarrassées (1), et Gœthe abuse des adverbes relatifs (2) ainsi que des mots étrangers (3). Sa langue a néanmoins bon ton et grand air. On sent à chaque page l'écrivain de profession, l'homme de lettres qui vise à composer une œuvre d'art en un style plein d'élégance, de distinction et de noblesse (4). Il y a dans *la Campagne de France* la même dignité, la même ampleur, parfois aussi la même lenteur, la même apparence de froideur que dans *Poésie et vérité*, dont elle est la suite, et l'on serait tenté d'appliquer à l'auteur l'expression dont il se sert pour caractériser la conduite des Prussiens qui res-

(1) La phrase sur le château de Grandpré (13-14 sept. « Man kam sodann...) et celle qui termine l'épisode de Samogneux (30 août-2 sept. « Auch unser Anführer... » sont surchargées de relatifs et de conjonctions.

(2) *wobei, voraus.*

(3) *resignirt, reclamiren, Retardation, complett*, etc.

(4) *vornehm*, selon une expression chère à notre poète.

taient sourds aux excitations des émigrés et gardaient, « comme il sied, un calme souverain (1) ».

Avant tout, Gœthe s'efforce de reproduire les objets tels qu'ils sont. Il raconte en peu de mots le passage de l'Aisne, et s'il ajoute que la scène était aussi triste qu'imposante et que l'impression fut affreuse, l'épisode, si court qu'il soit, fait, en sa sobre vigueur, un très grand effet. C'est avec la même brièveté forte et poignante qu'il décrit, à la date du 19 septembre, la marche silencieuse de l'armée dans la plaine immense et désolée de la Champagne pouilleuse par une nuit sombre et sans lune où siffle un vent furieux. Dans les pages consacrées au 29 septembre, il dépeint une nuit très différente : un ciel serein où ne paraît qu'une traînée de nuages ; la molle clarté que la lune répand sur le campement, et qui rehausse encore la blancheur des chevaux, la blancheur des bâches qui couvrent les fourgons, la blancheur des gerbes de blé qui servent de couche aux soldats ; les choses visibles et distinctes comme en plein jour. Il y a dans cet intraduisible passage beaucoup d'harmonie et le plus heureux arrangement de mots. Les phrases glissent doucement l'une après l'autre, de même que les légers nuages dont parle le poète. Gœthe dit qu'un grand peintre aurait volontiers reproduit cette scène sur la toile : en quelques lignes il a fait le tableau, et l'on peut mettre au bas cette légende : « un camp la nuit au clair de lune. »

(1) *gesiemende hohe Ruhe.*

LA JEUNESSE DE SCHILLER

(1759-1780)

I. Lorch et Ludwigsburg. — II. La Solitude. — III. L'Ecole de Charles.

I

Jean-Christophe-Frédéric Schiller naquit le 10 novembre 1759, le même jour que Luther et que Scharnhorst, dans une petite ville du Wurtemberg, à Marbach (1).

Il est Souabe : il avait dans sa prononciation l'accent de son pays et, en beaucoup de points, il ressemble à ses compatriotes. Le Souabe est inflammable et s'abandonne aisément à l'enthousiasme ; mais il est, en même temps, avisé, réfléchi, circonspect, et nul mieux que lui

(1) Les biographies de Schiller abondent en Allemagne ; les plus remarquables sont dues à Harnack, Brahm, Minor et Weltrich ; le travail de Harnack forme un volume, les ouvrages de Brahm, de Minor et de Weltrich ne sont pas encore terminés. La meilleure édition des œuvres de Schiller est celle qu'a donnée Bellermann.

ne sait critiquer l'erreur où il est tombé. Il est énergique; il a du caractère; c'est par le caractère que nombre de Souabes se sont fait une place dans l'histoire politique de l'Allemagne. Sur le domaine des choses de l'esprit, les Souabes ont marqué par leur hardiesse, par leur vaillance obstinée dans le combat qu'ils livraient au despotisme, par l'ardeur infatigable qu'ils mettaient à conquérir, à défendre la liberté.

Schiller avait une sœur aînée, Christophine, qui lui survécut longtemps; elle partagea ses jeux dans son enfance et le protégea dans sa jeunesse contre la sévérité de son père. De deux sœurs cadettes, l'une, Louise, n'eut jamais d'autre pensée que de bien tenir le ménage; l'autre, Nanette, douée de quelque talent poétique, mourut prématurément, et Schiller ne la connut que fort tard.

Il eut le bonheur d'avoir des parents qui l'élevèrent honnêtement et lui donnèrent d'excellents exemples. « J'ai eu, écrivait-il à Christophine, le meilleur des pères. » A quinze ans, à l'Académie militaire, il prenait en mépris et pitié ses camarades Bassmann et Brandt, parce qu'ils avaient dans l'âme je ne sais quoi de bas et de grossier, qui trahissait une mauvaise éducation domestique: il faisait évidemment un retour sur lui-même et se souvenait des leçons qu'il avait reçues au foyer de la famille (1).

(1) « ... die Sitten dieser beiden verraten eine schlechte Auferziehung zu Haus. » (ed. Bellermann, XIII, 418). Cf. à Christophine, 19 juin 1780 : « Ich habe das Glück vor vielen Tausenden den besten Vater zu haben. »

Au contraire des grands poètes, de Herder qui se nomme un enfant maternel et de Gœthe à qui « madame la Conseillère » transmit la gaîté du naturel et la vivacité de l'imagination, Schiller ne doit rien de son génie à sa mère. Dorothée Kodweiss n'avait guère d'instruction et ne connaissait d'autres livres que des livres édifiants, d'autre poésie que les chants religieux d'Uz et de Gellert.

Gœthe a peint sa mère dans l'Elisabeth de *Götz* et de *Hermann*. Schiller n'a représenté nulle part Dorothée Kodweiss, et, à l'exception de l'Isabelle de *la Fiancée de Messine*, les mères ne jouent dans son théâtre qu'un rôle insignifiant: la duchesse de Friedland et Hedwige, la femme de Guillaume Tell, se soumettent docilement à la volonté de leur mari; la mère de Louise Miller disparaît après le deuxième acte d'*Intrigue et Amour;* à peine est-il question de la mère des deux Moor dans *les Brigands*, et de la mère de Berthe dans *la Conjuration de Fiesque*, de la mère du major Ferdinand de Walter, de la mère de don Carlos, de celle de Max Piccolomini, de celle de Jeanne d'Arc, le poète ne dit mot.

Mais, physiquement, il était, assurait-on, le portrait de Dorothée Kodweiss : même taille élancée; mêmes cheveux blonds, presque roux; mêmes yeux un peu malades; même regard légèrement voilé; même teint délicat; même visage empreint de douceur et de sensibilité, voire de mélancolie.

Il doit davantage à son père Gaspard. Ce Wurtem-

bergeois, fils d'un boulanger de Bittenfeld, avait mené la vie errante des soldats du *Camp de Wallenstein*, et il conta plus d'une fois au jeune Frédéric son odyssée guerrière: apprenti frater en diverses villes, suivant des hussards bavarois dans les Pays-Bas, tombant aux mains des Français qui l'enrôlent dans leurs rangs, repris par les Impériaux, retrouvant son régiment et y obtenant un emploi de chirurgien, mais quittant à l'occasion la lancette pour le sabre, se mêlant aux housardailles, butinant et perdant ce qu'il avait gagné, accompagnant son chef d'escadron à La Haye et à Londres, rentrant au pays de Wurtemberg, passant l'examen et épousant, à Marbach, la fille de l'hôtelier du *Lion d'or*, puis, après la ruine de son beau-père, acceptant une place de fourrier dans un régiment wurtembergeois, assistant à la bataille de Leuthen, montant de grade en grade, devenant capitaine, dirigeant, de 1775 jusqu'à sa mort, la grande pépinière du château de la Solitude et par ses soins patients et assidus réussissant à faire produire au sol, presque partout rocheux, vingt mille arbres fruitiers pour les jardins ducaux et les routes du pays.

C'est par sa force de volonté que s'éleva Gaspard Schiller. Sa physionomie, que deux portraits nous ont conservée, était celle d'un homme résolu. Le front large, les yeux vifs, les traits fortement marqués, tout, dans ce visage un peu rude, annonce une âme entreprenante et avide d'action.

Ferme, net, pratique, il avait toutefois des éclairs

d'imagination, et un contemporain le dépeint comme aventureux et couvant de bizarres desseins. Il s'était attaché très sincèrement à un sien cousin, le savant de la famille, le parrain de son fils, Jean-Frédéric Schiller, un des bohêmes littéraires de cette époque, grand faiseur de projets, dédiant aux princes ses traductions de livres anglais, envoyant au duc de Wurtemberg des plans financiers et lui servant peut-être d'agent secret, finissant sa vagabonde existence comme imprimeur et maître de langues à l'Université de Mayence.

Ce personnage étrange donna le goût des lettres à son cousin. Dans l'année 1769, le capitaine Schiller publiait un ouvrage qui décida de son avenir en appelant sur lui l'attention de son prince. Il y traitait de la culture des champs, de la vigne, des arbres, et il déclarait qu'il voulait être utile à la société, qu'il avait un noble désir de gloire et l'espérance de ne pas disparaître sans laisser de trace (1).

Ce n'était donc pas tout à fait un esprit sec et positif. Il disait volontiers que la terre doit être non seulement exploitée, mais embellie. Dévot, aidant au milieu des combats l'aumônier du régiment à célébrer le culte divin, il avait composé des prières en vers comme en prose, et si sa poésie, raide et raisonnable, n'a de

(1) *Oekonomische Beiträge zur Beförderung des bürgerlichen Wohlstandes ;* chacun, dit-il, est capable « nach dem Verhältnis seines einzelnen Zustandes mit dem Ganzen, wenigstens etwas zur Beförderung der allgemeinen Wolfahrt beizutragen » et il ajoute qu'il a « eine edle Ruhmbegierde ». Minor, I, 37 ; Brahm, I, 15.

remarquable qu'un ton de naïve piété, c'est pourtant un essai de poésie.

A certains égards, Frédéric Schiller ressemble à Gaspard : inquiet, laborieux, se fixant toujours un nouveau but, allant toujours de l'avant, ne cessant d'aspirer au mieux, de progresser, de grandir jusqu'à la fin, et peut-être tenait-il encore de son père, outre l'activité et l'énergie, la passion de la gloire, « le plus haut de tous les biens (1), » et cette inspiration morale qui n'est presque jamais absente de ses œuvres.

Les premières années de Schiller s'écoulèrent à Marbach, puis, lorsque son père, la guerre terminée, fut chargé du recrutement, à Lorch et à Ludwigsburg.

De tous les endroits où se passa son enfance, c'est Lorch qui lui laissa le plus doux souvenir. A peine sorti de l'Académie militaire, il faisait à Lorch une excursion avec sa sœur Christophine. C'est Lorch qu'évoque sa pensée, quand il salue, par la bouche de Charles Moor, la maison paternelle, les nids d'hirondelles dans la cour, la petite porte du jardin, le coin de haie où il épiait les oiseaux (2).

Il avait, à Lorch, et aux alentours de Lorch, associé les réminiscences de l'histoire aux impressions de la nature. Il y avait vu le Hohenstaufen, sur lequel était

(1) Von des Lebens Gütern allen
Ist der Ruhm das höchste doch.
Wenn der Leib in Staub zerfallen,
Lebt der grosse Name doch.

(2) « Sieh da, auch die Schwalbennester im Schlosshof, auch das Gartenthürchen, und diese Ecke am Zaun... » (*Brigands*, IV,

autrefois le château des Staufen, et, au pied de cette montagne, la vieille chapelle où, d'après la légende, Frédéric Barberousse avait coutume de faire sa prière. Il y avait vu les ruines du couvent des Bénédictins, où reposaient les restes des souverains de la maison de Souabe et où se dressaient, non loin de leurs tombeaux, leurs statues de pierre, de Frédéric de Hohenstaufen à Conradin. C'est à Lorch que, suivant le mot d'un de ses camarades, s'alluma dans l'âme de Schiller l'étincelle qui devint une flamme (1). C'est là que son imagination prit l'essor, là qu'il vit comme se lever et marcher devant lui les héros de ses ballades : empereurs, chevaliers et varlets.

C'est à Lorch qu'il connut, en se liant avec le fils du pasteur Moser, les premières douceurs de l'amitié. Elle ne fut jamais pour lui un nom en l'air, et son âme expansive eut toujours besoin d'autres âmes, auxquelles elle pût s'ouvrir et se confier. « O amitié, s'écriait-il en 1795 dans un de ses plus beaux poèmes, amitié que j'ai de bonne heure cherchée et trouvée, tu guéris de ta main douce et tendre toutes les blessures et tu partages avec dévouement les fardeaux de la vie (2)! »

(1) Voir l'ode de Charles-Philippe Conz *an S.* (1781) :

Da noch schlummernd in uns
Ruhte der Funken, der jetzt
Aufzulodern begann und bald
Aufschlagen wird zur Flamme!

(2) *Die Ideale :*

Du,die du alle Wunden heilest,
Der Freundschaft leise zarte Hand,
Des Lebens Bürden liebend teilest,
Du, die ich frühe sucht' und fand,

C'est à Lorch qu'il exprime le désir d'être pasteur, comme son maître Moser. Ce Moser l'initiait aux éléments du latin et du grec. Schiller lui fut toujours reconnaissant : il lui éleva, selon l'expression du temps, un monument; il donna le nom de Moser à l'ecclésiastique qui, dans *les Brigands*, vient dire à Franz Moor, au milieu de la nuit, qu'il existe un Dieu vengeur.

La dévotion profonde de Gaspard Schiller avait, autant que les leçons et les prêches de Moser, déterminé la première vocation de l'enfant. Gaspard lisait souvent, le soir, à sa famille des passages de la Bible et, rapporte Christophine, on aurait pris alors le visage ému de Frédéric pour une tête d'ange. Quelquefois, le jeune garçon s'amusait à jouer au pasteur : un tablier noir lui servait de manteau, et un chiffon blanc, de rabat; il montait sur une chaise, et de là, avec un air fort sérieux, débitait à ses parents un petit sermon entremêlé de citations bibliques.

A Ludwigsburg, où son père s'établit dans les derniers jours de 1766, il fut mis à l'école latine. Ses professeurs usaient de la baguette, et, grâce à ces corrections, grâce surtout aux encouragements et aux admonestations de son père, qui le surveillait et le tenait de près, il devint un des meilleurs élèves de sa classe. Dans l'automne de 1771, il faisait à l'inspecteur Zilling un compliment en distiques latins, comme en ferait rarement un écolier de douze ans.

Son caractère se formait, se trempait. Un de ses maîtres, l'ayant injustement fustigé, présenta ses excu-

ses au capitaine Schiller. L'enfant avait le dos marqué de taches bleues. Pourtant il n'avait rien dit de son châtiment immérité, et, lorsqu'on lui demanda la cause de son silence, il répondit simplement : « J'ai pensé que mon maître n'y mettait pas de mauvaise intention. »

C'était lui qui donnait le ton, qui dirigeait les jeux de ses camarades. Il n'avait peur de personne, pas même de plus âgés que lui, et, à l'occasion, il provoquait ceux qui lui déplaisaient. S'il avait peu d'amis, il les aimait de tout son cœur. Pas de sacrifices qu'il ne fît pour se les attacher. C'est déjà le Schiller de plus tard : fier, audacieux, prêt à la lutte, et cependant sensible et tendre.

Ses premiers essais de poésie allemande datent de cette époque. En 1772, la veille de sa confirmation, sur un mot de sa mère qui le voyait flâner dans la rue et lui rappelait la solennité du lendemain, il exprimait, dans une pièce de vers, l'émotion religieuse qui le saisissait, et le capitaine Schiller s'écriait, en lisant cette pieuse effusion : « Fritz, es-tu devenu fou ? » Il connaissait Klopstock et composait, en 1773, un hymne *au Soleil* dans le mètre des odes à Ebert et à Giseke.

Son instinct dramatique s'éveillait. Son père l'avait mené plusieurs fois à l'opéra de Ludwigsburg, et Frédéric s'était cru transporté dans un monde de fées ; il ne comprenait rien, car les acteurs ne parlaient qu'italien ou français, mais il était tout yeux, tout oreilles. Il bâtit un théâtre avec des décors, découpa dans du

papier des personnages qu'il fit mouvoir par un fil comme des marionnettes, rangea devant lui des chaises vides qui figuraient le public, et de la sorte représenta de petites comédies. Bien mieux, il forma une troupe composée de ses deux sœurs, Christophine et Louise, et de quelques-uns de ses compagnons d'étude ; il mit la scène dans le jardin, distribua les rôles, joua lui-même, et, à ce qu'on raconte, gâta le spectacle par sa vivacité. A treize ans, il écrivait sa première tragédie. Elle avait pour titre *les Chrétiens*. C'était, sans doute, une glorification des martyrs. « La religion, dit-il en 1780, peut rendre heureux ses adorateurs jusque sur le bûcher qui s'écroule dans les flammes (1). »

L'idée d'être pasteur lui devenait de plus en plus familière. Dans une promenade avec son camarade Elwert, sur la colline qui domine Neckarweihingen, il se divertissait, en bibliques paroles et dans le style solennel du théologien, à bénir le village où les deux amis avaient pu, pour trois kreuzer, obtenir chacun une tasse de lait. Sa piété était fervente. Un lundi de Pentecôte qu'il allait, avec sa sœur Christophine, de Ludwigsburg à Marbach, sa mère lui raconta l'épisode des disciples que Jésus rencontra sur la route d'Emmaüs ; les deux enfants furent si profondément émus qu'ils tombèrent à genoux et se mirent à prier ; la montagne qu'ils gravissaient leur parut être le Thabor.

En Wurtemberg, selon le règlement, les futurs pas-

(1) « Die Religion kann ihre Anbeter auf dem einstürzenden Holzstoss beseligen » (ed. Bellermann, XIII, 468).

teurs demouraient cinq ans dans une école latine, puis deux ans encore dans une des petites écoles claustrales, à Denkendorf ou à Blaubeuren, puis deux ans encore dans une des grandes écoles claustrales, à Bebenhausen ou à Maulbronn, et enfin cinq ans au séminaire de Tubingue. Dès l'école latine, commençaient leurs épreuves. Ils devaient, cinq ans de suite, au mois de septembre, subir à Stuttgart le *Landexamen* devant le consistoire qui les interrogeait sur les trois langues, latin, grec, hébreu. Frédéric Schiller s'était déjà présenté quatre fois, non sans angoisse ; — son cœur battait, a-t-il dit plus tard, et la sueur coulait de son front sur son livre (1); — mais il avait réussi, et la commission déclarait qu'il était un enfant de bonne espérance, *puer bonae spei*.

II

Le duc Charles-Eugène de Wurtemberg changea le destin de Schiller. Il avait fondé récemment une académie militaire, où les meilleurs sujets des écoles du pays achevaient leurs études pour se consacrer dans la

(1) *Die Winternacht :*

Wie ungestüm dem grimmen Landexamen
Des Buben Herz geklopft,
Wie ihm, sprach itzt der Rektor seinen Namen,
Der helle Schweiss aufs Buch getropft.

suite, selon les termes de l'engagement signé par leur père, au service de la maison ducale de Wurtemberg, soit comme officiers, soit comme fonctionnaires, soit comme artistes. Par deux fois, il fit venir le capitaine Schiller, et lui dit qu'il avait l'intention de recevoir le jeune Frédéric dans son institut et de le vouer à la jurisprudence. Il fallut s'incliner devant la volonté du maître. Frédéric Schiller dut renoncer à la théologie, et, le 16 janvier 1773, il entrait à l'Académie militaire.

Charles-Eugène se regardait comme l'oint du Seigneur, comme un être infaillible, destiné par Dieu même à gouverner le Wurtemberg. « La patrie, disait-il, c'est moi. » De son propre chef, sans enquête ni jugement, il faisait incarcérer l'avocat Jean-Jacques Moser et le poète Schubart, et les tirait de prison au bout de plusieurs années, en daignant leur dire qu'il n'avait agi que pour le salut de leur âme. Il avait, en 1762, deux favoris : Montmartin et Rieger, qui se disputaient l'influence. Montmartin profita, pour perdre son rival, d'une lettre, vraie ou fausse, dans laquelle Charles-Eugène n'était pas ménagé. Un matin, Rieger arrive, comme d'habitude, à la parade : soudain, — et Schiller a raconté cette scène dramatique dans une de ses nouvelles, *le Jouet du Destin*, — le duc lui arrache sa croix, Montmartin lui brise son épée, deux aides de camp lui déchirent ses aiguillettes, et le malheureux est emmené à Hohentwiel, jeté dans un souterrain, où il reste quatre années sans voir face humaine, puis élargi, chassé de Wurtemberg, et, quel-

que temps après, rappelé par le prince, qui le nomme général et gouverneur de la forteresse d'Asperg.

Durant nombre d'années, Charles-Eugène avait gaspillé l'argent en bâtisses, en voyages, en plaisirs et fêtes de toute sorte. Mais sous l'influence de la belle comtesse Françoise de Hohenheim, dont il fit sa maîtresse en 1772 et sa femme en 1784, il changea son train de vie. Il n'avait plus à la bouche que les mots de religion et de vertu. Possédé subitement de la manie enseignante, qui sévissait alors, il devint pédagogue. Comme dit Schubart, il cessait, ainsi que Denys de Syracuse, d'être tyran pour jouer au maître d'école et créer une fabrique d'âmes, une plantation d'esclaves. Il avait élevé en 1770, à deux heures de Stuttgart, dans son château de la Solitude, au milieu de forêts aux chênes magnifiques et aux larges allées, un orphelinat militaire. L'année suivante, il transformait l'établissement en séminaire. En 1773 il le baptisait du nom d'académie. En 1781, il l'appela Ecole supérieure de Charles et obtint de l'empereur Joseph que cette *Karlsschule* aurait tous les droits d'une université. En même temps, Françoise de Hohenheim fondait une Ecole des Demoiselles.

Le duc fut le recteur, le *rector magnificus*, de l'Académie militaire. Il y paraissait souvent, au bras de la comtesse de Hohenheim. Il lisait assidûment les rapports des maîtres; il assistait aux repas; il présidait à l'examen annuel, qui durait deux semaines; il distribuait les médailles ou prix chaque année au 14 décembre, jour de la fondation de l'institut; il distri-

buait les punitions, et, parfois, de sa propre main, distribuait aussi les soufflets. Il donnait des sujets de dissertation, et, en 1778, Schiller et vingt-huit de ses condisciples traitèrent cette question proposée par Charles-Eugène: « Est-ce être vertueux que d'être trop bon ? » En 1774, les élèves durent se dépeindre ainsi que les camarades de leur division, et dire sans ambages quels étaient leurs sentiments envers Dieu, le duc et leurs supérieurs, leurs relations entre eux, leurs aptitudes, leurs penchants. La même année, Charles-Eugène leur demandait quel était le plus mauvais d'entre eux; tous s'entendirent pour désigner Charles Kempff, et Schiller répondait en distiques latins :

Sicut ego credo, Karl Kempff est pessimus omnis
Ordinis, et vitiis deditus usque malis.

La discipline établie par le duc était sévère. Tout se faisait militairement et par ordre; tout était réglementé, même la longueur de la queue qui tombait derrière les épaules. Les élèves n'avaient pas de vacances. Leur correspondance était très rigoureusement surveillée. Leurs parents ne les voyaient qu'avec une autorisation spéciale et sous les yeux d'un fonctionnaire de l'école. Leurs sœurs n'étaient pas admises : s'ils connaissent les femmes, dit Schiller, c'est avant qu'elles commencent à devenir intéressantes et lorsqu'elles ont cessé de l'être (1). Quotidiennement, au dîner, et, les jours fé-

(1) ... « unbekannt mit dem schönen Geschlechte (die Thoren dieses Instituts öffnen sich Frauenzimmern nur, ehe sie anfangen interessant zu werden, und wenn sie aufgehört haben, es zu sein.) »

riés,à l'église et en promenade,ils portaient l'uniforme: habit bleu d'acier avec parements noirs et boutons d'argent,cravate noire et manchettes unies,gilet blanc, culotte blanche, souliers à boucles, tricorne galonné et l'épée au côté. Ils se levaient à six heures, faisaient leur lit, brossaient leurs vêtements, s'aidaient les uns les autres à tresser leur queue et à se friser. Puis ils descendaient du dortoir pour prendre un léger déjeuner. Leurs classes et leurs études duraient,le matin,de sept à onze heures, et, le soir, de deux à sept heures. De onze heures à midi, ils revêtaient l'uniforme et, à midi précis, venaient en rangs et par divisions,sous la conduite de leurs surveillants,se ranger dans une salle spéciale, le *Rangiersaal*, où ils étaient passés en revue, soit par l'intendant Seeger, soit plutôt par le duc. A cette parade se donnaient les éloges et les blâmes : l'élève répréhensible avait mis à sa boutonnière le billet qui signalait sa faute, et le duc dictait aussitôt le châtiment. Après cette inspection, les élèves allaient au réfectoire. Un surveillant criait *Beten!* et, debout, ils écoutaient le *Benedicite* que disait l'un d'eux; *Essen!* et ils s'asseyaient pour dîner; *Beten!* et, de nouveau debout, ils écoutaient les grâces; *Marsch !* et ils se mettaient en marche pour changer de vêtements et s'ébattre ensuite dans le jardin jusqu'à deux heures.Le souper avait lieu à huit heures, et le coucher à neuf.

De malheureuses différences existaient entre ces jeunes gens. Passe encore de fonder des ordres, de décider que ceux qui remporteraient soit quatre, soit huit

médailles à la distribution annuelle des prix seraient ou *chevaliers* ou *grands chevaliers*, de leur donner de meilleurs plats et l'espoir qu'ils seraient placés plus avantageusement que leurs camarades : c'était récompenser le mérite.Mais pourquoi maintenir dans l'École les privilèges de la naissance?

Les nobles ou cavaliers se distinguaient des bourgeois ; eux seuls portaient les cheveux poudrés; ils baisaient la main au duc, et les autres, le pan de l'habit; ils avaient leur dortoir, leur table au réfectoire, une marque particulière à l'uniforme, et, au bain, un barrage les séparait des roturiers!

L'Académie militaire avait donc de grands défauts, et Frédéric Stolberg, en la visitant, se demandait avec inquiétude si un généreux esprit animait l'ensemble, si la vraie humanité allait et venait dans ces salles, si la discipline militaire n'étouffait pas d'heureux germes. Les élèves étaient, bon gré mal gré,courtisans; le duc exigeait d'eux d'incessantes protestations de gratitude; ils devaient, à chaque instant, glorifier le « grand Charles », l'appeler leur bienfaiteur et leur père, et leurs discours et dissertations se terminaient invariablement par un brillante apostrophe au souverain, par l'assurance que son panégyriste ne pouvait que balbutier et pleurer, par une invocation aux générations futuresqui viendraienten pèlerinage sur latombe de *Serenissimus*.

En 1774, dans les dernières lignes de son rapport sur ses camarades, Schiller déclare qu' « il estime le

prince et doit l'estimer plus que ses parents qui dépendent immédiatement de la grâce du prince ». Il ajoute que son père lui a recommandé de plaire au duc : « Pense, m'a dit mon père, que du prince dépend ton bonheur et que sans lui tes parents seraient malheureux ; prie pour sa vie, afin qu'il ne te soit pas enlevé au milieu de l'éclat de ton bonheur ». L'enfant — il allait avoir quinze ans — conclut qu'il aime, qu'il vénère, qu'il adore le prince, qu'il admire la grandeur d'âme qui règne dans les traits du prince et promet l'indulgence : « Laissez-moi répandre de l'encens devant votre vie ; laissez-moi, ô mon père, soupirer parce que je ne puis assez bien vous remercier! » Jusqu'à sa sortie de l'Ecole militaire, Schiller a loué Charles-Eugène : il vante son « cœur unique » ; il le félicite de « verser les rayons de la sagesse » sur la jeunesse, de « créer des hommes », de contribuer à l'harmonie de l'univers et d' « imiter la divinité ». Il exalte pareillement la comtesse Françoise de Hohenheim : elle « assaisonne et rehausse les joies » de Charles-Eugène ; « fidèle aux leçons du prince, elle unit sa vertu à la vertu de son sublime ami pour faire la félicité du Wurtemberg » ; son visage respire une sérénité céleste et annonce le calme de sa conscience ; elle marche parmi les mortels comme une déesse ; « que notre cœur, disait Schiller à ses condisciples, soit le monument de Françoise, et de basses pensées ne le profaneront jamais (1)! »

(1) Stolberg, *Gesamm. Werke*, VI, 57 ; cf. éd. Bellermann, XIII, 429, 441-444, et IX, 24-26.

Qui sait si son goût pour la forme oratoire ne vient pas de là? Ces flatteries excessives, ces compliments guindés, ces harangues d'apparat, ces dissertations où foisonnaient les fleurs de la rhétorique, le fastueux éclat de ces fêtes scolaires, le ton élégant, noble, français, que le duc voulait imposer à ses jeunes Souabes, lourds et gauches, tout cela faisait prendre aux élèves un peu d'affectation et d'emphase. On nous dit que les Wurtembergeois des deux sexes élevés à l'Ecole militaire et à l'Ecole des Demoiselles donnaient volontiers dans le phébus et conservaient jusqu'à la fin de leur vie un penchant aux phrases ampoulées (1). Quelle enflure en certains passages des mémoires et écrits de Massenbach, qui se pique d'avoir reçu des leçons de style à l'institut de Stuttgart! Ce qu'il y a de pompeux et de grandiloquent dans l'œuvre de Schiller date peut-être de la *Karlsschule*.

Mais l'école avait ses mérites. Elle développait la culture générale de l'esprit, parce qu'elle possédait presque tous les enseignements et que les élèves pouvaient suivre les cours qui leur plaisaient. Un officier, qui y fit ses études, assure qu'elle était, en son temps, la meilleure des écoles militaires; que le futur soldat, y fréquentant les futurs hommes d'art et de science, appréciait toutes les professions et regardait son métier, non pas comme une fonction privilégiée, mais comme une branche du service de l'Etat.

(1) Schoell, *Aufsaetze zur klassischen Literatur*, 236.

Les professeurs étaient jeunes, ardents, désireux de bien faire, car le duc renvoyait ceux qui « montraient trop peu de feu ». Elèves et maîtres s'attachèrent les uns aux autres et tous vécurent en très bon accord. Des hommes remarquables sont sortis de l'Académie militaire de Stuttgart: Massenbach, Neipperg, le sculpteur Dannecker, le peintre Wächter, le mathématicien Pfaff, notre grand Cuvier. Malgré ses griefs contre le duc, Schiller a reconnu que l'institution avait répandu la science au dehors, produit des artistes, affiné le goût de la peinture, de la sculpture et de la musique.

Il s'est plaint du régime de l'Ecole. Mais elle n'était pas si noire qu'il l'a dépeinte. Elle n'avait rien d'une prison, et il n'a pas langui derrière des barreaux de fer. L'Ecole donnait des fêtes, des concerts, des bals, des représentations. Nos académistes jouaient, avec les pensionnaires de l'Ecole des Demoiselles, des pièces françaises et, depuis 1779, des pièces allemandes. Quoi qu'ait dit Schiller, ils connaissaient donc le beau sexe. Ils apprenaient à danser, à tirer des armes, à monter à cheval. Lorsqu'ils furent à Stuttgart, ils eurent chacun leur jardinet. Nombre d'entre eux se sont souvenus avec reconnaissance de Charles-Eugène, et, en 1828, plus de deux cents se réunirent pour fêter avec enthousiasme le centième anniversaire de sa naissance. « Si l'Académie militaire, avouait Schiller dès 1784, a manqué mon bonheur, elle a fait celui de plusieurs centaines d'autres (1). »

(1) « Eiserne Stube... seine Bildungsschule hat das Glück man-

C'est à l'Académie militaire qu'il apprit le français. S'il a dans son œuvre nombre de gallicismes, s'il lit couramment Laclos, Restif et nos auteurs de Mémoires, s'il traduit aisément la *Phèdre* de Racine et deux pièces de Picard, s'il put causer français à la cour de Weimar et suivre, quoique avec un peu de fatigue, la parole agile et preste de Mme de Staël, c'est qu'il a passé sa jeunesse à l'Académie militaire au milieu de gens qui savaient le français. Son professeur de langue française était un ancien acteur du nom d'Uriot, qui déclamait volontiers des tirades de *Molière* et de nos tragiques. Le duc de Wurtemberg qui, comme Frédéric II, estropiait l'allemand, ne parlait guère que le français; « *dines, messieurs* », disait cet auguste pion, lorsqu'il donnait aux élèves le signal de s'asseoir, et dans une fête scolaire en l'honneur de Charles-Eugène, le personnage qui représentait le Wurtemberg, adressait à la déesse Hygieia une prière composée par Uriot en vers français : *Déesse, prends pitié de nos vives alarmes.* Plusieurs condisciples de Schiller venaient du pays de Montbéliard : Scharffenstein et Grammont étaient de Montbéliard même; Boigeol était d'Héricourt; Masson était de Blamont (1).

Enfin, la contrainte à laquelle il fut soumis lui a moins nui qu'il le croyait. Il disait amèrement que sa pièce des *Brigands*, composée en cachette à l'Académie militaire, « *hätte mir hundert Ohrfeigen eingetragen, wenn sie auch gerade das meinige verfehlt haben sollte* » (annonce de la *Thalia*). Cf. Minor, I, 96-100.

(1) Schanzenbach, *Französische Einflüsse bei Schiller*, 6. Les élèves s'appelaient *Eleven* et non *Schüler*.

mie militaire, était le produit de l'union monstrueuse de la subordination et du génie. Un journaliste lui répondit avec raison que dame Subordination avait donné au génie un enfant superbe (1).

Schiller passa deux ans à la Solitude. La *Messiade* de Klopstock y fut sa lecture favorite, et il écrivait à sa sœur Christophine de longues lettres sur les beautés de ce poème. Il eut l'idée de composer une épopée dont Moïse serait le héros, et, de même que Klopstock avait fait un *David* et un *Salomon*, il voulait faire un *Absalon*. Le choix de ses sujets prouvait son instinct dramatique. *Absalon* offrait le tableau pathétique du conflit entre le père et le fils, et la peinture d'un jeune prince qui, selon l'expression de Schiller dans un de ses discours d'école, s'abaissait à embrasser les plus vils des citoyens, parce qu'il avait soif de dominer et voyait de loin briller le diadème (2). Moïse était, non pas un personnage passif, comme le Messie de Klopstock, mais un personnage agissant, un chef de peuple, un conducteur d'armée et, ainsi que l'a dit Gœthe dans

(1) « ... eine Geburt, die der naturwidrige Beischlaf der Subordination und des Genius in die Welt setzte. » (Annonce de la *Thalia*.)

« Dem Genius gebar Madame Subordinatio
Ein zügelloses aber herrliches Kind, die Räuber.

(*Pfälzisches Museum*.)

(2) « Was war der Grundtrieb, der den Sohn Davids beseelte, dass er in Jerusalems Thoren in die Umarmung der niedrigsten Bürger sank?... die Krone, die ihm fernher ums Haupt schimmerte, der Durst nach Herrschaft. » (Discours du 10 janvier 1779.) Cf. *Brigands*, II, 2, les mots de Frantz sur son père : « sass liebreich lächelnd am Thor... »

ses notes du *Divan*, un homme au poing hardi et qui ne vise qu'à l'action.

Les camarades de Schiller connaissaient ses inclinations. Dans leurs rapports au duc, en 1774, ils s'accordent sur ce point, qu'il a un penchant extraordinaire pour la poésie, qu'il trouve en elle son plus grand plaisir, que rien ne peut l'en détourner, qu'il lit constamment des vers et qu'il en fait volontiers. Un d'eux assure qu'il a beaucoup d'imagination, et un autre, Hoven aîné, un ami de Ludwigsburg, qu'il montre le goût le plus vif pour la tragédie et qu'il a même « cherché souvent à entreprendre quelque chose ».

Ses propres rapports sont fort curieux. Schiller se garde de dire qu'il aime la poésie. Il confesse ses défauts ; il se déclare étourdi, précipité, impatient ; mais c'est pour obtenir l'indulgence, et il a soin d'ajouter qu'il est sincère, loyal, sensible. Ses camarades, qu'il observe d'un œil pénétrant, et, de son propre témoignage, avec une grande curiosité, sont vigoureusement décrits. Il les groupe, les oppose les uns aux autres ; il a déjà l'art des contrastes. D'un mot, et sans insister méchamment, il marque les travers de ceux qu'il estime : Chatillon, Schmidlin, Batz sont d'excellents jeunes gens, et ils aiment leurs amis, « qui toutefois se plaignent de leur fierté ». Il n'épargne pas ceux qu'il méprise ; il accuse Eisenberg et Parrot de s'humilier bassement devant les supérieurs et de chercher, par les moyens les plus honteux, à s'insinuer dans la faveur du prince. Il blâme sévèrement Kempff, qui

« pèche contre les devoirs de l'amitié », et il taxe d'impudence Kapff et Faber, qui font les fanfarons et content avec détail leurs prouesses futures. Sa franchise est telle qu'il ne dissimule pas les vices de ses amis; il reproche à l'aîné des Hoven orgueil, égoïsme, grossièreté. En revanche, il rend hommage à Bilfinger, le meilleur de ses condisciples par son application extraordinaire et surtout par son cœur.

Il avait reçu de ses camarades, au moins en partie, l'éloge qu'il décernait à Bilfinger. Tous louent sa piété, sa sincérité, son cœur. Selon les uns, il est gai, enjoué, capable de grands mouvements de joie; selon les autres, il est réservé, renfermé, mélancolique. Et, sans doute, il avait de bons ou de mauvais jours. Ne regrettait-il pas d'étudier la jurisprudence? N'écrivait-il pas au duc, comme s'il plaidait pour lui-même, que l'élève Plieninger désirait se consacrer à la théologie et en faire son gagne-pain? N'ajoutait-il pas qu'il s'estimerait heureux s'il pouvait, lui aussi, servir comme théologien son prince et sa patrie (1)?

Schiller eut donc, pendant son séjour à la Solitude, des accès de découragement. Il avoue qu'il n'a pas observé la propreté que les règlements commandaient. Ses camarades assurent, en effet, qu'il pourrait pren-

(1) « (Plieninger) legt sich auf die Theologie und wünschte sie als seine Brotwissenschaft betrachten zu können.... Es ist Ihnen schon bekannt, gnädigster Herzog, mit wieviel Munterkeit ich die Wissenschaft der Rechte angenommen habe, wie glücklich ich mich schätzen würde, wann ich durch dieselbe meinem Fürsten, meinem Vaterlande dereinst dienen könnte; aber weit glücklicher würde ich mich halten, wann ich solches als Gottesgelehrter ausführen könnte. »

dre plus de soin de sa toilette. Le surveillant général, le rude et brutal Nies, le traite de cochon. Evidemment Schiller se négligeait, se laissait aller. Il avait des manies singulières; qui ne sait qu'au grand étonnement de Gœthe il conservait dans le tiroir de sa table des pommes pourries dont il aimait l'odeur? Il était timide encore, maladroit, emprunté; il ne se faisait pas à l'austère discipline de l'école; jusqu'au milieu de 1774, sa note de conduite fut toujours « *médiocre* ».

Il avoue également qu'il n'a pas employé ses facultés comme il devait. S'il obtint le prix de grec en 1773, s'il eut l'année d'après en grec et en latin la note *bien*, s'il suivit avec zèle le cours d'enseignement religieux et mérita les louanges du professeur Hartmann, il était très faible dans les autres matières, et notamment dans le droit, qui le rebutait tout à fait. Au classement général de sa division, il fut, en 1775, constamment le dernier. A vrai dire, il eut une maladie de croissance; il grandissait de trois pouces par an, et, en 1774, il dut rester cinq semaines de suite à l'infirmerie.

III

Mais le duc Charles-Eugène, désireux de plaire aux habitants de sa capitale, avait résolu de transporter à Stuttgart l'Académie militaire, et, le 18 novembre 1775,

les élèves quittaient la Solitude et traversaient la ville aux acclamations de la foule, pour loger désormais dans une ancienne caserne, derrière le château.

L'enseignement de la médecine avait été introduit dans l'école, et Schiller, se souvenant que son père avait été chirurgien, se rappelant que le grand Haller était à la fois poète et médecin, jugeant que la médecine avait beaucoup plus de rapports avec la poésie que la sèche jurisprudence, heureux d'abandonner une étude qui le dégoûtait, s'était fait inscrire avec six autres pour suivre les nouveaux cours. Le duc remarqua bientôt son ardeur studieuse. Schiller fut un des premiers de sa section, et il se distingua, non par la propreté, mais par la conduite, par le zèle, par le savoir. Il avait eu six billets ou notes de blâme à la Solitude; il n'eut pas une punition durant les cinq ans qu'il passa dans l'Ecole de Stuttgart.

Il n'en pensait pas moins. Une révolution se produisait alors dans la littérature. De jeunes écrivains, les écrivains du *Sturm und Drang* (1) qui se décernaient sans nulle modestie le nom de génies, se révoltaient contre les règles et contre la froide élégance de Gellert et de Weisse. Ils proclamaient le poète un être supérieur, qui devait peindre les passions avec vigueur, pénétrer les caractères, plonger son regard au fond des âmes, et, par la puissance de son imagination, par la sincérité des sentiments qu'il éprouvait, par l'éclat, par l'énergie,

(1) Cf. la première série de ces *Etudes*, pp. 96-97.

par la chaleur de son style, créer des œuvres originales et vraiment allemandes. Schiller était de cœur avec ces novateurs hardis.

A la Solitude, au milieu des bois, les élèves vivaient loin du reste des hommes. A Stuttgart, si calme que fût la ville, ils étaient en contact avec le monde, ils l'entrevoyaient, ils l'entendaient bruire autour d'eux. Malgré les règlements, malgré les inspecteurs et les surveillants, les livres nouveaux pénétraient en contrebande avec le tabac et les friandises. Ils étaient parfois surpris dans les commodes et sous les lits, et aussitôt confisqués ; mais ils reparaissaient toujours et forçaient toujours le blocus.

Schiller avait pu lire à la Solitude *l'Emilie Galotti* de Lessing, *l'Ugolin* de Gerstenberg et les premières œuvres de Gœthe, *Götz de Berlichingen* et *Werther*, dont il citait de mémoire des passages entiers.

Il lut à Stuttgart *Clavijo* et *Stella ;* il lut le *Siegwart* de Miller ; il lut les drames de Lenz, qu'un professeur de l'Académie nommait à côté de Gœthe parmi les grands auteurs dramatiques, *l'Otto* et *les Jumeaux* de Klinger, *le Jules de Tarente* de Leisewitz, les poésies du peintre Müller et des bardes de Gœttingue.

Ainsi que la plupart de ses contemporains, il confondait le bon et le mauvais, regardait la littérature entière du *Sturm und Drang* comme neuve, originale et vraiment belle. A sa fenêtre grillée, en arrosant ses pots de lis, il s'attendrissait sur les infortunes de

Siegwart, et c'est plus tard qu'il a jugé sainement ce roman ridicule, tout plein de larmes et de la sensibilité la plus outrée. Il exaltait Klinger : « C'est un de ceux, a-t-il dit, qui agirent sur moi avec force, et ces impressions de la jeunesse sont ineffaçables. » Il savait *Jules de Tarente* par cœur et le préférait à *Emilie Galotti :* Lessing observait infiniment mieux, Leisewitz touchait davantage ; Lessing se bornait à surveiller ses héros, Leisewitz était leur ami. Quand Schiller travaillait au *Don Carlos*, ne tâchait-il pas de donner à l'infant, avec l'âme d'Hamlet, le sang et les nerfs de Jules de Tarente, et le premier germe de son cosmopolitisme ne serait-il pas le mot que Leisewitz prête à l'amant de Blanca : « Le monde est ma patrie et tous les hommes ne forment qu'un seul peuple (1) ? »

Il s'enthousiasmait pour Rousseau, pour Plutarque, pour Ossian, pour Shakespeare.

Lut-il Rousseau dans le texte français ou en traduction allemande ? On ne sait. Il n'a sans doute connu les *Discours* du Genevois, *l'Emile*, *la Nouvelle Héloïse*, qu'après avoir quitté l'Académie militaire. Mais Rousseau avait animé de son esprit les écrivains du *Sturm und Drang*, Gœthe, Leisewitz, Klinger, tous ceux que Schiller lisait avec passion et qui répétaient

(1) Caroline de Wolzogen, *Schillers Leben*, 16 ; *Schillers Briefwechsel mit Christophine und Reinwald*. 43-44 : « Darum rührte mich Julius mehr als Emilia, wenn gleich Lessing unendlich besser als Leisewitz beobachtet ; er war der Aufscher seiner Helden, aber Leisewitz war ihr Freund... Carlos hat Blut und Nerven von Julius. » Cf. *Julius von Tarent*, II, 5 : « Die Welt ist mein Vaterland und alle Menschen sind ein Volk. »

avec Jean-Jacques qu'il fallait être homme et revenir à la nature. Le frère Martin, ce personnage de *Götz de Berlichingen*, que Schiller cite dans sa dissertation médicale de 1780, ne s'élevait-il pas contre le renoncement que prêche la religion, et Götz ne criait-il pas, avec les défenseurs de Jaxthausen, *Vive la liberté* (1)? Que voyait Werther autour de lui, sinon, comme Schiller dit plus tard dans une de ses études philosophiques, des bornes et des entraves, et ce qu'il y a de plus propre à faire haïr la réalité (2)? Et le Jules de Leisewitz ne déclarait-il pas que la société empoisonne l'humanité, que l'Etat tue la liberté, que la règle de la nature est plus vieille que celle d'Augustin (3)? En tout cas, Schiller connaissait Rousseau par un essai très solide et instructif, que Sturz avait publié sur le philosophe. Sturz représentait Jean-Jacques comme un de ces hommes rares que l'on estime et tourmente. Il le louait d'avoir cherché sérieusement la vérité, d'avoir voulu le bien de ses semblables, d'avoir prêché le culte de l'idéal à une société corrompue, d'avoir cru généreusement que ses contemporains sauraient comprendre ce qui fait le bonheur. Il reproduisait plusieurs mots de Rousseau qui frappèrent vivement Schiller, et notamment celui-ci, que les grands hommes de l'antiquité exécutaient ce qu'ils enseignaient, que les mo-

(1) Cf. la première série de ces *Etudes*, 87-92.
(2) *Ueber naive und sentim. Dichtung*, « nur Schranken ».
(3) *Julius von Tarent.*, II, 1 et 5 : « Was ist älter, die Regel der Natur oder die Regel des Augustins?... Narren können nur streiten, ob die Gesellschaft die Menscheit vergifte? Beide Teile geben es zu, der Staat tötet die Freiheit. »

dernes ne savent que bavarder. Il racontait avec détail la persécution que Jean-Jacques avait essuyée à Motiers, et il déplorait que ce Rousseau, qui vénérait la religion, fût partout chassé comme un brigand. Schiller lut et relut cet essai de Sturz, et, en 1781, lorsqu'à l'exemple de Sturz il glorifie Rousseau, il s'écrie que ce génie, qui des chrétiens désirait faire des hommes, a souffert par des chrétiens, est mort par des chrétiens, qu'il n'était pas destiné pour cette terre, qu'il est retourné chez les anges, ses frères (1).

Il raffola de Plutarque. N'avait-il pas lu dans l'étude de Sturz que Rousseau aimait Plutarque et ne trouvait rien de plus touchant que l'abnégation de l'historien grec préférant un petit emploi dans sa ville natale à la place de gouverneur impérial ? Pour distraire un camarade malade, Schiller lui lisait les *Vies des Hommes illustres* et, à sa sortie de l'Académie, un de ses premiers soins fut d'acheter la coûteuse traduction de Schirach, en sept volumes.

Il s'enflamma pour les nuageuses figures que Macpherson avait mises à la mode, pour ce monde mélancolique et sombre d'Ossian, qu'évoque Werther désespéré. Il cite dans un de ses discours scolaires le modeste Kathmor, qui se cache au fond des forêts pour

(1) Sturz, *Schriften, zweite Sammlung, Denkwürdigkeiten von Johann Jacob Rousseau :* « einer von den wenigen, die man hochschätzt und quält... er suchte ernstlich die Wahrheit... er verehrte die Religion und ward überall, wie ein Strassenräuber, über die Grenzen verjagt. » (Pp. 74 79.) Cf. *Rousseau :*

Rousseau leidet, Rousseau fällt durch Christen,
Rousseau, der aus Christen *Menschen* wirbt.

ne pas entendre la louange, il imite dans *les Adieux d'Hector*, que Charles Moor et Amélie d'Edelreich ont coutume de chanter ensemble, les adieux de certains personnages d'Ossian (1), et, en 1795, il se souvient encore de la pièce intitulée *Carthon*, la juge excellente et admire la façon dont le barde, poursuivi par l'image de la ruine de toutes choses, prend son essor vers le ciel pour y trouver, dans le cours du soleil, le symbole de l'impérissable.

Il se plongea dans la lecture de Shakespeare. Ce fut Abel, son professeur de philosophie, qui lui révéla le tragique anglais. Abel avait coutume de citer des passages des grands poètes, et, un jour qu'il retraçait à son auditoire le combat du devoir contre la passion, il lut quelques endroits d'*Othello* traduit par Wieland. Schiller l'écoutait avidement et semblait sous le charme; à la fin de la classe, il demanda le livre et l'étudia depuis, rapporte Abel, avec un zèle ininterrompu. Son camarade Hoven possédait le Shakespeare de Wieland; Schiller consentit à lui céder un plat favori pour conserver plus longtemps le précieux exemplaire. Dans sa dernière dissertation médicale il citera plusieurs fois celui qu'il appelle notre Shakespeare, et il est, comme Gœthe et les jeunes Allemands qui se réunissaient à Strasbourg autour du greffier Salzmann, aussi versé dans Shakespeare que dans la Bible, *shakespearefest* et *bibelfest*. Pourtant il s'étonne d'abord de la froi-

(1) Minor, I, 583.

deur et de l'insensibilité de l' « Eschyle britannique », qui se met à railler dans les instants les plus pathétiques et trouble par les bouffonneries d'un fou l'impression des scènes les plus déchirantes : en certains endroits, où Schiller voudrait s'arrêter, Shakespeare passe avec indifférence ; en d'autres, où le jeune Souabe désire courir et ne pas demeurer, le tragique anglais s'attarde complaisamment. Mais, ainsi que Gœthe, Lenz, Klinger et les écrivains du *Sturm und Drang*, Schiller déclare bientôt que Shakespeare, c'est la nature prise sur le fait. Il le proclame le plus grand peintre des hommes, et il préfère sa « rude et scythique magnificence » aux copies de Gotter, de Weisse, de Stéphanie. « Shakespeare, dit-il, avait, en son pouvoir, le génie du drame, comme Prospero avait Ariel. » Il le met bien au-dessus des Français, bien au-dessus de Corneille. Il juge qu'en France « la triste bienséance a châtré l'homme de la nature », que les héros de Corneille sont de « froids spectateurs de leur fureur » ou de « pédantesques professeurs de leur passion », que Rodrigue semble faire une conférence sur ses peines et « passer en revue les mouvements de son âme, comme une Parisienne ses mines devant le miroir ». Le cri de Macduff : *Il n'a pas d'enfants !* lui paraît plus vrai, plus saisissant que l'exclamation de don Diègue : *O rage, ô désespoir !* Plus tard, ne soutient-il pas que les personnages du théâtre français n'oublient jamais leur rang, qu'ils dépouilleraient plutôt leur humanité que leur dignité, qu'on les prendrait

pour ces rois des vieux livres d'images, qui se mettaient au lit avec leur couronne (1)?

Au milieu de tant de lectures nouvelles, il restait attaché, comme auparavant, à Klopstock : « J'étais, disait-il, son esclave. » Son maître, Balthazar Haug, qui faisait aux élèves de l'Académie un cours de logique et de littérature, ne citait-il pas Klopstock comme un modèle de grandeur et de grâce? Schiller ne reconnaît-il pas, dans un passage de ses écrits philosophiques, que Klopstock est l'idole de la jeunesse et qu'elle se laisse emporter avec amour dans les espaces infinis que lui ouvre le poète? Il mêle à ses dissertations d'école des vers de la *Messiade* ou des *Odes*, et c'est dans les mêmes termes que Klopstock, et avec le même accent qu'en 1777, il célèbre l'amitié : « C'est une félicité que le lien céleste de l'amitié, sympathie qui marie les âmes aux âmes ; une larme fait connaître l'ami à l'ami, et un regard qui lit dans le regard ; c'est une félicité de jouir lorsque l'ami jouit, de pleurer avec lui lorsqu'il pleure (2) ».

(1) *Ueber naive und sentim. Dichtung ; Ueber das gegenwärtige deutsche Theater ; Ueber das Pathetische ;* ed. Bellermann, VIII, 120 et 331 ; XIII, 80 ; cf. la première préface des *Brigands, id.*, XIII, 168.

(2) Minor, *Zwei Schulhefte Schillers* (Zeitschrift f. d. österr. Gymnasien, 1888, XII, 1057) ; *Ueber naive und sentim. Dichtung, id.* 358 (« der Abgott der Jugend... Sie ergeht sich mit Liebe und Lust in den endlosen Räumen, die ihr von diesem Dichter aufgethan werden ») ; ed. Bellermann, IX, 23 :

Selig ist der Freundschaft himmlisch Band,
Sympathie, die Seelen Seelen trauet ;
Eine Thräne macht den Freund dem Freund bekannt
Und ein Auge, das ins Auge schauet ;
Selig ist es, jauchzen, wenn der Freund
Jauchzet, weinen mit ihm, wenn er weint.

Les amis qu'il avait partageaient ses goûts littéraires : c'étaient Scharffenstein, qui devint lieutenant général et gouverneur d'Ulm; Hoven aîné, que Schiller s'efforçait plus tard d'appeler à Iéna; Petersen, qui fut bibliothécaire de la ville de Stuttgart et qui publiait en 1782 une traduction d'Ossian.

Scharffenstein, Hoven, Petersen et Schiller résolurent, une fois, de composer en collaboration un roman. Une autre fois, ils firent un choix de leurs poésies et envoyèrent le recueil à un éditeur de Tubirgue; ils ne reçurent pas de réponse : depuis quelques années, l'éditeur était mort. Ils se remirent à la besogne. Petersen brocha une pièce larmoyante; Hoven, un roman à la Werther; Scharffenstein, un drame chevaleresque; Schiller, une tragédie.

Toute cette littérature, rapporte Scharffenstein, ne valait pas le diable. Mais c'était la veine tragique qui, chez Schiller, revenait sans cesse. « Un sujet de tragédie, s'écriait-il plaisamment, pour mon dernier habit, pour ma dernière chemise! » Lorsqu'il sut par un journal qu'un étudiant de Nassau s'était donné la mort, il fit un drame dont cet émule de Werther était le héros, et, vers la même époque, il écrivait, sur le modèle de *Jules de Tarente*, un *Cosme de Médicis*. Rien ne subsiste de ces essais. Schiller les a détruits, malgré la peine qu'ils lui avaient coûtée. Non seulement il doutait de lui-même, mais il travaillait avec effort, et ses œuvres lui demandaient beaucoup de temps et d'application. Il est donc rarement satisfait de ses productions;

tantôt il les déchire ou les brûle, tantôt il les abandonne pour les reprendre plus tard.

Haug lui fit goûter les premières douceurs de la publicité. Il dirigeait *le Magasin souabe* et y inséra deux poésies de son élève : en 1776, *le Soir*, et, en 1777, *le Conquérant* (1).

Dans *le Soir*, Schiller décrit assez confusément le paysage, le soleil qui se couche, la cime des chênes et le sommet des montagnes qui se couvrent d'or, le vallon qu'inonde une mer de feu, le rossignol qui chante sans qu'une feuille ose bruire sur les arbres. La pièce rappelle les odes religieuses de Klopstock ; c'est un éloge de Dieu « créateur du soir » et créateur de toutes choses.

Le Conquérant, dans son mètre asclépiade, — comme l'ode du *Lac de Zurich*, — et son style haletant, rempli d'exclamations et de superlatifs, est encore une imitation de Klopstock. Notre académiste flétrit le conquérant, dont l'épée dégoutte du sang des héros et dont « le regard ivre danse sur les flammes des villes » ; il le voue à la vengeance, lui annonce qu'au jour du jugement Dieu n'aura pour lui ni grâce ni pitié : la malédiction du poète, et, comme dit Schiller, la malédiction la plus maudite, la plus chaude, la plus ardente, pèsera dans la balance qu'elle entraînera jusqu'au fond de l'enfer. Haug eut raison de reprocher au jeune auteur des obscurités et des exagérations.

(1) *Der Abend* et *der Eroberer* (ed. Bellermann, IX, 17-23).

Klopstock était donc le dieu de Schiller et de ses amis. Ce fut lui qui brouilla Schiller et Scharffenstein. Les deux jeunes gens s'étaient promis une éternelle amitié : ils juraient d'être l'un pour l'autre ce qu'étaient Selim et Sangir. Séduit, fasciné par le caractère mâle et résolu de Scharffenstein, Schiller le regardait presque comme un être supérieur. Mais Scharffenstein, entraîné par ses deux compatriotes de Montbéliard, Masson et Boigeol, se prit à critiquer les poésies de Schiller ; il déclara qu'elles n'avaient pas d'originalité, qu'elles ne venaient pas du cœur, qu'elles n'étaient qu'une copie de Klopstock. Blessé jusqu'au fond de l'âme, Schiller rompit avec Scharffenstein par une lettre superbe, émouvante, pleine d'exclamations et d'interrogations, qui se succèdent, se pressent avec une passion toute dramatique : « Notre amitié était-elle commune et terrestre, ou supérieure, immortelle, céleste ? N'aurait-elle pu durer l'éternité ? Parle, parle sincèrement, où aurais-tu trouvé un ami qui sente avec toi ce que se disaient nos regards dans le silence de la nuit étoilée, devant ma fenêtre ou à la promenade du soir ? »

Cette rupture rejeta Schiller dans ses études médicales, qu'il avait jusqu'alors négligées. Il s'était, en 1776 et en 1777, livré presque tout entier à la poésie. En 1778 et en 1779, il fit, comme il dit, une pause. Il voulait sortir au plus tôt de l'Académie militaire, être son maître, composer librement et à loisir les œuvres dont l'idée le hantait.

Mais Abel resta son maître préféré, et il ne cessa de philosopher. Abel était éclectique. Il enseignait que l'âme est immortelle et qu'il y a pour les humains une autre vie où ils trouvent la récompense de leurs bonnes œuvres et le châtiment de leurs mauvaises actions. Il professait l'optimisme de Leibniz et de Wolf tout en recommandant, comme Sulzer et Mendelssohn, la philosophie écossaise, notamment *les Principes* de Ferguson traduits et commentés par Garve, et il disait avec Ferguson et Garve que le bonheur est la vue claire du plan de l'univers, que l'homme qui pénètre à fond les desseins du créateur est l'homme le plus heureux et devient parfait en comprenant la perfection. Il expliquait volontiers les phénomènes spirituels par l'action des causes physiques et il citait dans ses cours *la Physiologie humaine* de Haller, *le Médecin* et *la Physiologie animale* d'Unzer, *le Traité* de Tissot sur les nerfs. Schiller resta longtemps fidèle aux doctrines d'Abel. Dès l'Ecole il fait dire au héros de ses *Brigands,* à Charles Moor, que la preuve que tout ne finit pas comme un jeu de marionnettes, c'est la soif de bonheur qui nous dévore et l'idéal d'une inaccessible perfection qui nous obsède. Dans son discours scolaire sur les effets de la vertu, il s'emporte contre les matérialistes qui « soufflent leur poison dans les âmes » et contre La Mettrie, contre Voltaire qui « s'élèvent sur les ruines de mille esprits malheureux une colonne d'infamie ».

Il partage avec Abel l'optimisme de Leibniz. Il unit les idées de sagesse, de vertu et de bonheur. Il écrit

dans ses dissertations de 1779 et de 1780 que la vertu, c'est l'amour de la félicité guidé par la raison, que c'est « le lien de l'amour et de la sagesse », que c'est une « sage bienveillance », qu'elle rend les esprits plus parfaits et contribue ainsi à l'harmonie de l'ensemble. Ferguson traduit par Garve est l'un de ses livres de prédilection. Il reconnaît qu'il emprunte sa définition de la vertu aux « plus grands philosophes du siècle » ou aux Ecossais. Dans son projet de préface des *Brigands*, il rappelle ce mot de Garve qu'aucun homme n'est imparfait de tout point, et Garve est un de ceux qu'il ménage dans les *Xénies* : « Noble souffrant, dit-il, lorsque je t'entends parler de la patience, combien le peuple des bavards cagots me devient odieux ! » Enfin, de même qu'Abel, il s'est attaché dans ses études de médecine à rechercher les rapports du physique et du moral, et il raisonne moins en médecin qu'en littérateur, en écrivain disert, sans précision ni rigueur, avec plus de citations d'autrui que d'observations personnelles.

Dans l'automne de 1779 il soumit à ses professeurs une dissertation intitulée *Philosophie de la physiologie*. Le fragment qui subsiste de ce travail respire une ardeur audacieuse et juvénile. Schiller affirme son intention de renverser des théories. Il se prononce contre Haller, qu'il accuse de dormir parfois, comme le bon Homère, et notamment contre Bonnet avec une extrême vivacité. A l'entendre, Bonnet est un charlatan qui esquive les difficultés avec une légèreté toute française,

exposedes choses qu'il ne saurait prouver, tire des conséquences que nul homme n'oserait tirer, sinon un Français; son système peut plaire à sa patrie; mais le lourd Allemand s'indigne, lorsqu'il a soufflé sur cette poussière d'or et qu'au-dessous il ne voit rien que du vent. L'assurance de Schiller n'est pas moindre que la violence de son langage; il avance sur un ton triomphant qu'il existe une force entre la matière et l'esprit; cette force, qui réside dans le nerf, il la nomme force intermédiaire, et il déclare cavalièrement, méprisamment, que l'expérience la démontre et que la théorie ne peut la rejeter, que plus d'un don Quichotte de la médecine et de la métaphysique s'est trémoussé et se trémousse sur ce domaine, mais que lui, Schiller, n'ira pas troubler les morts et irriter les vivants.

Rien d'étonnant que les juges du candidat aient blâmé — tels sont leurs termes, — son style fleuri, ses pensées emportées, trop hardies même pour un poète, et qu'on ne pouvait toujours deviner, son préjugé pour les idées nouvelles et son penchant à tout mieux savoir que les autres. Ils lui refusèrent l'autorisation d'imprimer son travail, tout en reconnaissant qu'il avait l'esprit pénétrant et que, lorsqu'il aurait cessé de fermenter, il serait un savant entreprenant et utile. Le duc approuva cette décision et conclut, sans croire d'ailleurs si bien dire, que Schiller serait certainement un très grand sujet, s'il continuait à s'appliquer, mais que le jeune homme, malgré les belles choses qu'il avait exprimées, devait rester un an encore

à l'Académie pour que son feu s'amortît un peu.

Au lieu de s'amortir, le feu qui dévorait Schiller devint plus intense. Quatre semaines après cet examen, Gœthe, de retour de la Suisse avec le duc Charles-Auguste de Weimar, visitait l'Académie militaire, et, le surlendemain, 14 décembre 1779, il assistait à la distribution des prix. Charles-Eugène, qui présidait la cérémonie, avait mis le duc à sa droite et le poète à sa gauche : Gœthe, qui n'était pas « cavalier », Gœthe, fils d'un bourgeois de Francfort et bourgeois comme tous ces fils d'officiers et de fonctionnaires qui venaient, en recevant leurs médailles, baiser au duc Charles le pan de l'habit, Gœthe était, de par sa gloire littéraire, assis à côté du souverain, et Charles-Eugène le traitait à l'égal d'un prince! Schiller eut trois médailles, mais son succès l'émut peut-être moins que la présence de l'auteur de *Götz* et de *Werther*, qui, selon le mot de Petersen, apparaissait dans la vigueur de son génie et la beauté de sa jeunesse.

Ce fut, sans doute, sous cette impression qu'au mois de février 1780 il proposa de jouer *Clavijo* pour célébrer l'anniversaire de la naissance du duc Charles. Il distribua les rôles, prit pour lui celui du journaliste espagnol, et... fit rire l'assistance par ses gestes et ses cris.

Le léger ridicule dont il s'était couvert dans cette occasion ne lui ôtait rien du prestige qu'il exerçait alors dans l'Ecole. C'était lui que l'intendant Seeger avait consulté sur le choix de la pièce qui serait représentée.

Il passait pour le bel esprit de la maison. S'il fallait, en 1778, souhaiter la fête à la comtesse de Hohenheim, soit au nom de l'Académie militaire, soit au nom de l'Ecole des Demoiselles, c'était Schiller qui faisait le compliment et qui louait Françoise, « chef-d'œuvre de la vertu ». En 1780, au jour de naissance de la comtesse, c'était lui encore qui prononçait dans la salle d'examen, devant le duc et la cour, un discours en prose sur les effets de la vertu. C'était lui qui composait, sous le titre de *la Foire* (1), dans la manière de Gœthe et de Gotter, une opérette qui fut jouée par les élèves, et Seeger le chargeait d'écrire une comédie où la liberté de l'Académie contrasterait avec celle des Universités; mais cette comédie, bien que remaniée à plusieurs reprises, était injouable : chaque fois que Schiller la remettait sur le métier, il rembrunissait les couleurs et assombrissait davantage le tableau de l'institut de Stuttgart.

Il avait entièrement changé. Plus de sauvagerie ni de réserve Son air était assuré, résolu. Il faisait bonne mine à ceux dont il aimait la droiture, traitait avec mépris ceux dont il connaissait la bassesse, ripostait aux remontrances des surveillants sur un ton de froide politesse mêlée d'une pointe d'ironie sarcastique, taquinait par instants ses amis, imposait à tous par le caractère, par le talent, par ses saillies. Au fond, il savait ce qu'il valait, et quiconque voyait

(1) *Der Jahrmarkt*.

s'avancer d'un pas raide dans les couloirs de l'Ecole ce jeune homme de haute taille et d'allure militaire sentait qu'il avait conscience de sa force. « Il s'imagine, disait la mère d'un élève, qu'il est plus que le duc de Wurtemberg. » Et le duc de Wurtemberg ne l'intimidait pas. Un soir, au souper, Charles-Eugène vint causer familièrement avec lui en s'appuyant sur le dossier de sa chaise, et Schiller, rapporte un témoin de la scène, répondait au duc sans aucun embarras, avec vivacité, en souriant et en clignotant des yeux.

Un nouveau cercle d'académistes se formait autour de lui. « J'ai, écrivait-il à sa sœur, nombre d'amis qui m'aiment beaucoup. » C'étaient, outre Hoven et Petersen, Haug, le fils du professeur, Schubart, le fils du poète, Heideloff, le futur peintre, Dannecker qui devait faire le buste classique de Schiller, Zumsteeg qui mit quelques-uns de ses vers en musique.

Ils s'entretenaient de l'avenir et se le représentaient sous les couleurs les plus riantes. « Avec quelle ardeur, dira Schiller dans un de ses poèmes, l'adolescent s'élançait dans la vie en acte et en parole, en images et en sons! Jusqu'aux astres les plus pâles de la voûte éthérée s'élevait l'essor de ses desseins. Devant lui dansaient l'Amour avec son doux loyer, la Fortune avec sa couronne d'or, la Gloire avec son auréole d'étoiles, la Vérité dans l'éclat du soleil (1)! »

(1) ... In That und Wort, in Bild und Schall !
... Bis an des Aethers bleichste Sterne
Erhob ihn der Entwürfe Flug!
... Wie tanzte vor des Lebens Wagen

Ces aspirations idéales n'empêchaient pas Schiller et ses amis d'avoir l'esprit gaillard et libertin de leur âge. Wieland, Souabe comme eux et qui plaisait à leurs sens, fut un moment leur auteur favori. Ils prirent, plaisir à lire *Idris* et *les Récits comiques*. Haugt Hoven, Petersen, Schiller traitèrent le sujet scabreux de Rosalinde au bain, et ce fut à qui dépasserait l'autre en gravelure.

Mais Wieland ne put prendre dans leur cœur la place de Klopstock, qu'ils regardaient comme le poète de la patrie et de la liberté. Schiller écrivait, en la modifiant, dans l'album de son camarade Orth, une strophe de l'ode de Klopstock, *le Nouveau Siècle*. Klopstock avait dit : « O liberté, son argentin pour l'oreille, lumière pour la raison, essor sublime pour la pensée, sentiment qui élève le cœur ! » Schiller disait : « O esclavage, bruit de tonnerre pour l'oreille, nuit pour la raison, marche de limace pour la pensée, sentiment qui torture le cœur (1) ! »

L'esprit fier, libre, républicain, que leurs lectures

Die luftige Begleitung her !
Die Liebe mit dem süssen Lohne.
Das Glück mit seinem goldnen Kranz,
Der Ruhm mit seiner Sternenkrone ;
Die Wahrheit in der Sonne Glanz !

(1) Klopstock, *Das neue Jahrhundert :*

O Freiheit,
Silberton dem Ohre,
Licht dem Verstand und hoher Flug zu denken,
Dem Herzen gross Gefühl !

Schiller, *An Ludwig Orth :*

O Knechtschaft,
Donnerston dem Ohre,
Nacht dem Verstand und Schneckengang im Denken,
Dem Herzen quälendes Gefühl !

inspiraient à ces jeunes gens, se donnait carrière dans leurs conversations. Ils étaient impatients de servitude, et il leur tardait de secouer le joug de l'Académie militaire. Sortir de cette geôle leur semblait s'affranchir de la tyrannie, et ils ne parlaient qu'avec une profonde sympathie de leur camarade Grammont qui, dans l'été de 1780, tomba dans la plus affreuse mélancolie et faillit en mourir. Schiller fut chargé de rendre compte à l'intendant de l'état du malade, et il rapporta que Grammont se croyait l'homme le plus malheureux de la terre : Grammont n'était pas libre et aimait mieux être manœuvre ou mendiant que d'étudier plus longtemps à l'Académie (1)!

C'est vers cette époque, sans doute, qu'il composa deux pièces de vers, que Petersen trouvait « terriblement belles » : *la Crypte des Rois* et *le Chant triomphal de l'Enfer*. Dans l'une, il développait peut-être la réflexion shakespearienne du Jules de Leisewitz sur « la poignée de poussière qui fut jadis le grand Théodoric ». Dans l'autre, Satan énumérait les ruses qu'il avait inventées pour perdre le genre humain, et les diables lui répondaient en chœur : « Pouah! Sainte Trinité! »

Mais la grande œuvre de Schiller, en cette année décisive de 1780, c'est son drame des *Brigands*. Il y travaillait pendant la nuit : il a toujours aimé ces heures de silence et de solitude, où, comme il s'exprime dans

(1) « Er glaubte sich den unglückseligsten Menschen auf Erden... als Taglöhner und Bettler würde er immer vergnügter sein als hier, wall er da frei sei » (ed. Bellermann, IX, 446 et 450).

le Soir, l'inspiration déploie plus hardiment ses ailes. Pour avoir une lampe, il se disait malade et se rendait à l'infirmerie. Quelquefois le duc entrait; vite Schiller cachait son manuscrit sous un livre de médecine. Le lendemain, il lisait à ses amis, toute chaude encore, la page qu'il avait écrite, et il la lisait n'importe où, en un recoin du vaste bâtiment de l'Ecole, dans le jardin, à la promenade. Un dessin de Heideloff représente une de ces lectures furtives et d'autant plus saisissantes qu'elles étaient faites à la dérobée et avec crainte de surprise. C'est durant une excursion dans les bois: Schiller, assis sur un tronc d'arbre, lève les yeux vers le ciel et, laissant de côté son papier, récite avec enthousiasme la scène où Charles Moor retrouve son père dans la tour; ses auditeurs, Kapff, Hoven, Heideloff, Dannecker, couchés près de lui sous les pins, le regardent tout émus et tendent les mains pour applaudir.

Son drame est en prose, comme tous les drames de la période du *Sturm und Drang*. Mais il y inséra quelques vers, entre autres *les Adieux d'Hector* et *le Chant des Brigands*. Il aimait toujours la poésie. En cette année 1780, il suivit à l'Académie militaire les cours de Nast sur Homère et de Drück sur Virgile, sans faire toutefois des progrès dans les langues anciennes, et il disait plus tard avec raison qu'il avait complètement négligé le grec et puisé très petitement à la source du latin, qu'en somme, de quatorze à vingt-quatre ans, il ne s'était nourri que de littérature moderne (1). A

(1) « Ich habe mich in dem entscheidenden Alter, wo die Ge-

l'exemple de Bürger, qui traduisait *l'Iliade*, il voulut traduire plusieurs endroits de *l'Enéide*. Il se garda néanmoins d'employer l'iambe, dont Bürger s'était malencontreusement servi, et il mit en hexamètres un passage du premier livre de l'épopée latine. Sa version, intitulée *Tempête sur la Mer tyrrhénienne*, parut dans le journal de Haug. Elle est dans le goût du temps : il abuse des exclamations et répète, pour faire de l'effet, les mêmes mots sonores, les mêmes adjectifs retentissants (1). « Pas mal, s'écriait le directeur du *Magasin souabe*, mais trop de feu, trop de feu ! »

La pièce *Fantaisie funèbre* offre de semblables exagérations. Un académiste, ami de Schiller, Hoven cadet, était mort à l'âge de dix-huit ans. Schiller décrit les funérailles du jeune homme, naguère superbe dans sa force, et qui gît maintenant, « froid comme glace, » dans un linceul. Son poème n'a rien de banal. Mais le malheureux Hoven est successivement un chevreuil, un aigle, un fier coursier. Schiller l'exalte, assure que des « mondes dormaient en lui » et veut nous faire croire que l'élève de l'Institut militaire était aimé des jeunes filles. Il accumule les détails sinistres ou horribles, la lune aux clartés mourantes, les étoiles pâles « comme des lampes dans la crypte », les gens

müthsform vielleicht für das ganze Leben bestimmt wird, von vierzehn bis vierundzwanzig ausschliessend nur aus modernen Quellen genährt, die griechische Literatur völlig verabsäumt und selbst aus dem Lateinischen sehr sparsam geschöpft » (Schiller à Humboldt, 26 oct. 1796, *Briefw. zwischen Schiller und W. v. Humboldt*, 184.)

(1) Un vers commence par ces trois épithètes : Brausend und sausend und ungestüm.

qui forment le cortège et qui ressemblent à autant de spectres, le père dont « la carcasse frissonne », la porte du cimetière qui, comme dans *Lénore*, s'ouvre avec fracas sur ses gonds d'airain, le cercueil qui s'enfonce dans la fosse, la corde qui grince, les pelletées de terre qui tombent avec un bruit sourd. Cette pièce de vers est plus que funèbre ; elle est macabre, et que dut penser le pauvre père en la lisant (1)?

Cependant l'année 1780 finissait, et, avec elle, la vie scolaire de Schiller. Au mois de novembre, il présenta deux mémoires. L'un, en latin, traitait des fièvres inflammatoires et putrides : il ne fut pas publié, parce qu'il avait été, de l'avis des professeurs, trop rapidement écrit. L'autre, en allemand, l'*Essai sur la connexion de la nature animale de l'homme avec sa nature spirituelle*, mérita les honneurs de l'impression, parce qu'il témoignait d'un grand labeur en un sujet difficile. Schiller y montre que l'homme est à la fois ange et bête, et le mélange le plus intime des deux substances qu'on nomme l'âme et le corps. Mais, en vrai carabin et tout fier de l'expérience récemment acquise, il s'attache à mettre en lumière le rôle important que le corps joue dans les opérations de l'âme, et il combat et le spiritualisme, qui fait du corps la prison de l'esprit, et le stoïcisme, qui veut élever l'homme au rang d'un être idéal et qui n'est qu' « un bel égarement de la raison (2) ».

(1) *Eine Leichenphantasie.*
(2) *Versuch über den Zusammenhang der tierischen Natur*

Le poète perçait fréquemment dans cette dissertation, et les professeurs de Schiller lui reprochèrent justement de ne pas être simple, de ne pas maîtriser son imagination. Il invoquait Shakespeare et Addison, Gerstenberg et Gœthe, et, non sans rire, non sans faire avec ses amis des gorges chaudes de cette impertinence, il citait deux passages de ses *Brigands !* « Un recruteur de bandits, écrit-il, a dit qu'il faut corrompre âme et corps » : c'est un mot qu'il prête à Spiegelberg, un des personnages de son drame. Il avait même l'audace de reproduire plusieurs lignes d'un dialogue entre Franz Moor et un domestique, en ajoutant qu'il les tirait d'une tragédie anglaise, *la Vie de Moor*, par Krake (1) !

des Menschen mit seiner geistigen (ed. Bellermann, XIII, 453-499).

(1) Evidemment ce nom de Krake est mis pour « craque », mot français que Schiller tenait peut être de ses camarades du pays de Montbéliard, et la « craque » était excellente.

LES BRIGANDS

I. Les imitations et réminiscences. — II. L'action. — III. Défauts et qualités. — IV. Les caractères. — V. La langue. — VI. Audaces de Schiller — VII. Le remaniement de Mannheim.

Esquissé sans doute vers 1777, poursuivi l'année suivante, abandonné en 1779, repris, remanié, retouché, refondu dans l'année 1780, le drame des *Brigands* était terminé lorsque son auteur sortit de l'Académie militaire de Stuttgart, et il parut en 1781 à la foire de Pâques (1).

Un récit de Schubart, dans *le Magasin souabe* de 1775, avait fourni le sujet. Schubart racontait que les deux fils d'un gentilhomme allemand, Charles et Guillaume, étaient de caractère différent : Charles, ouvert,

(1) Cf., outre les ouvrages déjà cités de Minor, Brahm et Weltrich, le travail de Bellermann, *Schillers Dramen*, et celui d'Albert Koniz, *les Drames de la jeunesse de Schiller*.

ardent, gai, quelquefois paresseux et polisson ; Guillaume, pieux, du moins en apparence, obéissant, appliqué, un petit Caton. Charles se laisse entraîner au vice par la vivacité de son tempérament ; il est « l'adorateur de Cythérée et l'élève d'Anacréon » ; il emprunte de l'argent pour le donner à de pauvres étudiants ; il a un duel malheureux, s'enfuit de l'Université, s'engage sous les drapeaux de Frédéric II, reçoit une blessure à Freiberg, guérit, et écrit alors à son père la lettre la plus tendre, essaie d'obtenir son pardon par un aveu sincère de ses erreurs et par une triste peinture de son malheur. Mais Guillaume, qui l'avait précédemment dénoncé, intercepte la lettre. Charles, ne recevant pas de réponse, regagne sa patrie, entre comme domestique au service d'un paysan, à une lieue et demie du château paternel, et devient par son adresse et son bon cœur le favori du village. Un jour qu'il fend du bois dans la forêt, il voit son père assailli par des hommes masqués ; il le sauve ; il se fait reconnaître, et le vieillard le nomme son ange gardien, la joie de ses dernières années. Guillaume, qui, pour se mettre en possession du domaine, a soudoyé les assassins, Guillaume, pardonné, s'éloigne et vit désormais dans une petite ville où il fonde une secte dite des rigoristes. Voilà, concluait Schubart, une histoire à écrire : l'auteur devra « essuyer l'incarnat trompeur de la face de l'hypocrite et défendre contre lui les droits du cœur ».

Schiller s'empara du thème de Schubart et lui donna de vastes et tragiques proportions, et, pour nous servir

d'une expression de sa préface, une colossale grandeur. Son Charles a quelque chose de plus farouche et de plus imposant que le Charles de son devancier. Dans le récit de Schubart, Charles n'a pas reçu de réponse à sa lettre de contrition ; dans le drame de Schiller, son cadet lui envoie la malédiction paternelle, et Charles, exaspéré, se fait, non pas soldat, non pas domestique, mais brigand ; il ne se borne pas à sauver son père, il le venge ; il ne pardonne pas à son frère, il jure de verser le sang fraternel.

Toutefois Schiller prend à son compatriote wurtembergeois quelques traits saillants. Comme le Charles de Schubart, le Charles de Schiller mène à l'Université une vie dissolue ; il fait des dettes ; il se bat en duel ; il prend la fuite ; il combat, ou mieux il est censé combattre, sous l'étendard de Frédéric, non à Freiberg, mais dans une bataille plus populaire, celle de Prague, où était le fiancé de la Lénore chantée par Bürger ; lorsqu'il écrit à son père, sa lettre est interceptée par son frère cadet ; de même que le bon fils de Schubart, il découvre et empêche le parricide. Enfin, selon le vœu de Schubart, Schiller met la scène de son drame, non en Espagne ou en Grèce, mais en Allemagne. N'avait-il pas déjà, au contraire de ses prédécesseurs, de Klinger, qui transporte *les Jumeaux* en une région incertaine sur les bords du Tibre, et de Leisewitz qui plaçait ses héros dans une vague et lointaine Tarente, n'avait-il pas suivi la réalité dans *l'Etudiant de Nassau*, qui devait représenter un second Werther, et dans

son *Cosme de Médicis*, dont l'action se passait à Florence, à une époque précise et en un pays connu ? De même, dans *les Brigands*, les personnages de Schiller sont allemands : ils vivent et s'agitent sur terre allemande, au temps de la guerre de Sept ans; ce sont des compatriotes et des contemporains qu'il présente au public.

La pièce contient des allusions à l'histoire politique du Wurtemberg. Le ministre qui, selon Charles Moor, s'est, de la poussière du peuple, élevé par ses flatteries au rang de premier favori du prince, c'est Montmartin, et le voisin dont « la chute a été le marchepied de sa grandeur », c'est Rieger. Le conseiller des finances qui trafiquait des charges et « repoussait de sa porte le patriote désolé », c'est Wittleder. Le puissant personnage qui fait jeter Kosinsky en prison et lui enlève sa fiancée, c'est le juif Süss, ministre du précédent duc Charles-Alexandre, et Kosinsky, c'est peut-être Charles de Stetten, dont Süss avait déshonoré la sœur.

Ce fut évidemment une grande audace de transporter le lecteur ou le spectateur, non pas, comme Klopstock, dans l'ancienne Germanie, non pas, comme Gœthe, à la fin du règne de l'empereur Maximilien, mais dans les forêts de l'Allemagne du XVIIIe siècle, dans ces forêts où Jean-Jacques proposait aux hommes de revenir pour se soustraire au contact d'une société dégénérée. Mais les bandits, les *Räuber*, que Schiller groupait autour de Charles Moor, n'étaient pas une fiction. Le public accueillit sûrement avec un sourire les fréquentes

métaphores dont Schiller se servait pour désigner le gibet, cette bête à trois jambes, ce gibier aux corbeaux, cette échelle qui mène au sein d'Abraham, ce mausolée entre ciel et terre, ce lieu où le pendu reçoit les visites du royal oiseau de Jupiter (1). Il y avait alors, dans tout l'Empire germanique, de nombreuses bandes de brigands qui tenaient tête à la police et bravaient ceux qu'on appelait les « bas bleus » ou les « chevaliers du pain de munition (2) ». Elles se composaient de ces gens qu'embauche Spiegelberg, de boutiquiers ruinés, de magisters et de scribes renvoyés. Quelques-uns de leurs chefs, le bavarois Hiesel et l'aubergiste du *Soleil*, Frédéric Schwan, le héros d'une nouvelle de Schiller, avaient acquis une grande célébrité, et l'imagination populaire les transformait en héros. Ils paraissaient sur la scène. Möller représentait dans *Sophie* un capitaine de brigands qui protégeait les opprimés et se montrait aussi magnanime que vaillant. Pas n'était besoin, comme fait Schiller dans sa préface, de citer parmi les modèles de Charles Moor le « digne et honorable brigand » que Cervantes a peint dans *Don Quichotte*, ce Roque Guinard qui dépouille les passants en leur demandant pardon de la liberté grande et partage le produit de ses vols entre ses compagnons avec

(1) Das dreibeinigte Tier... Rabenstein... die Sakerments-Leiter, auf der ich in den Schoss Abrahams steigen sollte .. das Monument, das er sich zwischen Himmel und Erden errichtet... die Ehre hat, von Jupiters königlichem Vogel Visiten anzunehmen.

(2) Die Blaustrümpfe (parce qu'en certains endroits ils portaient des bas bleus) ou die Ritter vom Kommissbrot.

une scrupuleuse équité. On parlait, en Allemagne et en France, des exploits de Cartouche, du pouvoir souverain qu'il exerçait sur ses hommes, de sa galanterie envers les dames, et Franz Moor cite le fameux voleur dans la première scène du drame.

Plusieurs traits, que Schiller attribue à ses brigands, sont d'ailleurs authentiques. Comme Charles Moor, le baron de Trenck avait, pour venger un camarade, mis le feu à une ville, la ville de Cham en Bohême, fait sauter la poudrière et livré les maisons au pillage. Comme la bande de Spiegelberg, la bande du grand Seep avait pris d'assaut, dans le pays de Fürstenberg, un couvent de nonnes.

A ces souvenirs du temps s'ajoutent ceux de l'Académie militaire. Nombre de passages des *Brigands* conservent la trace de l'enseignement que Schiller recevait à l'Ecole de Stuttgart. « Que Didon, s'écrie Amélie à la fin du drame, que Didon m'apprenne à mourir! », et cette pédantesque exclamation de l'héroïne nous rappelle que Schiller avait projeté de traduire Virgile. L'enseignement philosophique de l'établissement perce par endroits, et c'est l'élève d'Abel, c'est le lecteur de Ferguson et de Garve, qui fait dire à Charles Moor : « Pourquoi cette soif ardente de bonheur? Pourquoi cet idéal d'une perfection inaccessible? Il y a pourtant une si divine harmonie dans la nature inanimée! Pourquoi y aurait-il cette dissonance dans la nature raisonnable? » C'est encore le lecteur de Ferguson et de Garve qui cherche à résoudre le

problème de la liberté humaine : « Ne redoutez ni la mort, ni le danger, dit Charles aux brigands, car une inflexible destinée règne sur nous »; et, dans le monologue du IVe acte, le héros s'efforce d'imputer ses actes à la fatalité : « Ombres de ceux que j'égorgeai, vos gémissements et vos blessures ne sont que les anneaux d'une chaîne indissoluble du destin, et le bout de cette chaîne se rattache à mes soirs de congé, aux caprices de mes bonnes et de mes gouverneurs, au tempérament de mon père, au sang de ma mère. »

Parfois aussi se fait entendre l'auteur de la thèse sur la *connexion de la nature animale de l'homme avec la nature spirituelle*. « Philosophes et médecins, dit Franz Moor, m'enseignent avec quelle justesse les dispositions de l'esprit s'accordent avec les mouvements de la machine : les émotions convulsives sont accompagnées d'une dissonance des vibrations mécaniques ; les passions attaquent la force vitale », et, en un endroit, le médecin l'emporte tellement sur l'écrivain que Schiller met au bas de la page une note, la seule du drame, sur une experte empoisonneuse de Paris.

Franz est, du reste, de tous les personnages des *Brigands*, le seul à user des termes de médecine. Mais il en use à satiété. On croirait qu'il a passé plusieurs années de sa jeunesse à la clinique, et de l'aveu même de l'auteur, les crudités de son langage révoltent la délicatesse de nos mœurs (1). Tantôt il décrit le mal français ; tantôt il se pique de hâter la mort de son père par un

(1) « ... die Zartlichkeit unserer Sitten empört. » (Première préface des *Brigands*.)

moyen si sûr que « le couteau de l'anatomiste ne trouvera nulle part de blessure ni de poison corrosif » ; tantôt il s'abandonne à d'indécentes réflexions sur la naissance de l'homme, qui n'est que l'œuvre du hasard. C'est un disciple de Voltaire ou plutôt de La Mettrie, contre qui Schiller s'échauffait dans son discours scolaire sur les effets de la vertu, et lorsqu'il dit que son frère «a consumé toute l'huile de sa vie», il ajoute ces mots en français : « *C'est l'amour qui a fait ça.* »

D'autres réminiscences de l'Académie militaire nous échappent, et nous ignorons ce que Schiller a mis de ses conversations et impressions d'école dans son drame. Mais nous savons qu'il y avait à l'Académie un officier du nom de Razmann, et qu'un Mohr et un Schweitzer y étaient élèves. Quand Schiller dit qu'il faut, pour former un brigand, une pâte fine, un génie national, un climat particulier, et que le pays des Grisons est l'Athènes des coquins, il vise un surveillant de la *Karlsschule*, originaire des Grisons, et que les « académistes » détestaient. Lorsque Charles Moor souhaite d'être né mendiant ou de devenir manœuvre, et lorsque Spiegelberg rêve la fondation d'un nouveau royaume de Judée, Schiller se rappelle les vœux de l'hypocondre Grammont et le projet aventureux d'un autre de ses condisciples, nommé Moritz, qui traînait partout une grammaire hébraïque et entretenait ses compagnons de son dessein de réunir les Juifs dans la vallée de Josaphat et de rebâtir Jérusalem. Lorsqu'il retrace les souffrances du vieux Moor, qui languit enfermé

dans une tour, il songe non seulement à l'Ugolin de Gerstenberg, mais au père de son camarade Schubart, au malheureux prisonnier d'Asperg. Ne prêtait-il pas quelques traits de sa propre physionomie à Charles Moor? « Le caractère de Schiller, rapporte son ennemi Stäudlin, ressemble à celui de Charles Moor; il est fougueux, fier, et ne veut souffrir personne à côté de lui ». Franz, décrivant la figure de son aîné, son long cou d'oie, ses yeux qui lancent des flammes, ses sourcils touffus qui pendent sur ses yeux, ne décrit-il pas la figure de Schiller? Et Schiller, voyant au théâtre de Mannheim le petit et corpulent Böck jouer le personnage de Charles, ne remarquait-il pas que l'acteur aurait dû être — comme lui — grand et maigre?

Allons plus loin. Deci, delà, surtout dans le rôle de Maurice Spiegelberg — le seul des brigands à qui Schiller donne un prénom — se reconnaissent les saillies des académistes. Quel dommage que Spiegelberg ne soit pas devenu général! Il aurait fait passer les Autrichiens par une boutonnière. Quel dommage qu'il n'ait pas été médecin! Il aurait inventé une poudre pour le goître. Quel dommage qu'il n'ait pas été financier! Il aurait surpassé Sully, et, de la pierre, tiré des louis d'or. N'est-ce pas une grosse plaisanterie d'académiste que le mot de Charles Moor sur son siècle énervé: « La force des reins est tarie, et il faudrait de la levure de bière pour aider à propager l'espèce? » Et certaines expressions, comme *delicïöse Bursche* ou *von Indepen-*

dens declamiren, n'appartiennent-elles pas au jargon de l'Ecole ?

Mais ce qu'il importe de marquer, c'est l'influence des favoris de Schiller sur son œuvre, l'influence des écrivains qui l'enthousiasmaient à l'Ecole militaire, de Plutarque, de Klopstock, de Leisewitz, de Klinger, de Gœthe, de Shakespeare.

Lorsque Charles Moor nous apparaît pour la première fois, il est plongé dans la lecture de Plutarque, et, en posant le livre, il s'écrie que les actions des grands personnages du passé le dégoûtent de ses contemporains. Schiller se rappelle ce mot de Rousseau cité par Sturz, que les biographies de Plutarque ne sont si belles que parce qu'elles représentent non pas des demi-grandeurs, comme il y en a des milliers dans les États tranquilles, mais d'éclatantes vertus et des crimes sublimes. Il a voulu faire de son Moor un homme de Plutarque. Il le compare à Marius assis sur les ruines de Carthage. Il dit qu'un être aussi remarquable que Charles Moor devait nécessairement devenir un Brutus ou un Catilina, que des conjonctures malheureuses font de lui un Catilina, et que ce Catilina n'arrive à être un Brutus qu'au terme des plus monstrueux égarements. Il lui fait chanter, au IVe acte, un dialogue des morts entre Brutus et César : seul César pouvait dompter Rome; mais il ne put dompter Brutus; où vivait un Brutus, César devait mourir. Comme tous ses contemporains, Schiller glorifie Brutus et voit en lui le plus grand des héros. Herder ne composait-il pas un *Brutus*, et ne

disait-il pas que l'image du dernier des Romains était très profondément gravée dans son cœur ? Dans *les Jumeaux* de Klinger, Grimaldi ne lisait-il pas à Guelfo le *Brutus* de Plutarque ? Frédéric Stolberg ne souhaitait-il pas d'aller en Italie pour lire la vie de Brutus dans les ruines du Capitole, et ne nommait-il pas le meurtrier de César l'orgueil de l'antiquité, l'éclair de la liberté, l'homme en qui Rome revécut et avec qui Rome mourut pour toujours ? Klopstock n'avait-il pas un cachet qui portait la tête de Brutus et un poignard (1) ?

Deux personnages du drame, Amélie et Charles, ont lu Klopstock et parlent comme lui. La jeune fille dit que le regard de Charles aurait éclairé le vieux Moor par delà le tombeau et l'eût porté par delà les étoiles ; elle voudrait s'endormir du sommeil de la mort au chant de son bien-aimé et rêver dans la tombe, rêver de Charles, rêver longuement, éternellement, infiniment, jusqu'à ce que sonne la cloche de la résurrection, et alors voler dans les bras de Charles et y rester toujours ; elle croit que le nom d'Amélie a été le dernier soupir de Charles, qu'il chante ce nom dans le ciel sur la harpe séraphique, que son céleste auditoire murmure doucement ce nom après lui. Elle emprunte le langage de Klopstock, lorsqu'elle plaint, au commencement du IIIe acte, son amant qui n'est plus, son amant « beau comme un ange et plein de la volupté du Walhalla », son amant au regard divinement doux comme

(1) Sturz I, 28 ; Stolberg, *Ges. Werke*, X, 370 ; Janssen, *Fr. Stolberg*, I, 153 ; *Tellow an Elisa*, 21-22, etc.

le soleil de mai, aux baisers qui donnent la sensation du paradis.

Charles Moor klopstockise presque autant qu'Amélie. Tantôt il regrette que l'esprit de Hermann ne couve plus sous la cendre ; tantôt il se compare à Abbadona, l'ange déchu ; tantôt il évoque les scènes de son enfance, qu'il nomme, à la Klopstock, des scènes de l'Elysée, et quand il ajoute qu'elles ne reviendront plus le rafraîchir de leur « bruissement délicieux » il emploie une expression de la *Messiade*. Le premier vers des *Adieux d'Hector et d'Andromaque*, que Charles et Amélie chantent ensemble sur le luth : « Veux-tu, Hector, t'arracher à moi pour toujours ? » n'est-il pas un vers de l'épopée klopstockienne : « Abdiel, mon frère, dit Abbadona à Abdiel, tu veux t'arracher à moi pour toujours (1) ? »

Les dramaturges du *Sturm und Drang*, Leisewitz, Klinger, Gœthe, ont pareillement agi sur Schiller. Leisewitz met aux prises, dans son *Jules de Tarente*, les deux fils d'un prince : Jules, sentimental et sincèrement passionné ; Guido, brusque, rude, énergique, disputant à son aîné la possession de Blanca moins par amour que par jalousie. Klinger oppose l'un à l'autre, dans son *Otto*, les deux fils du duc Frédéric, Charles et Conrad, et, dans *les Jumeaux*, les deux fils d'un riche gentilhomme italien : Ferdinand, doux, aimable, pacifique, et toutefois ambitieux ; Guelfo, impétueux,

(1) köstliches Säuseln...

Abdiel, mein Bruder, du willst dich mir ewig entreissen ?

violent, farouche, s'obstinant à croire que Ferdinand lui vole son droit d'aînesse, et outré qu'il lui vole encore Camilla. Comme Leisewitz et Klinger, l'auteur des *Brigands* représente deux frères différents de tempérament et épris d'une même femme.

En plus d'un point, il se souvient de Leisewitz. Avant Charles Moor, Jules de Tarente s'indigne que le genre humain soit enfermé dans des États où personne n'est libre et où chacun est le valet de l'autre. Avant Charles Moor, Guido se moque des garçons inactifs qui, sur leurs sièges, bavardent de l'immortalité, de la liberté, du souverain bien, avec un air plus sérieux que Caton lorsqu'il avait la colique, et il dit de son frère Jules que cet « oisif souffle la poussière sur la statue d'Alexandre, met un vernis nouveau sur le nez de César et regarde bouche bée le pois chiche de Cicéron ». Avant Charles Moor, Guido a cette manie de l'héroïsme, cette folie de grandeur, cette *Grossmannsucht* que les brigands reprochent à leur chef : il rêve de prouesses et de gloire, il s'irrite que des victoires puissent être gagnées sans lui, rien ne lui est plus insupportable que le repos, et il n'a d'estime que pour les hommes d'action. « Qui peut être héros, dit-il, ne devient pas historien. »

Schiller se souvient également de Klinger. Mais peut-être doit-il plus à *Otto* qu'aux *Jumeaux*. Il donne à l'aîné des frères Moor le prénom de Charles, que Klinger avait donné à l'aîné des fils du duc Frédéric. Le Charles d'*Otto* a, dès l'enfance, l'esprit fier et porté

au grand; Conrad, son cadet, est bigot, sournois, scélérat, semblable à Franz Moor par son caractère intrigant et lâche, et il parle de Charles dans les mêmes termes que Franz Moor : « Sous sa grandeur d'âme se cachait un paganisme endurci ». Le duc Frédéric, comme le vieux Moor, a toujours eu pour Charles une secrète préférence, et il meurt dans ses bras, en regrettant de l'avoir méconnu. Gisèle est, comme l'Amélie de Schiller, rêveuse, exaltée ; elle joue du luth pour consoler son père ; elle intercède auprès de lui en faveur de Charles.

Les ressemblances avec *Götz de Berlichingen* sont plus grandes encore. Comme le chevalier à la main de fer, Charles Moor protège les faibles, et Kosinsky, disant à Charles que son seul nom, cher aux pauvres et aux persécutés, fait pâlir les tyrans et trembler les plus braves, rappelle le frère Martin qui baise la main de Götz, de « l'homme que les princes haïssent et vers qui se tournent les opprimés ». Götz et Charles Moor soutiennent la même lutte contre les avocats, les prêtres et ceux que le seigneur de Jaxthausen nomme des coquins bourgeoisement honorables et des escrocs privilégiés. Tous deux se regardent comme des redresseurs de torts et font mal en croyant bien faire. Moor s'efforce généreusement de sauver Roller, comme Götz, de sauver son varlet ; il trouve un vaillant compagnon dans Kosinsky, comme Götz dans Lerse ; il perce à travers les troupes qui l'assaillent, comme Götz et les siens au milieu de l'armée d'exécution ; il se défend

dans la forêt, comme Götz dans son château, avec le même langage et dans la même attitude de défi ; il rebroue le révérend qui lui parle de reddition, comme Götz rabroue le trompette en habit rouge et les conseillers d'Heilbronn ; il a, vers la fin du drame, la même tristesse que Götz, et il dit, comme lui, que les feuilles tombent des arbres et que son automne est venu.

C'est que Charles Moor est le plus complet représentant du *Sturm und Drang*. Il réunit en lui tous les traits que les devanciers de Schiller avaient donnés à leurs personnages de prédilection. Cet homme fougueux, emporté, orageux, qui porte panache et marche à grands pas, a la sensibilité de son époque. Il joue du luth. Il mêle à ses furieuses tirades contre le monde des accents élégiaques et passe volontiers de l'action à la rêverie. Il souhaite de passer ses jours sur la terre natale, à l'ombre des bois paternels, dans les bras d'Amélie, et de revivre son enfance dans ses enfants. Il voudrait, dans la détresse infinie de son âme, goûter « la félicité d'une seule larme ». Il contemple avec mélancolie le soleil couchant, qu'il compare, comme le Psalmiste, à un héros ; c'est bien le contemporain de Siegwart et de Werther. « *So traure denn, Natur,* » avait dit Werther, et Charles Moor dit aussi : « *Traure mit mir, Natur !* »

Shakespeare, le maître de Gœthe, de Klinger, de Leisewitz, est aussi le maître de Schiller. Le jeune auteur ne nommait-il pas les brigands « ses Iagos », et ne reconnaît-il pas, dans sa préface, qu'il a peint Charles

Moor « à la manière de Shakespeare » ? Que de rapprochements ne pourrait-on faire dans le détail ! Le chef des brigands, voyant le vieux Moor sortir du souterrain, lui parle comme Hamlet au spectre de son père : « Esprit du vieux Moor, as-tu enfoui sous terre l'or des veuves et des orphelins; qui te pousse et te promène hurlant à cette heure de minuit ? Parle, parle ! » Dans son monologue du IVe acte, il exprime les mêmes pensées que Hamlet : « Qui me répondra de l'avenir, dit-il en s'appliquant au front un pistolet, si tout était fini avec ce dernier soupir, fini comme un insipide jeu de marionnettes, si la misérable pression de ce misérable instrument rendait le sage égal au fou, et le lâche au brave (1) ! » Et Franz s'écrie de même : « Maudite soit la folie de nos nourrices et de nos bonnes, qui gâtent notre imagination par des contes effrayants ! L'homme naît de la bourbe, barbote un moment dans la bourbe, puis redevient bourbe, pour s'attacher enfin, sous forme d'ordure, à la semelle des souliers de son arrière-neveu ! »

Ce Franz est peut-être le personnage le plus shakespearien du drame. Son monologue, au Ier acte, rappelle le monologue de Ferdinand dans *le Roi Lear*. Sceptique et cynique *comme Iago, il justifie, comme* Iago, son scepticisme par de spécieux raisonnements. Comme Richard III, il reproche à la nature de lui

(1) Charles Moor tient peut-être de ce Valentin, qui, dans *les Deux gentilshommes de Vérone*, accepte le commandement d'une troupe de brigands qui le regardent comme leur roi et qui, selon lui, sont doués de nobles qualités.

avoir « imposé le fardeau de la laideur ». Comme Richard III, il est subtil, souple, apte à tous les rôles, et avec cela dévoré d'ambition, dénué de scrupules: « Prenez garde, lui dit l'ecclésiastique Moser, de ressembler à Richard. » Comme Macbeth, il prévoit le châtiment et ne peut dormir, et, ainsi que le meurtrier de Duncan, qui s'enfonce de plus en plus dans le sang, parce qu'il aurait autant de peine à reculer qu'à avancer, Franz dit qu'il s'embourbe dans le péché mortel jusqu'aux oreilles, et que ce serait folie de nager en arrière parce que le rivage est trop loin. Comme le roi Jean poussant Hubert à tuer Arthur et par les mêmes moyens, par des flatteries, par des promesses il cherche à séduire Hermann. Comme Edmond, le bâtard de Gloucester, il feint de cacher la lettre qu'il désire lire; comme Edmond, il avertit les spectateurs qu'il l'a fabriquée; comme Edmond, il s'indigne d'être le cadet et de n'avoir pas les avantages qu'a l'aîné.

Faut-il citer aussi le domestique Daniel, qui raconte comme la nourrice de Juliette, avec d'infinis détails un trait de l'enfance de son maître, citer le mélange du comique et du tragique dans les scènes où paraissent les brigands, citer enfin cette façon de mêler les choses inanimées aux impressions de l'homme et de les emporter dans le même tourbillon de douleur ou de joie? Lorsque la passion les surexcite, les personnages de Schiller, et notamment Charles Moor, s'expriment comme les personnages de Shakespeare. Ainsi qu'Othello craignant le retour du chaos, Charles Moor pousse cette

terrible exclamation : « O chaos éternel ! », et, ainsi qu'Othello et que Iago, il jure, par tous les éléments et par les étoiles du ciel, de se venger. Le monde des *Brigands*, semblable au monde du *Roi Lear*, est un monde de désunion et de révolte ; tout se bouleverse et se brise ; « les lois, s'écrie Charles Moor, ne sont plus qu'un jeu de dés, le lien de la nature est rompu, l'antique discorde est déchaînée, le fils a tué son père ! »

Mais, quelles que soient les imitations de Schiller et quoiqu'il reste, dans *les Brigands*, bien au-dessous de Shakespeare, il est supérieur à ses devanciers du *Sturm und Drang*. Ses deux frères ont plus de relief, plus de vigueur saisissante que les frères ennemis de Leisewitz et de Klinger, que Jules et Guido, que Ferdinand et Guelfo, que Charles et Conrad. Son Charles Moor est plus tragique que Götz de Berlichingen : l'un combat les évêques et les princes, l'autre combat l'ordre social tout entier ; l'un ne défend que ses droits de chevalier et peu lui importe le monde tel qu'il doit être, l'autre défend la liberté de l'homme et voudrait transformer le monde ; l'un ne lutte que contre des ennemis extérieurs, l'autre, d'abord ardent et plein d'assurance, puis tourmenté par le sentiment de sa faute, lutte à la fois contre la société et contre lui-même.

II

Schiller a d'ailleurs l'instinct dramatique, et d'emblée, dès sa première œuvre, il fait une œuvre de solide contexture. S'il viole l'unité de temps et de lieu, s'il ne veut pas « s'enclaver dans les palissades trop étroites d'Aristote et de Batteux », s'il prend des libertés excessives, si le rideau tombe quinze fois et si le drame dure environ deux ans, les événements qui se passent sous nos yeux se suivent et se lient. La composition est, malgré tout, ferme et serrée. Loin d'être courtes, brusques, éparpillées comme dans le *Götz* ou comme dans les drames de Klinger et de Lenz, les scènes, amplement développées, s'enchaînent pour la plupart les unes aux autres et l'action ne languit presque jamais.

L'exposition est, selon le mot même de Schiller, et, comme dans *Macbeth*, une marche de l'action en avant. Nous voyons, dans la première scène, le comte Maximilien de Moor, poussé par son second fils Franz, retirer de son fils aîné Charles sa main paternelle, et ce dialogue entre le comte et Franz suffit pour nous instruire de tout, de la faiblesse du vieillard, du caractère opposé des deux frères, de la conduite de Charles, de la haine que Franz lui a vouée, de ses combinaisons insidieuses et de son dessein d'être le maître. La scène suivante nous transporte du château franconien

des Moor dans une auberge sur la frontière de Saxe. Elle est la conséquence de la scène précédente. Charles attend le pardon de son père. La lettre qu'il reçoit est non du vieux Moor, mais de Franz, et elle lui ôte tout espoir. Il déclare la guerre à l'humanité : « O hommes, hypocrite couvée de crocodiles ! Leurs yeux sont tout eau, leurs cœurs tout airain ! Des baisers sur les lèvres, des poignards dans le sein ! » Il accepte d'être le capitaine des vauriens qui l'entourent : « Meurtrier et brigand ! Avec ces mots j'ai foulé la loi sous mes pieds ; je vous jure de rester fidèlement et constamment votre capitaine jusqu'à la mort ! » Franz ne prédisait-il pas tout à l'heure que son frère finirait par se mettre à la tête d'une de ces armées qui campent dans le silence sacré des forêts et soulagent de la moitié de son fardeau le voyageur fatigué ?

L'action ne cesse de marcher. Au IIe acte, Franz, pressé d'hériter, décide d'annoncer la mort de Charles au vieux Moor, à qui cette nouvelle donnera le coup de grâce : « L'effroi ! Que ne peut l'effroi ? Que peut la raison, la religion contre l'étreinte glaciale de ce géant ? » Son plan est à peine achevé qu'il voit entrer dans la chambre Hermann, bâtard d'un gentilhomme, ennemi mortel de Charles. Voilà, dit Franz, le *deus ex machina*. A l'instigation de Franz, Hermann, déguisé, apprend au comte Maximilien de Moor que Charles a péri sur le champ de bataille. Le vieillard s'évanouit et semble mort. « Mort ? s'écrie Franz, mort ! Maintenant je suis le maître. » Mais, si Franz arrive à ses

fins, Charles a, de son côté, atteint son but. Il commande à une trou de bandits qui lui obéissent aveuglément, et il s'imagine défendre à leur tête la cause de la vertu. Sa bravoure, le prestige de son nom, l'ascendant qu'il exerce sur ses hommes, tout ce qu'il a de généreux, d'étincelant, de fascinant, paraît dans la scène si vivante et si pleine qui se passe, à la fin du IIe acte, dans les forêts de la Bohême. La vie des brigands se déploie sous nos yeux. Spiegelberg narre à Razmann avec une sinistre gaîté ses tours de coquin, et, comme pour opposer la grandeur d'âme de Charles à la bassesse de Spiegelberg, Razmann raconte que le capitaine ne se soucie pas de l'argent et ne tue pas en vue du butin. A cet instant, Schweizer arrive en toute hâte et annonce que Roller, un des meilleurs de la bande, a été arrêté par la police, mis à la question et conduit au gibet. Soudain, ce Roller, qu'on croyait perdu, se montre avec son capitaine qui l'a sauvé de la potence. Pour arracher son fidèle compagnon à la mort, Charles Moor a brûlé la ville ; une poudrière a sauté, et voilà pourquoi Spiegelberg et Razmann, tout en devisant, sentaient naguère une odeur de poudre et entendaient comme le bruit d'une explosion. Roller, Schweizer, d'autres font le récit de l'événement. Déjà se peint en quelques traits le caractère de Moor : il trouve que Roller a coûté cher, il chasse l'odieux Schufterle qui s'est fait une joie de jeter un petit enfant dans les flammes, il menace les brigands qui murmurent : « D'autres sont mûrs pour ma colère ; je te con-

nais, Spiegelberg ; prochainement, je veux passer dans vos rangs, et la revue sera terrible ! » Mais la scène n'est pas finie. Les épisodes dramatiques se succèdent. La cavalerie bohémienne a poursuivi les brigands et les cerne dans la forêt ; il faut se battre avec désespoir « comme des sangliers blessés », et le IIe acte se termine par les saisissants préliminaires de la lutte : le capitaine distribuant les rôles, recevant un Père qui le somme de se rendre et lui répondant par une altière profession de foi, les brigands refusant de livrer leur chef, même lorsque l'ecclésiastique leur promet la vie sauve, Roller brandissant son épée, Schweizer déchirant la lettre de grâce et en jetant les morceaux à la face du révérend, Charles Moor donnant le signal de l'attaque au cri de : « Mort ou liberté ! »

Nous sommes au IIIe acte. Nombre de critiques, et Shiller lui-même, ont dit que l'action s'arrête alors. Et, en effet, une pause se produit. Il s'agit de préparer le retour de Charles en Franconie, et Schiller le prépare par deux scènes, les deux seules que contient ce IIIe acte, par l'entretien d'Amélie avec Franz et Hermann, par le désespoir qui s'empare de Charles et son entretien avec Kosinsky. La nièce du comte Maximilien de Moor, Amélie d'Edelreich, que Charles aimait et qui lui garde un fidèle souvenir, résiste aux obsessions de Franz et lorsqu'elle apprend de Hermann repentant que l'aîné des Moor vit encore, elle renonce au dessein de se retirer dans un couvent, « refuge de l'amour déçu ». Quant à Charles, un changement pro-

fond, inévitable, s'accomplit en lui. Après avoir forcé le cercle de fer qui l'enveloppait dans la forêt de Bohême, il a mené les brigands sur les bords du Danube. Là, il se rappelle avec mélancolie le bonheur de ses premières années, et Kosinsky n'a qu'à se présenter, à lui raconter ses amours malheureuses pour une jeune fille qui se nomme, elle aussi, Amélie : Charles court en Franconie revoir sa patrie, revoir sa bien-aimée.

Au IVe acte, il a revu la maison paternelle. Il entre au château de Moor sous le nom de comte de Brand. Sa fiancée, qui se sent attirée vers lui par un sentiment indéfinissable, ne le reconnaît qu'au dernier moment, lorsqu'après avoir chanté la première strophe des *Adieux d'Hector* elle entend le faux Brand lui répondre par les vers de la deuxième strophe : « Laisse-moi partir ! » Mais Franz a sur-le-champ reconnu son frère, et il tente de le faire assassiner par Daniel, le vieux domestique du château. Daniel, de même que Franz, reconnaît Charles qu'il a toujours aimé et lui révèle que son père ne l'a pas maudit. « Trompé ! s'écrie Charles ; un éclair m'a traversé l'âme ! Meurtrier, brigand par les artifices d'un fripon ! O scélérat, rampant et exécrable scélérat ! » Il croit qu'Amélie n'épousera jamais un assassin, et il s'enfuit du château. S'il restait, il tuerait son frère. Alors se suivent des scènes vigoureuses, passionnées, vraiment émouvantes. Charles, hors de lui, veut se brûler la cervelle ; mais il songe qu'il a peur, et, fièrement, il renonce à la mort : « Dois-

je mourir parce que je crains une vie pleine de tourments ? Dois-je céder au malheur la victoire sur moi ? Non, je veux endurer le malheur, et les tourments seront impuissants contre mon orgueil ; j'accomplirai mon sort. » A ce moment, à l'heure de minuit, au milieu de la forêt, non loin du camp des brigands, dans les ruines d'un château, arrive Hermann ,qui apporte au vieux Moor sa nourriture ; Franz a fait enfermer son père dans un souterrain ; sans Hermann, le comte Maximilien serait mort de faim. Charles ouvre le caveau, et le vieillard sort, décharné comme un squelette, et raconte l'état où son fils cadet l'a réduit. D'un coup de pistolet, Charles réveille les brigands endormis, leur retrace le forfait, leur montre le malheureux dont ils seront les vengeurs : « Cette histoire n'a pas énervé votre torpeur ! Elle eût réveillé le sommeil éternel ! » Et, dans l'émotion de sa douleur, il ne fait que balbutier : « Le fils a... son propre père... voyez, voyez, il est tombé en défaillance... c'est dans ce caveau que le fils avait plongé son père... le froid, la nudité... la faim, la soif... ; mais voyez donc, voyez donc, c'est mon propre père ; il faut que je l'avoue ! »

La vengeance éclate au Ve acte. Franz tourmenté par le remords, Franz qui craint de rendre compte au juge suprême, Franz que l'ecclésiastique Moser menace de la damnation, Franz assailli par les brigands et voyant son château en flammes, s'étrangle avec la ganse de son chapeau. Un instant, Charles croit ses épreuves terminées. Mais il est brigand : « Tes sauveurs, dit-il à

son père, sont des brigands, des meurtriers; ton Charles est leur capitaine! », et son père expire de douleur. Amélie lui reste; il l'a reconquise, et elle refuse de le quitter; qu'il soit bandit et assassin, qu'il soit démon, il est son unique, son inséparable. Mais les brigands rappellent à leur chef le serment qu'il a prêté par deux fois, et dans l'auberge des frontières de Saxe,et sur les bords du Danube après la mort de Roller, de ne jamais abandonner sa troupe. Il tue Amélie que les brigands menacent: « L'amante de Moor ne doit mourir que de la main de Moor, » et va se livrer aux juges.

III

Il y a sans doute dans le drame de Schiller d'insupportables longueurs. La scène finale du Ier acte entre Amélie et Franz est assez inutile, et l'auteur fit bien, dans le remaniement théâtral de 1782, de la rattacher à l'acte suivant. De même, le premier monologue de Franz et les conversations où Spiegelberg rappelle à Charles ses farces d'étudiant et raconte à Razmann l'assaut du couvent. De même, l'entrevue nocturne de Franz et de Moser. A quoi aboutit l'ecclésiastique? Produit-il le moindre changement dans l'âme du châtelain et fait-il autre chose qu'un sermon banal? De

même l'entretien de Daniel et de Charles : cette scène est touchante, et Daniel reconnaît son maître à une cicatrice, comme, dans *l'Odyssée*, Euryclée reconnaît Ulysse; mais son récit est trop développé, et l'on s'étonne que Charles ait assez de patience pour l'entendre avec calme jusqu'au bout.

Il y a des invraisemblances. Comment Charles, qui connaît son Franz et se méfie de lui, croit il sur-le-champ à la lettre qui contient la malédiction de son père? Comment prend-il la résolution d'aller en Franconie après le récit de Kosinsky? Si Kosinsky n'avait pu trouver le camp des brigands sur les bords du Danube et s'il n'avait pas eu de fiancée du nom d'Amélie, Charles Moor n'aurait pas eu l'idée de revoir Mlle d'Edelreich!

Comment Franz, qui vient, à l'instant et sous nos yeux, de concevoir son plan, a-t-il aussitôt sous la main un paquet tout prêt et une liasse de documents qu'il remet à Hermann? Comment a-t-il eu le portrait qu'Amélie avait donné à Charles?

Comment Amélie peut-elle croire que Charles, avant de mourir, a tracé sur son épée avec son sang les mots: « Franz, ne quitte pas mon Amélie, » et : « Amélie, la mort toute-puissante a rompu ton serment? » Comment reconnaît-elle sur la lame l'écriture de Charles? Comment peut-elle, après la mort du comte Maximilien, rester au château des Moor, en butte aux persécutions de Franz? Comment, à la vue du prétendu comte de Brand, ne se souvient-elle plus des

révélations de Hermann? Ne sait-elle pas que Charles vit encore, et comment, lorsque Charles parle d'une jeune fille qu'il aimait et qui se nommait Amélie, ne reconnaît-elle pas l'aîné des frères Moor, de même que Franz et Daniel l'ont reconnu?

Il y a des inconséquences. Évidemment, Schiller n'avait pas fait de plan, et il composa sa pièce sans méthode. Il oublie parfois ce qu'il avait dit d'abord ou ne revient plus sur un trait qu'il avait esquissé et qu'il aurait dû nous rappeler. Ainsi que le Guillaume du récit de Schubart, Franz se vante d'avoir passé son enfance à dire des prières, à lire des recueils de sermons, à s'édifier aux pieuses histoires comme celle du pénitent Tobie, tandis que Charles dévorait les aventures d'Alexandre et de César; dans le reste de la pièce, Schiller ne fait plus la moindre allusion à cette hypocrite dévotion de Franz Moor.

On sent encore dans quelques endroits l'incertitude et le décousu de la composition. Au Ier acte, Charles Moor énumère les divers genres de mort, la mort naturelle sur le moelleux coussin d'édredon, la mort dans la rude mêlée du combat, la mort par la potence ou par la roue. « Ton catalogue, dit Spiegelberg, a une lacune: tu as oublié le poison. » Schiller voulait donc faire empoisonner Moor par Spiegelberg; il remarqua sa méprise après l'impression du drame, et, dans le remaniement de 1782, Spiegelberg dira ces mots: « Tu as oublié la trahison. »

Enfin, l'époque où se passe le drame n'est pas aussi

nettement marquée qu'on le voudrait. C'est l'époque de la guerre de Sept Ans. Mais on ne s'en avise guère, et Dalberg eut peu de peine à transporter la pièce dans les dernières années du xve siècle. Et se peut-il qu'une bande de brigands ait pu commettre avec impunité en plein xviiie siècle ce que Charles Moor et Spiegelberg nous racontent? Se peut-il que ces quatre-vingts bandits aient dans le combat de la forêt tué trois cents hommes sur quatorze cents qui les entourent, et qu'ils n'aient perdu qu'un des leurs? Se peut-il qu'ils n'aient mis que huit jours pour se rendre de Bohême en Franconie?

Mais, à la représentation et même au courant de la lecture, presque toutes ces taches s'effacent et s'évanouissent. « Si jamais, disait un critique du temps, nous avons à attendre un Shakespeare, c'est l'auteur des *Brigands* (1). » Quels que soient les écarts du jeune dramaturge, il fait un ensemble, il ramasse dans un champ étroit une foule de détails et met en mouvement une foule de personnages, il montre plus de mesure et de goût que Lenz et que Klinger. Il n'a eu garde de mettre en présence et aux prises les frères ennemis. Il a supprimé des épisodes choquants de la première rédaction : le passage où Charles Moor tirait l'épée pour arracher la lettre de son père à Schweizer hésitant et la scène où le capitaine des brigands menaçait la supérieure qui lui refusait Amélie, de brûler le

(1) Cf. l'article très remarquable de Timme dans l'*Erfurter Zeitung* (Braun, *Schiller im Urteile der Zeitgenossen*, I, 1-7.)

couvent et de livrer les religieuses au caprice de ses brigands. Il épargne à la vue les événements qui se passent entre le IIe et le IIIe acte : le comte Maximilien mis en bière, Franz soulevant le couvercle du cercueil et le laissant retomber sur son père qui vit encore, le vieillard se jetant aux pieds de son fils qui le pousse dans le souterrain et qui referme la porte. En revanche, il fait avec raison, au début du IIIe acte, intervenir Hermann, et le mot du bâtard à Amélie : « Charles vit encore et votre oncle aussi, » prépare le sinistre épisode de la tour au Ve acte.

IV

Ce qui fait l'impérissable beauté des *Brigands*, c'est la passion puissante, entraînante, qui coule à flots et se précipite comme un torrent. C'est dans les scènes où paraît Charles Moor que cette passion, ce *pathos*, comme disent les Allemands, s'exprime avec le plus de force, avec un accent superbe que le théâtre d'outre-Rhin n'avait pas encore entendu, et, à vrai dire, Charles Moor est la grande, la seule figure du drame. Meurtrier et brigand ! Qu'importe ? Schiller le rend sympathique. Si Charles, dans son enfance, rôdait par monts et par vaux, s'il fuyait l'église, s'il courait après les filles, il avait un esprit de feu qui lui « faisait

sentir tout ce qui est beau et grand »; la franchise de son âme se reflétait dans ses yeux; il était bon, compatissant, versait des larmes à la vue des souffrances d'autrui, jetait ses pfennigs dans le chapeau du premier mendiant qu'il rencontrait. Courageux, opiniâtre, il grimpait aux arbres, franchissait les fossés, les palissades, les torrents. Comme dit Schiller, c'est un homme doué de tous les dons, et d'ailleurs une seule invention rattache par mille fils ce criminel à notre cœur: aime et il est aimé.

Il se fait brigand, et quelques critiques ont trouvé sa résolution trop prompte. Mais il a depuis six ans quitté la maison paternelle; il fréquente de mauvais sujets; il a joué naguère un vilain tour aux magistrats de Leipzig; il a dit plus d'une fois qu'il voulait boire les épargnes de son vieux ladre de père, et, lorsqu'il prend son funeste parti, il est dans un état d'exaspération inouïe. Quoi! il a demandé secours et pitié dans une lettre sincère où il ne taisait rien, ne dissimulait rien : « Une prière si touchante, une si vivante peinture de ma misère et de l'effusion de mon repentir, une bête féroce aurait fondu en larmes et les pierres auraient versé des pleurs! » Et il n'a pas trouvé grâce et compassion! Eh bien, lui aussi ne fera pas grâce; lui aussi sera implacable! Arrière toute sympathie, tout ménagement! Les hommes ne sont plus à ses yeux qu'une engeance de vipères qu'il souhaite d'écraser. « Oh! que ne puis-je faire sonner dans toute la nature la trompette de la révolte et ameuter contre le genre

humain l'air, la terre et la mer! » Et, lorsque Schwarz et Schweizer lui proposent de se jeter dans les forêts de la Bohême et de se mettre à la tête des brigands, il lui semble qu'il vient d'être opéré de la cataracte : « Quel fou j'étais de vouloir rentrer dans la cage! »

Toutefois Schiller continue à le peindre sous un jour favorable. Charles se croit le représentant de la justice divine, s'imagine qu'il exerce de loyales représailles, qu'il fait métier de noble et légitime vengeance (1), et c'est ainsi qu'il immole un comte de l'Empire et un avocat qui par ses fourberies a fait gagner à ce comte un procès d'un million, un ministre qui ne s'est élevé qu'en ruinant d'honnêtes gens, un hobereau qui traitait ses paysans comme du bétail, un conseiller des finances qui vendait ses emplois au plus offrant, un prêtre qui pleurait en pleine chaire sur la décadence de l'Inquisition.

Mais, après le sac de la ville de Bohême, et sitôt qu'il sait que des vieillards, des femmes, des enfants ont trouvé la mort dans l'incendie, il doute de sa mission, et comprend, comme il dit, qu'il n'est pas homme à diriger le glaive du tribunal céleste. Dès la fin du IIe acte il frémit d'horreur : « Le voilà rouge de honte et bafoué à la face du ciel, l'enfant qui voulait arrogamment jouer avec la massue de Jupiter! » Cette émotion s'est dissipée dans le tumulte du combat qu'il livre à la cavalerie bohémienne. Au IIIe acte, elle renaît et

(1) « Mein Handwerk ist Wiedervergeltung, mein Werk ist Rache. »

se manifeste avec une irrésistible puissance. Couché sur une hauteur, au pied d'un arbre, non loin du Danube, Charles tombe dans une profonde tristesse. La pensée qu'il est entouré de meurtriers et enchaîné pour toujours au vice et au crime le désole et le torture. A la vue du soleil couchant et des beautés du soir, au milieu de la splendeur du monde, il se dit avec angoisse qu'il est un monstre, il regrette le temps de son enfance innocente, le temps où il ne pouvait dormir s'il avait oublié de réciter sa prière, et, lorsque Kosinsky s'offre à lui, il dissuade l'imprudent, lui conseille de ne pas se précipiter dans l'abîme, de ne pas sortir du cercle de l'humanité, de ne pas prendre pour de la force d'âme ce qui n'est, en fin de compte, que du désespoir. Il reconnaît donc son erreur, et, à l'acte suivant, quand il salue sa terre natale, ce « temple sacré », quand il revoit ce pays où sa vie fut autrefois si sereine et si pure, c'est avec l'expression de la plus poignante, de la plus déchirante vérité qu'il compare le Charles de jadis au Charles d'aujourd'hui : « O vallées, vous avez vu un enfant heureux ; vous voyez l'homme maintenant, et il est malheureux ! » Et voilà ce qui distingue Moor des bandits qui lui font cortège, de Schufterle et de Spiegelberg qui ne sont que de viles canailles, de Roller et de Schweizer, qui n'ont que de la vaillance, de Kosinsky, qui n'éprouve que le besoin de s'étourdir. Voilà ce qui lui donne, comme à tout le drame, un poétique attrait. Charles aspire à la paix intérieure et ne la retrouve pas. Il sent qu'il ne peut ressaisir le

passé », qu'il ne peut réparer l'irréparable. C'est le héros du repentir, et, comme Schiller l'a nommé, un sublime déchu (1). Lui-même, à la fin du drame, se proclame un « grand pécheur », et, gémissant sur son délire, s'arrache à ces brigands, qui « souillent par des œuvres de ténèbres la lumière céleste ». Il avait naguère l'orgueil de Satan — de ce Satan qu'on suit, dit Schiller dans sa préface, avec un frisson d'effroi à travers le chaos — et dans la première rédaction du drame, il exaltait ce Satan, ce « génie extraordinaire », qui ne pouvait souffrir qu'un autre fût au-dessus de lui, qui provoqua le Tout-Puissant et l'appela en duel, attaqua l'invaincu, succomba, il est vrai, et ne s'humilia pas. Or lui, Charles Moor, l'émule de Satan, il s'humilie; il confesse que l'homme n'est qu'un instrument dans les mains de l'Etre suprême. « Je comprends, s'écrie-t-il en voyant le cadavre de Spiegelberg, je comprends, arbitre céleste; ô doigt mystérieux de Némésis, habile à la vengeance! » Il prétendait soutenir l'ordre par le désordre, et, comme il s'exprime, embellir le monde par le crime, aiguiser le glaive ébréché de la Providence, empiéter sur l'œuvre de Dieu. Quelle folie! Et, pour satisfaire aux lois offensées, pour rendre hommage à l'humanité outragée, il se remet à la justice humaine.

Le grand tort de Schiller, c'est de prêter souvent à Charles un langage emphatique et tout plein d'hyperboles. A l'aspect de son père qui sort de la tour

(1) Ein hoher Gefallener.

Charles invoque la lune et les étoiles, le ciel de minuit, le Dieu trois fois terrible, et jure de punir le parricide ; sinon, dit-il, « que la nature me vomisse comme une bête affreuse hors de ses limites » ! Il charge Schweizer de venger son père : « Jamais mortel ne fut honoré comme toi », et il lui promet un million de récompense : « Je volerai ce million à un roi au péril de ma vie, et tu pourras fuir, libre comme le vaste espace de l'air. » Il grince des dents et hurle, lorsqu'il reconnaît qu'à la Providence seule appartient la vengeance, et tout en protestant qu'il se soumet et s'abaisse, il assure avec l'orgueil le plus insensé que deux hommes comme lui ruineraient l'édifice du monde moral. De même que les personnages du *Sturm und Drang*, il a trop fréquemment les gestes et le langage d'un frénétique. « Traître, dit-il à Schweizer qui lui demande où l'on va, traître, tu veux me retenir » ; et, l'instant d'après, il lui saute au cou et l'appelle son frère. A la fin du drame, quel tumulte de sentiments, quelle incroyable mobilité de sensations ! Il court se heurter contre un chêne, ou bien s'épanouit dans l'extase de la joie, ou bien tombe à genoux, tout en larmes ; il déchire ses vêtements de haut en bas pour montrer qu'il déchire le lien fraternel ; dans son impatience, il frappe une pierre de son poignard et en fait jaillir des étincelles.

A Charles s'oppose Franz qui n'est pas, comme on l'a dit, un scélérat de théâtre. Certes, il est, pour parler son propre langage, plein de noirceur et de venin ;

il est repoussant et odieux, comparable à un reptile. Mais son caractère a beaucoup de vraisemblance. Son père est « comte régnant »; si le fils aîné, Charles, hérite du titre et des domaines, Franz, fils cadet, n'a rien et n'est rien. Mû par le désir d'être seigneur du comté, Franz se débarrasse de son père et de son frère. Il n'aime ni l'un ni l'autre. Dès son enfance, il s'est vu négligé, laissé de côté. Charles était l'enfant gâté que le père asseyait sur ses genoux, et il devait être un héros, un grand homme. Franz, lui, n'était qu'un homme ordinaire; il était froid, il était sec, il était raide. Il a donc détesté ce Charles, *diesen Karl*. Pourquoi n'est-il pas l'aîné? Pourquoi n'est-il pas le seul fils de la maison? Pourquoi est-il laid? Pourquoi la nature a-t-elle pourvu l'un de tous les avantages et privé l'autre de toutes ses faveurs? Peu à peu lui vient la pensée de supprimer les deux obstacles qui l'empêchent d'être le maître, de supprimer le comte Maximilien, de supprimer Charles. Il se moque de la force du sang, et, par une suite d'arguments fort simples et abominables, il justifie son dire. Pourquoi aimerait-il son père? Son père pensait-il à lui en lui donnant la vie? Son père ne l'aime que par vanité, comme l'artiste qui se mire dans son œuvre, si vilaine qu'elle soit. Quant à son frère, pourquoi lui serait-il sacré? Parce qu'il est sorti du même four? « Plaisante façon de conclure du voisinage des corps à l'harmonie des esprits! Parce qu'on a la même patrie, a-t-on les mêmes sensations, et, parce qu'on a la même nourri-

ture, a-t-on les mêmes penchants ? » Mais ce spéculatif, ce logicien, cet homme qui, selon le mot de Schiller dans sa dissertation de 1780, est « assez subtil pour dissoudre et réduire à rien les sentiments d'humanité en squelettisant les idées », n'est pas aussi froid qu'il en a l'air. Il entre avec des marques de joie et en sautillant dans la chambre où son père défaille. S'il ne connaît pas et ne veut pas connaître les délicatesses du sentiment, il est passionné, et la passion brutale, sauvage qui le possède, vient à la traverse de ses calculs. Il s'irrite, s'emporte, se jette comme un fauve sur Amélie. Et c'est justement ce mélange de raisonnement et de fougue qui lui donne sa force de volonté. Il ne reconnaît, dit-il, d'autre loi que les limites de sa force. « Du côté du vainqueur est le droit (1). » C'est pourquoi, dès qu'il a reconnu Charles dans le comte de Brand, il décide de l'écarter de son chemin : « En avant donc et comme un homme ! *Also vorwärts wie ein Mann* ! » Seulement, de même que le Richard III de Shakespeare, il ne peut étouffer la voix de la conscience ; il se sait meurtrier ; il craint qu'il n'y ait là haut, par delà les étoiles, un juge, un vengeur, et, pris d'angoisse, frissonnant jusque dans la moelle des os, envahi soudain par les images de châtiment et de tribunal divin qui se présentaient à son esprit lorsqu'il était enfant et qui, après s'être assoupies en lui, se réveillent pour l'assaillir, il rêve qu'au jugement dernier il est le seul des réprouvés. Ce songe a été toujours admiré,

(1) Das Recht wohnt beim Ueberwaeltiger.

et un contemporain de Schiller croyait, en le lisant, lire l'Apocalypse. Dans les termes de la Bible, avec les mêmes mots simples et saisissants, Franz raconte qu'au suprême jour du monde, au pied du Sinaï tonnant, au milieu de la foule des hommes dont les pensées et les œuvres sont pesées dans une balance d'airain, il a vu son père jeter une boucle de ses cheveux blancs dans le plateau des péchés qui soudain est tombé, tombé jusqu'à l'abîme, tandis que l'autre plateau, le plateau de l'expiation, s'élevait en haut dans les airs.

Mais le langage de Franz, comme celui de Charles, est exagéré. Lorsqu'il se plaint de sa laideur, lorsqu'il dit qu'il a le nez d'un Lapon, la bouche d'un nègre et les yeux d'un Hottentot, n'est-il pas ridiculement sévère envers lui-même? Si laids que soient les hommes,

> ils comptent les défauts pour des perfections
> et savent y donner de favorables noms.

Ses intrigues sont d'ailleurs grossières et, selon l'expression de Schiller, il promet plus qu'il ne tient. Que d'imprudences commet ce prudent personnage! Ecrire de sa main la lettre qui dénonce Charles Moor à son père, confier à Hermann un rôle qu'il est facile de percer, avouer à Daniel les craintes que lui inspire le comte de Brand et charger d'un assassinat ce vieux et simple domestique dont il connaît la dévotion! Ce grand dupeur n'a su duper que son père; il est trahi par Hermann, trahi par Daniel, et il ne peut vaincre la résistance d'Amélie.

Les autres caractères du drame ne sont pas aussi manqués qu'on l'a dit et, en général, on a tort de se référer à l'article du *Répertoire wurtembergeois*, où Schiller, dans un accès de mécontentement et pour se consoler par sa propre critique de la critique d'autrui, s'est jugé lui-même avec une excessive sévérité. Schiller y prétend qu'il a osé décrire les hommes avant d'en avoir rencontré un seul. Il oublie qu'à l'Académie militaire il avait, de son propre témoignage, observé curieusement ses camarades, et ses camarades n'étaient pas, comme il l'assure, une seule et même créature et la copie exacte d'un seul et même modèle; ils différaient les uns des autres,et,bien que soumis à la même discipline et revêtus du même uniforme, avaient chacun leur tempérament, leur caractère. La bande des brigands offre donc les types les plus divers. Roller, Schweizer, Kosinsky sont braves et inébranlablement fidèles à leurs chefs. Grimm et Schweizer représentent le gros de la troupe. Le juif Spiegelberg,qui grelotte à la vue des gendarmes et n'a pas une seule cicatrice sur toute sa peau, Razmann qui suit docilement Spiegelberg,l'odieux Schufterle forment tous trois un groupe à part, le groupe des lâches et des traîtres. Ils succombent comme ils ont vécu, et leur fin répond à leur caractère.Roller meurt d'une belle mort,en plein combat et l'épée au poing; Schweizer se tue d'un coup de pistolet,parce qu'il n'a pu tenir la promesse qu'il avait faite à Charles de capturer Franz et de lelivrer vivant; Spiegelberg, qui veut tuer Moor par derrière, tombe

sous le coutelas de Schweizer; Schufterle est pendu comme le sera Razmann.

Le vieux Moor est celui de tous ses personnages que Schiller a le plus malmené dans son autocritique. Il le qualifie d'homme plaintif et puéril, de bigot qui récite machinalement des versets de la Bible : « le pauvre vieux, dit-il, a une vie de grenouille coriace à l'excès; il échappe au second acte et il aurait dû périr au quatrième. » Maximilien de Moor est, en effet, très faible. Mais il doit l'être. Il a trop aimé ses fils. Au dernier acte, ne dit-il pas que le pardon sera le châtiment de Franz que l'a si cruellement traité? Et il a conscience de sa malheureuse indulgence; il sait qu'il a eu tort de favoriser l'un aux dépens de l'autre ; il reconnaît qu'il a mérité son infortune, que le Seigneur l'a frappé justement : « à moi, à moi seul est toute la faute ! »

Daniel et Hermann ne jouent qu'un rôle effacé; mais ils sont supportables : l'un, vieux domestique loquace et dévoué ; l'autre, bâtard d'un gentilhomme, amoureux d'Amélie, ennemi de Charles qui l'a gravement offensé, cédant aux instances de Franz, emporté, vindicatif, puis saisi de repentir, avouant sa faute et tâchant de la réparer.

Amélie, la seule femme et — disait Schiller — le « côté mortel » de la pièce, est une jeune fille comme il n'y en a pas. L'auteur lui fait dire à cette jeune fille, qui n'avait que seize ans lorsque Charles l'a quittée, que les baisers de son fiancé étaient un « furieux ravis-

sement », que leurs lèvres et leurs joues à tous deux « brûlaient, tremblaient ». Elle a de beaux mouvements de colère. Elle frappe Franz, le soufflette, lui arrache son épée, et quand elle apprend que Charles mendie, elle ôte de son cou son collier de perles. Et cette amante passionnée, cette femme qui montre à certains moments tant de vivacité ne fait rien pour sauver Charles, ou, du moins, pour l'avertir, l'éclairer ! Elle ne lui écrit pas ! Au lieu de révéler au comte Moor les desseins de Franz, elle admire sa superbe tête de vieillard ! Le caractère d'Amélie offre donc des contradictions choquantes. Se peut-il qu'elle se jette au cou de Franz et qu'elle le nomme son cher et bon Franz, dès qu'il promet de demander au comte le pardon de Charles ? Ne connaît-elle pas Franz et ne l'a-t-elle pas traité de « scélérat » l'instant d'auparavant ? C'est la première, et la moins réussie, de ces jeunes filles que Schiller a mises, souvent mal à propos, dans la plupart de ses pièces. Elles ont quelque chose d'intéressant, de touchant. Mais elles sont singulièrement pâles et insignifiantes. Malgré leurs velléités d'énergie, aucune n'a de caractère ; toutes manquent de vigueur et de vie.

V

Schiller a lui-même apprécié le style des *Brigands*. Selon lui, l'expression était ici lyrique et épique,

là métaphysique, en un troisième endroit biblique, et en un quatrième plate. Son style est, en effet, un composé de tous les styles, il se sent de ses modèles ; et pourtant ce style est à lui. Partout où le ton s'élève et dans les passages auxquels il désire donner un ton de haute poésie et de solennelle gravité, Schiller emploie les termes et les tours de la Bible : c'est dans la Bible, nous raconte Körner, qu'il avait surtout étudié la langue allemande (1). Ne pensait-il pas, en traçant le portrait de Charles Moor, à l'enfant prodigue? « Voici, dit-il, dans une lettre à Dalberg, l'Enfant prodigue ou les Brigands refondus. » Une scène qu'il n'a pas conservée représentait Charles Moor, qui, dans une auberge, contemple longtemps une image du « fils perdu ». Que de détails et de menus épisodes rappellent l'Écriture ! Charles Moor, fatigué, exténué jusqu'à la mort, les membres rompus, la langue sèche comme une brique; le vieux Maximilien de Moor se faisant lire l'histoire de Jacob et de Joseph ou nommant « son corbeau » Hermann qui lui apporte sa nourriture; Franz assistant en rêve au jugement dernier et ordonnant à Daniel, comme Saül à son écuyer, de le tuer pour n'être pas le jouet des ennemis ; Daniel se comparant à Eliézer et, comme Simon, s'écriant, après avoir reconnu Charles, qu'il peut mourir, puisque ses yeux ont vu son maître et seigneur ; les bandits jugeant

(1) « ... er studirte vorzüglich in Luthers Bibelübersetzung die deutsche Sprache ». — Cf. la première série de *ces Etudes*, pp. 154-156.

que le parricide de Franz est un trait de Bélial!

En d'autres endroits, Schiller emploie des souabismes (1), de même que Gœthe avait dans *Götz de Berlichingen* usé des mots et tournures de la Franconie, et il a le style du *Sturm und Drang*, le style des dramaturges, ses devanciers, de Gerstenberg, de Klinger, de Lenz, un style shakespearien, téméraire, violent, immodéré, excessif, tout plein d'épithètes, d'images et de personnifications audacieuses. « Viens à mon aide s'écrie Franz, viens, Désolation, et toi, Repentir, infernale Euménide! » Il vise à l'énergie : il dira fort bien que Charles Moor « sent une armée dans son poing », et il parle des « rêveuses » vallées. Il s'exprime à la façon de Gœthe dans le *Götz* : « Nous voulons les écraser comme le tonnerre, de sorte qu'ils ne savent d'où leur viennent les horions (2). Toutefois il tombe

(1) Par exemple, *wirklich*, actuel, actuellement; *einen Rest setzen*, avoir un déficit dans sa caisse; *exponieren*, traduire en allemand, faire une version; *greinen*, pleurer; *Aufstreich*, enchères; *Anstreich*, offres, soumission; *schmollen*, sourire, rire railleusement; *düsseln*, chuchoter; *wie wenig*, du moins; *Trieb*, troupe; *als*, toujours; *heben*, tenir; *Jast*, colère; *Oehrn*, vestibule; *abe*, en bas; *glosten*, luire faiblement; *Stotz*, tronc d'arbre.

(2) Des expressions comme : « Wir wollen sie zusammenwettern dass sie nicht wissen wo sie die Ohrfeigen herkriegen », « Wir andern fallen ihnen in die Flanken », « Wir wollen über sie her wie die Sündflut und auf ihre Köpfe herabfeuern wie Wetterleuchten » sentent terriblement les descriptions du *Goetz* (III, 7-13). Cf. *Brig.*, I, 29 die heulende Bestie, mein Gewissen; *Gœtz*, II, 1 « der knurrische Hund Gewissen ». *Brig.* I, 3, ich glaub', er macht Verse; *Gœtz*, I, 5 « du bist drüber gar zum Dichter geworden ». *Brig.*, II, 20 weh dem, der mit vollen feurigen Backen...; *Gœtz*, III, 20 « die rothen Backen alle ». *Brig.*, II, 3 Dass mich der Donner da weg hatte; *Gœtz*, V, 1, « dass ich nicht dabei war. *Brig.*, II, 3, endlich so kommt der Graf hergefahren; *Gœtz*, I, 3 « indem so kommt der Weisingen hergeritten. » *Brig.*, II, 3, das gefundene Fressen; *Gœtz*, I, 1, « ein gefunden Fres-

souvent dans la trivialité la plus brutale. Les brigands ne se bornent pas à développer dans leur fameuse chanson une pensée familière à Schiller, que l'homme doit jouir aujourd'hui parce qu'il ne sait s'il vivra demain; ils décrivent le râle de leurs victimes qui « tressaillent sous la hache et beuglent comme des veaux ». Schweizer jure de taillader le ventre des gendarmes, « de sorte que leurs tripes leur crèvent et pendent long d'une aune ». Quoi de plus crû que le langage de Franz décrivant à Amélie l'affreuse maladie qui rend Charles indigne de l'amour, et comment la jeune fille peut-elle entendre de pareils propos sans se révolter, sans défendre à Franz de continuer?

Schiller manque encore de goût. Il ne prête pas toujours à ses personnages le langage qui leur sied. Mais il excelle déjà dans la tirade, et il sait la mener jusqu'au bout en graduant l'expression. Il excelle dans le récit, et c'est dans une langue ferme et franche, nerveuse et hardie, qu'il raconte l'ensevelissement du vieux Moor ou l'anecdote de Spiegelberg qui franchit un infranchissable fossé pour échapper à un chien furieux. Lui-même dit que, dans les endroits où l'écrivain a senti avec le plus de vérité et ému le plus profondément, il a

sen ». *Brig.*, II, 3, dass du ersticktest, Memme; *Gœtz*, III, 7 « er ist erstickt, Memme. *Brig.*, III, 2, verseufzt und vertrauert ihr Leben; *Gœtz*, III, 2, « verjammert und verbetet ihr Leben ». *Brig.* IV, 3, Die Pferde stehn gesattelt — Soll ich sie nicht mehr sehn? — Noch einmal; *Gœtz*, II, 7 « Soll ich die Pferde satteln? — Sie will mich nicht sehn! Es ist zu spät ». *Brig.*, IV, 5, davon die Nägel blau werden; *Gœtz*, V, 10 « wie sind meine Nägel so blau! » *Brig.*, IV, 5. wo Uhus heulen; *Gœtz*, IV, 4 « mit den Uhus ». Voir aussi, plus haut, p. 191.

parlé comme un de nous, et on louera sans réserve le désespoir que Charles éprouve après avoir reçu la malédiction paternelle et que les contemporains jugèrent aussi touchant, aussi terrible que le désespoir du roi Lear, ses accents de tristesse et de repentir au bord du Danube, son émotion quand il revoit et salue la terre de la patrie, les regrets déchirants qu'il exprime lorsqu'il se sent comme le prisonnier « que le cliquetis de ses chaînes réveille en sursaut de ses rêves de liberté ».

VI

Profonde fut l'impression produite par *les Brigands*. La période du *Sturm und Drang* semblait terminée. *Le Nathan* de Lessing avait paru en 1779, et *l'Iphigénie* de Gœthe avait été représentée la même année à Weimar. On pouvait croire que ces deux œuvres avaient clos l'époque de fermentation littéraire, et voici que le *Sturm und Drang* renaissait dans toute sa violence, et qu'un jeune Wurtembergeois jetait avec plus de fougue et de puissance que ses devanciers le cri de révolte contre la société ! L'auteur des *Brigands* ne se contentait pas d'une satire banale et ne se bornait pas à railler les littérateurs qui publiaient des almanachs des Muses ou faisaient de la critique pour un morceau de pain, à persifler les magistrats d'une grande ville qui

tremblaient devant une manifestation d'étudiants. Son œuvre était un de ces livres dont parle le brigand Grimm, qui font fureur et sont brûlés par la main du bourreau.

Quelle fière indignation exhale Charles Moor contre ceux qui défaillent en voyant saigner une oie et qui battent des mains lorsqu'un concurrent fait banqueroute, contre ceux qui persécutent un pauvre diable et qui courtisent le décrotteur de Son Excellence! Quelle vigoureuse haine du mensonge et de l'hypocrisie! Quelle belle invective, en un langage tout biblique et tout imprégné de la vigueur de Luther, contre les jongleries des pharisiens « faux monnayeurs de la vérité et singes de la divinité »!

Charles va plus loin. Il prend en dégoût et en horreur le siècle où il vit, ce siècle écrivassier et barbouilleur de papier, ce siècle énervé de castrats qui n'est bon à rien qu'à remâcher les actions du passé, à écorcher par des commentaires et à massacrer par des tragédies les héros de l'antiquité. « L'étincelle de Prométhée, s'écrie Moor, cette brillante étincelle de lumière, est éteinte; on la remplace par la flamme de lycopode, feu de théâtre, qui n'allumerait pas une pipe de tabac! »

Il se moque des hommes qui « barricadent par d'absurdes conventions la saine nature », qui « serrent leur corps dans un corset et leur volonté dans des lois ». La loi! Que fait la loi? Elle fait d'un aigle qui vole une limace qui rampe; elle n'a pas encore formé un grand homme, tandis que la liberté produit des colosses et

des natures extrêmes! Qu'on le mette, lui, Charles Moor, à la tête d'une armée de gaillards qui lui ressemblent; il fera de l'Allemagne une république et, comparées à cette république, Rome et Sparte n'auront été que des couvents de nonnes!

Schiller attaque donc l'état de choses existant avec une audace que personne n'avait eue avant lui. L'épigraphe de son œuvre est un mot d'Hippocrate, qu'il faut guérir par le fer et le feu (1) le mal que les médicaments ne guérissent pas, et, dans la deuxième édition du drame, la vignette du titre représente un lion furieux qui se dresse, et on lit, au-dessous, *in tyrannos*.

Franz de Moor n'est-il pas un tyran? Il jure d'essayer sur ses paysans les cinglements de son fouet, d'enfoncer dans leur chair la pointe de ses éperons. « Les pommes de terre et la petite bière, dit-il, seront le régal de leurs jours de fête, et malheur à celui qui paraîtra devant moi, les joues pleines et vermeilles! La pâleur de la misère et de la crainte servile, voilà ma couleur, voilà la livrée dont je veux les vêtir! » Il y a de l'affectation dans ces paroles de Franz, et lorsqu'il s'exclame : « Mes sourcils pèseront sur vous comme les orages de la tempête; mon nom dominateur planera sur ces montagnes comme une comète menaçante;

(1) « Quae medicamenta non sanant, ferrum sanat; quae ferrum non sanat, ignis sanat » : épigraphe qui rappelle les mots célèbres prononcés par Bismarck dans la séance du 30 septembre 1862 : « Nicht durch Reden und Majoritätsbeschlüsse werden die grossen Fragen der Zeit entschieden, soudern durch Eisen und Blut. »

mon front sera votre baromètre! », il a le langage d'un tyran de mélodrame. Mais Schiller représente dans Franz les comtes et barons de son époque, ceux qui, comme s'en vante le cadet des Moor, galopaient sur la moisson et franchissaient en riant les haies que le manant avait plantées contre les lièvres. C'est pourquoi Franz succombe abandonné du peuple qui l'entoure, abandonné de ses vassaux et tenanciers, et son château croule dans les flammes, tombe comme tombera bientôt l'ancien régime, comme tombera la société que Charles réprouve et combat. Un critique a dit très ridiculement que Charles Moor lui rappelait Robespierre : si l'on veut à toute force trouver dans *les Brigands* un présage de la future Révolution, ce présage, c'est le châtiment de Franz et la ruine de son manoir féodal.

Aussi la pièce devait-elle soulever quelques colères. On a souvent cité le mot d'un prince, probablement Auguste de Saxe-Gotha, à Gœthe : « Si j'avais été dieu et sur le point de créer le monde, et si j'avais prévu que *les Brigands* y seraient écrits, je n'aurais pas créé le monde. » Ce mot n'est qu'une boutade. Mais on reprochait à l'auteur d'avoir fait le métier de brigand trop appétissant. On prétendit que des jeunes gens s'étaient jetés dans les forêts pour y mener cette vie libre et pleine de délices que le chœur des *Räuber* célébrait. L'anecdote est fausse. Elle prouve toutefois l'enthousiasme que le drame excita chez les contemporains. Ils applaudirent à Charles Moor, non pas au Moor qui se soumet et se sacrifie à la loi, mais au Moor

qui brave la loi, au grand révolté, à celui qui se dit altéré d'action et de liberté. Ils ne virent en lui que le généreux bandit qui distribuait son argent aux orphelins et donnait une bourse d'étude aux jeunes gens de talent, — de même que les poètes de Gœttingue voulaient se cotiser pour élever un génie, — le redresseur de torts, le justicier qui protégeait les faibles et frappait les puissants. « *Les Brigands*, disait Zelter, m'inspirèrent autant d'étonnement que de joie ; j'exécrai Franz, mais j'étais moi-même un Charles Moor, comme nous tous jeunes gens. »

VII

Le drame fut joué pour la première fois le 13 janvier 1782 à Mannheim. Mais l'intendant du théâtre, Héribert de Dalberg, avait exigé que la pièce fût remaniée, et Schiller la remania résolument. Il assurait même à Dalberg que les changements étaient « importants » et que l'œuvre ainsi transformée était certes une œuvre de prix.

Il abrégea les monologues de Franz et les conversations de Spiegelberg avec Charles Moor et Razmann. Il supprima l'épisode de l'ecclésiastique Moser, supprima le bandit Schwarz, supprima les vers que

chante Amélie et le lied des brigands. Il fit jouer à Hermann un rôle considérable : c'est Hermann, et non Daniel, que Franz pousse à tuer le comte de Brand, et dans une scène vigoureuse Hermann, furieux d'être dupe, menaçait Franz, lui apprenait qu'il avait sauvé le comte Maximilien de Moor par vengeance, non par pitié. Il modifia le personnage d'Amélie : la jeune fille cédait à un « feu impie » et donnait au faux comte de Brand l'anneau qu'elle avait reçu de Charles. Les brigands, constitués en tribunal pour juger Franz, le jetaient avec de grands éclats de rire dans la tour où le misérable avait enfermé son père. A la fin du drame, Charles, essayant d'émouvoir ses acolytes et, comme il dit, de les attendrir par le spectacle de la beauté, enlevait le fichu qui couvrait le sein de la jeune fille ; il la frappait de son épée, et les bandits, claquant des mains, lui criaient bravo ; il les félicitait de leur fidélité, les bénissait, les exhortait à « sacrifier leurs dons à l'état » et à « sauver un roi qui combattait pour les droits de l'humanité » ; il partageait son domaine entre Schweizer et Kosinsky, les seuls purs parmi les impurs. Plus de repentir, plus de contrition. Charles prenait une attitude majestueuse comme s'il était « le plénipotentiaire du tribunal du monde » ; il traitait avec Dieu de pair à compagnon, et, se posant en médiateur entre le Christ et les deux brigands : « O père qui es au ciel, je te les rends ; ils s'attacheront à toi avec plus de chaleur que ceux qui ne t'ont jamais abandonné ! »

Schiller était fier de ces dernières scènes qui lui

avaient coûté « beaucoups d'effort et de réflexion »; il les regardait comme « la couronne de l'ouvrage » ; la condamnation de Franz lui semblait un de ces épisodes comme il n'y en a « sur aucun théâtre ».

Mais Dalberg n'était pas satisfait. Amélie, disait-il, devait se tuer elle-même, et, malgré le refus obstiné de Schiller, l'actrice qui représentait Mlle d'Edelreich se frappa d'un poignard. « Je suis dégoûté, s'écria Schiller, de ce banal expédient des mauvais dramatistes qui se hâtent d'égorger leurs héros pour que la soupe du spectateur affamé ne refroidisse pas ! »

Dalberg désirait un autre changement. Il alléguait, non sans raison, qu'il n'y avait pas dans l'Allemagne contemporaine une troupe de brigands qui pût se former et se maintenir plusieurs années, et il proposait de placer la bande de Charles Moor au temps de l'empereur Maximilien, de faire de la pièce un drame chevaleresque à la *Götz de Berlichingen*. En vain Schiller protesta, assura que son œuvre n'avait pas la simplicité du *Götz*, que les traits petits et grands, les caractères, le dialogue, tout était tiré de la réalité présente, que ses personnages parlaient un langage trop moderne et trop éclairé, qu'il commettrait un crime contre l'époque de Maximilien pour éviter une faute contre l'époque de Frédéric II, que la pièce ressemblerait à ces gravures de *l'Enéide* où les Troyens portent des bottes de hussards et Agamemnon, une paire de pistolets dans ses fontes. Dalberg s'entêta, et Schiller céda. L'action se passa, non plus vers 1757, mais

en 1495. Les acteurs jouèrent en costume du XVIe siècle. Les brigands proclamèrent le droit du plus fort ou le droit du poing, le *Faustrecht*, et déclarèrent qu'ils refusaient de reconnaître la paix perpétuelle. Hermann annonça au vieux Moor que Charles suivait le tambour victorieux, non de Frédéric II, mais du roi Mathias de Hongrie. Un commissaire de l'Empire, et non plus un moine, vint sommer les bandits de poser les armes. Le remaniement fut si prompt, si maladroit que Dalberg laissa subsister des anachronismes ridicules; les roucoulements de Céladon, les exploits de Cartouche; la force herculéenne du maréchal de Saxe, et le commissaire impérial parlait encore au nom de la sainte Eglise. Il est vrai que Schiller avait, de son côté, commis de semblables étourderies : Frantz, oubliant que Hermann avait sauvé le vieux Moor, s'exprimait comme s'il était parricide et comme si son père avait succombé à la faim !

Enfin, à la prière de Dalberg, Schiller dut composer un avertissement tout moral qui fut affiché dans Mannheim le jour de la première représentation à tous les coins de rues : le public verrait dans *les Brigands* la peinture d'une âme égarée, un jeune homme perdu par de mauvaises liaisons et entraîné d'abîme en abîme, grand et sublime toutefois, respectable, majestueux, même dans le malheur, et que le malheur corrigeait et ramenait au bien, le brigand Moor, qui méritait d'être plaint et haï tout ensemble, d'inspirer à la fois horreur et amour.

La pièce eut un succès prodigieux. La représentation devait commencer à cinq heures. Dès midi, les curieux arrivaient. Il en vint de Heidelberg, de Darmstadt, de Francfort, de Mayence, de Worms, de Spire. L'intendant s'était mis en frais : il avait acheté pour la somme de douze florins et dix-huit kreuzer une lune de fer blanc qui, dans la scène de la tour, passait lentement à l'horizon du théâtre et répandait une lumière « naturelle et terrible ». Cette scène de la tour fut accueillie par les plus vifs applaudissements. Jamais Böck qui jouait le personnage de Charles, n'avait été plus entraînant. Iffland faisait le rôle de Franz ; il décida la victoire. Il était alors frêle et maigre. La salle fut transportée lorqu'il parut, tenant une lampe dont la sinistre lueur éclairait son pâle visage, lorsqu'il s'agenouilla pour prier tandis que brûlait le château. Une sorte de frénétique enthousiasme avait saisi les spectateurs. Un témoin affirme que le théâtre ressemblait à une maison de fous : « Des yeux qui roulaient dans leur orbite, des poings qui se crispaient, des pieds qui trépignaient, des voix enrouées qui s'élevaient de toutes parts, des étrangers qui s'embrassaient en sanglotant, des femmes qui gagnaient la porte parce qu'elles se sentaient défaillir ! »

Le drame fut représenté à Hambourg et à Leipzig la même année, et à Berlin l'année suivante. Peu à peu, il conquit toutes les scènes de l'Allemagne. Il trouva des continuateurs comme Mme de Wallenrodt. Il fut traduit en anglais et en français.

Friedel et Bonneville le publièrent en 1785 dans le douzième volume de leur *Nouveau théâtre allemand;* et, s'ils eurent tort de donner à la pièce le titre ignoble *les Voleurs*, ils jugèrent, dans une notice préliminaire, que, bien que l'ensemble et tous les détails de la pièce fussent du plus mauvais goût, on y rencontrait des traits sublimes en assez grand nombre et que le jeune Schiller paraissait fait pour étonner son siècle par la vigueur de son génie,

Après Friedel et Bonneville, vint La Martelière, qui fit jouer en 1792 sur la scène du Marais *Robert, chef de brigands*. Il arrange le drame de Schiller à sa façon : Charles Moor, qu'il appelle Robert de Moldar, épouse sa bien-aimée et obtient sa grâce de l'empereur, à condition de former dorénavant avec sa troupe un corps franc de troupes légères. Les brigands de La Martelière son pleins d'honneur : ils constituent un tribunal qui juge les tyrans, et l'un d'eux est rapporteur; ils disent volontiers qu'ils suivent l'exemple d'Hercule; ils vantent la franchise de leur chef, la noblesse de ses sentiments, l'élévation de son âme, et, dans sa préface, La Martelière s'écrie : « On m'a reproché d'avoir mis des brigands sur la scène. Eh! qu'importe le nom, quand la chose n'y est pas ! Plût au ciel que la société ne fût composée que de brigands semblables (1)! »

(1) C'est dans *les Brigands* de La Martelière que se trouve le fameux mot : « Une chaumière et son cœur » (édition de 1793, p. 65).

Comme *Werther* et *Götz*, l'œuvre de Schiller suscita sur-le-champ une légion d'imitateurs. Les romans et les drames de brigands pullulèrent; les plus connus sont *l'Abällino* de Zschokke et *le Rinaldo Rinaldini* de Vulpius.

Malgré ses défauts, malgré ses gaucheries et ses maladresses, malgré son manque de goût et de mesure, le drame des *Brigands* n'est pas une pièce dépourvue d'art, ni le simple jet d'un talent hardi. Cette œuvre géniale fera toujours une forte impression sur la jeunesse. Toujours la jeunesse croira y trouver ses propres aspirations, son idéalisme, sa sensibilité, sa générosité, son ardeur révolutionnaire. « Les jeunes gens, dit Gœthe, sont ceux qui sentent le mieux ce qu'un jeune homme a écrit; le monde a beau progresser en son ensemble; la jeunesse doit reprendre par le commencement et chacun traverser comme individu les époques de la civilisation du monde (1). »

(1) « Was ein junger Mensch geschrieben hat, wird auch wieder am besten von jungen Leuten genossen werden. Wenn auch die Welt im ganzen vorschreitet, die Jugend muss doch immer wieder von vorn anfangen und als Individuum die Epochen der Weltcultur durchmachen. » (Eckermann, *Gespräche mit Gœthe*, I, 206).

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE..... 1

EWALD DE KLEIST

I. Vie de Kleist. — II. *Le Printemps*. — III. Elégies et idylles. — IV. Poésie guerrière. — V. Correspondance. — VI. Talent et témoignages..... 3

GŒTHE EN CHAMPAGNE

I. Gœthe et Charles-Auguste. — II. La genèse et les sources de *la Campagne de France*. — III. Poésie et vérité. — IV. Le récit de l'expédition. — V. Gœthe pendant la campagne. — VI. L'œuvre d'art..... 73

LA JEUNESSE DE SCHILLER
(1759-1780)

I. Lorch et Ludwigsburg. — II. La Solitude. — III. L'Ecole de Charles..... 131

LES BRIGANDS

I. Les imitations et réminiscences. — II. L'action. — III. Défauts et qualités. — IV. Les caractères. — V. La langue. — VI. Audaces de Schiller — VII. Le remaniement de Mannheim. 178

BIBLIOTECA